

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière : [4], 1 - 187 [i.e. 1 - 178], [2] p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The co
to the

The im
possib
of the
filming

Origin
beginn
the la
sion, c
other
first p
sion,
or illu

The l
shall
TINU
which

Maps
differ
entire
begin
right
requi
meth



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RELATION

Colleg.

DE CE

Burdig.

QVI S'EST PASSE'

en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS, aux Hurós, & aux país plus bas de la Nouvelle France, depuis l'Esté de l'année 1649. jusques à l'Esté de l'année 1650.

Societatis

Enuoyée

Jesu

AV R. P. CLAUDE DE LINGENDES

Provincial de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.

Par le R. P. PAUL RAGVENEAV, Supérieur des Missions de la Compagnie de IESVS en la Nouvelle France.

catalogo



inscriptu



A PARIS,

SEBASTIEN CRAMOISY,
Imprimeur ordinaire du Roy,
& de la Reyne Regente.

chez



ET

GABRIEL CRAMOISY,

} rue saint
} Jacques,
} aux Cico-
} gnes.

M. DC. LI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

T A B L E
 D E S C H A P I T R E S
 C O N T E N V S E N C E T T E
 Relation.

RELATION de ce qui s'est passé en
 la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS, aux Hurons, pays de la Nouvelle France, depuis l'Esté de l'année 1649. iusqu'à l'Esté de l'année 1650.
 pag. 1.

CHAP. I. Du transport de la Maison de sainte Marie dans l'Isle de saint Ioseph. 4

II. De la Mission de saint Ioseph. 9

III. De la prise & desolation de la Mission de S. Iean, par les Iroquois, & de la mort du P. Charles Garnier, qui y estoit en mission. 25

IV. De la mort du P. Noël Chabanel. 55

V. De la mission de saint Matthias. 66

Table des Chapitres.

VI. De la mission de saint Charles.	73
VII. De la Mission du saint Esprit.	78
VIII. De la desolation du pays des Hurons, au Printemps de l'année 1650.	80
IX. De l'establissement de la Colonie Hu- ronne à Kebec.	97
X. De l'Eglise de S. Ioseph à Sillery.	105
XI. Des Sauvages des Trois riuieres, & des Atticamegues.	120
XII. De la Mission de sainte Croix à Tadoussac.	142
XIII. De la venue d'un Hiroquois en France, & de sa mort.	154
Lettre du P. Hierosmie Lallemand au R. P. Claude de Lingendes, Prouvincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France.	172



RELATION

DE CE QUI S'EST
PASSE' EN LA MISSION
DES PERES DE LA COMPAGNIE
de IESVS, aux Hurons, pais de
la Nouvelle France, depuis l'Esté
de l'année 1649. iusqu'à l'Esté de
l'année 1650.

AU R. P. CLAUDE DE LINGENDES,
Protincial de la Compagnie de Iesvs,
en la Prouince de France.

MON R. PERE,
MPAX CHRISTI.

*Ce n'est plus du pais des Hurons, que j'ad-
dresse à vostre Reuerence la Relation de ce qui
s'y est passé. Cette pauvre Eglise naissante*

A

2 Relation de la Nouvelle France,

qui parut il y a un an, toute conuerte de son sang, opprimée sous la cruauté des Iroquois, ennemis du nom de Dieu & de la Foy; a du depuis continué plus que jamais dans ses souffrances: La plus grande part de nos bons Neophytes, & quelques-uns de leurs Pasteurs ont fuiuy le chemin des premiers, au milieu des feux & des flammes, & maintenant sont dans le Ciel de compagnie. Vne famine effouuentable qui a regné partout, y a mis la desolation. Nous comptons plus de trois mille baptizez cette derniere année: mais le nombre des morts est plus grand que de ceux qui ont surueſcu à la ruine de leur Patrie. Les choses estant reduites à l'extremité, nous nous sommes veus obliger de quitter enfin vne place qui n'estoit plus tenable, pour en sauuer au moins les restes. Ce fut le dixiesme iour du mois de Iuin dernier, que nous sortismes de ces terres de Promission, qui estoient nostre Paradis, & où la mort nous eust esté mille fois plus douce, que ne sera la vie en quelque lieu que nous puissions estre. Mais il faut suivre Dieu, & il faut aimer ses conduites, quelques opposées qu'elles paroissent à nos desirs, à nos plus saintes esperances, & aux plus tendres amours de nostre cœur. En un mot, nous sommes descendus à Kebec, avec

es années 1649. & 1650. 3

quelques familles Chrestiennes de ces pauures
Sauuages, qui ont suiuy nostre retraite; avec
lesquels nous tascherons de former, à l'abry du
fort de nos François, Vne Colonie Huronne,
s'il plaist à Nostre Seigneur de benir leurs
desseins & les nostres. Vostre Reuerence Ver-
raletout en detail, dans cette Relation, que
ie luy adresse, la suppliant de nous procurer
les prieres de tous ceux qui ont quelque amour
pour ces peuples. Nous en auons vn plus
grand besoin que iamais.

Mon Reuerend Pere,

De Kebec, ce premier
de Septembre 1650.

Vostre tres-humble & obeissant
Seruiteur & fujet en N. S.
PAVE RAGUENEAU.

A ij

CHAPITRE I.

Du transport de la maison de sainte Marie dans l'Isle de S. Ioseph.

EN suite des victoires sanglantes, que remporterent les Iroquois sur nos Hurons, au commencement du Printemps de l'an passé 1649. & en suite des barbaries plus qu'inhumaines qu'ils exercèrent à l'endroit de leurs captifs de guerre, & des cruels tourmens qu'ils firent souffrir impitoyablement au Pere Iean de Brebeuf, & au Pere Gabriel Lallemant, Pasteurs de cette Eglise véritablement souffrante; la terreur s'estant iettée sur les bourgades voisines, qui redoutoient vn semblable malheur; tout le pais se dissipa: Ces pauvres peuples desolez ayans quitté leurs terres, leurs maisons, & leurs bourgades, & tout ce qu'ils auoient de plus cher en ce monde, pour fuyr la cruauté d'vn ennemy qu'ils craignoient plus que mille morts, & que tout ce qui restoit deuant leurs yeux, capable d'espouuanter des personnes desia miserables. Plusieurs

es années 1649. & 1650. 5

n'esperans plus d'humanité parmy les hommes, se ietterent dans l'espaiffeur des bois, pour y trouuer la paix, quoy qu'avec les bestes feroces. Les autres se retirerent sur des rochers affreux, au milieu d'un grand Lac, qui a prez de quatre cent lieues de circuit; ayans mieùx mourir dans les eaux, & dans les precipices, que dans le feu des Iroquois. Vn bon nombre, ayans pris party parmy les peuples de la Nation-Neutre, & dans le sommet des Montagnes que nous nommons la Nation du Petun; ceux qui estoient les plus considerables nous inuiterent à nous ioindre avec eux, & de ne pas fuyr si loin; esperans que Dieu prendroit leur cause en main, lors qu'elle seroit deuenüe la nostre, & qu'il auroit soin de leur deffense s'ils auoient soin de le feruir: Nous promettans pour cét effet, de se faire tous Chrestiens, & d'estre fideles à la foy iusqu'à la mort, qu'ils voyoient armée de tous costez pour les exterminer.

C'estoit iustement ce que Dieu demandoit de nous, en des temps de desolation, de fuyr avec les fuyans, de les suivre par tout où leur foy les suiuoit, & de

6 *Relation de la Nouvelle France*,
ne pas negliger aucun de ces Chrestiens:
quoy qu'il fust conuenable d'arrester le
gros de nos forces, où le gros de ces fu-
gitifs prendroient dessein de s'arrester.
C'est la conclusion que nous prîmes
ayans recommandé l'affaire à Dieu.

Nous détachâmes quelques-vns de
nos Peres, pour faire quelques Missions
volantes; les vns dans vn petit canot d'es-
corce, pour voquer sur les costes, & vi-
siter les isles les plus esloignées de ce
grand Lac; à soixante, quatre vingts, &
cent lieuës de nous. Les autres prirent
leur chemin par terre, trauersans la pro-
fondeur des bois, & grauissans la cime
des montagnes. En quelque endroit que
nous marchions, Dieu estant nostre con-
ducteur, nostre deffense, nos esperances,
& nostre tout; qui a t'il a craindre pour
nous?

Mais il fallut, à tous tant que nous
estions, quitter cette ancienne demeure
de sainte Marie; ces edifices, qui quoy
que pauures, paroissoient des chef-d'œu-
ures de l'art, aux yeux de nos pauures
Sauuages; ces terres cultiuées qui nous
promettoient vne riche moisson. Il nous
fallut abandonner ce lieu, que ie puis

ap
de
le
est
fer
no
fer
leu
me
yeu
ua
O
le
qu
vai
iett
tres
te
aba
na
ble
sur
fois
con
No
stre
me
nou

appeller nostre seconde Patrie, & nos delices innocentes; puis qu'il auoit esté le berceau de ce Christianisme, qu'il estoit le temple de Dieu, & la maison des seruiteurs de Iesus-Christ, & crainte que nos ennemis trop impies, ne profanasent ce lieu de saincteté, & n'en prissent leur auantage; nous y mismes le feu nous mesmes, & nous vismes brusser à nos yeux, en moins d'vne heure, nos travaux de neuf & de dix ans.

C'estoit sur les cinq à six heures du soir, le quatorziesme iour du mois de Iuin, qu'vne partie de nous monta sur vn petit vaisseau que nous auions basty: le me iettay avec la plus grande part des autres, sur des arbres de cinquante à soixante pieds de longueur, que nous auions abatus dans les bois, & que nous traismes dans l'eau, les lians tous ensemble, pour nous faire vn plancher flottant sur cet element infidelle, comme autrefois nous auions veu qu'en France on conduisoit le bois flotté dessus les eaux. Nous voguâmes toute la nuit sur nostre grand Lac, à force de bras & de rames; & le temps nous estant fauorable, nous abordâmes heureusement au bout

8 *Relation de la Nouvelle France,*
de quelques iours, dans vne isle où les
Hurons nous attendoient, & qui estoit
le lieu où nous auions pris le dessein de
nous reünir tous ensemble, pour en faire
vne isle Chrestienne.

Dieu sans doute nous conduisoit en
ce voyage : car lors mesme que nous co-
stoyons ces terres abandonnées, l'enne-
my estoit en campagne, & fit son coup le
lendemain, sur quelques familles Chre-
stiennes, qu'il surprist durant leur som-
meil, sur le chemin que nous auions te-
nu; massacrant les vns sur la place; les
autres furent emmenez captifs.

Les Hurons qui nous attendoient dás
cette Isle, appellée l'Isle de Saint Ioseph,
y auoient semé leur bled d'Inde : mais
les sechereffes de l'Esté estoient si exces-
siues, qu'ils perdoient l'esperance de
leur moisson, si le Ciel ne leur donnoit
quelque pluye fauorable. Ils nous prie-
rent à nostre abord d'obtenir cette fa-
ueur pour eux. Nos prieres furent exau-
cées le mesme iour, quoy qu'il n'y eust
auparauant aucune apparence de pluye.

Ces grans bois, qui depuis la Crea-
tion du monde, n'auoient point esté ab-
batus de la main d'aucun homme, nous

rec
fou
me
tifi
Di
de
pet
fen
ne
ny
I
for
gno
fam
les
pre
cou
pos
deff
ce b
le f
du e

C

ès années 1649. & 1650. 9

receurent pour hostes ; & la terre nous fournit , sans la creuser , la pierre & le ciment qu'il nous falloit , pour nous fortifier contre nos ennemis. En sorte que Dieu mercy nous nous vismes en estat de tres-bonne deffense , ayant basti vn petit fort , si regulierement qu'il se deffendoit facilement soy-mesme , & qui ne craignoit point, ny le feu, ny la sappe, ny l'escalade des Iroquois.

De plus , nous mismes la main pour fortifier le bourg des Hurons , qui ioignoit à nostre habitation : nous leur dressames des bastions , qui en deffendoient les approches ; estans dans le dessein de prester & les forces , & les armes , & le courage de nos François , qui eussent exposé tres-volontiers leur vie , pour vne deffense si raisonnable , & si Chrestienne : ce bourg estant vraiment Chrestien , & le fondement du Christianisme respandu en toutes ces contrées.

CHAPITRE II.

De la Mission de saint Ioseph.

Cette Isle dans laquelle nous auions transporté la maison de Sainte Ma-

10 *Relation de la Nouvelle France,*
rie, ayant le nom de Saint Ioseph Patron
de ces Pais; les Sauvages qui s'y estoient
retirez, composoient la Mission qui por-
toit le mesme nom. Le bourg Huron
auoit plus de cent cabanes, dont vne seu-
le contenoit les huit & dix familles, qui
font soixante & quatre vingt personnes.
Outre cela, il y auoit çà & là dans la Cam-
paigne, quelques cabanes plus esloi-
gnées; qui toutes ont donné de l'employ
aux Peres qui ont eu le soin de cette Mis-
sion; sur laquelle Dieu a versé ses bene-
dictions, à proportion des Croix qu'il y
a enuoyé.

La famine y a esté extreme. Non pas
que les terres qu'on y auoit ensemen-
cées, n'eussent rendu avec l'ysure que
l'on desiroit, & bien au dela du centu-
ple, ce qu'on leur auoit confié: mais à
cause que de dix familles, à peine y en
auoit il vne seule qui eust pû vacquer aux
travaux, qui sont necessaires, pour se fai-
re vn champ de bled d'Inde, en vn lieu,
qui lors que l'on y aborda n'estoit qu'vne
espaisse forest, qui n'auoit rien de dispo-
sé pour le labour. La plupart de ces
pauures exitez dans leur propres pais,
auoient passé tout l'Esté, & vne partie de

Les années 1649. & 1650. 11

l'Automne, a viure dans les bois, de racines & de fruits sauuages; & à pescher ça & là, sur les Lacs & sur les Riuieres, quelques petits poissons, qui seruoient plus pour reculer vn peu leur mort, que pour contenter leur vie. L'hyuer estât venu, qui a couuert la terre de trois & quatre pieds de neige, & qui a glacé tous les Lacs & toutes les Riuieres; tout ce ramas de monde s'estant rangé proche de nous, se vit incontinent dans la necessité, & dans l'extremité de la misere; n'ayans fait, ny pû faire aucune prouision.

Ce fut alors que nous fusmes contrains de voir des squeletes mourantes, qui soustenoient vne vie miserable, mangeant iusqu'aux ordures, & les rebuts de la nature. Le gland estoit à la plus-part, ce que seroient en Frâce les mets les plus exquis. Les charognes mesme deterrées, les restes des Renards & des Chiens, ne faisoient point d'horreur, & se mangeoient, quoy qu'en cachete: Car quoy que les Hurons, auant que la foy leur eust donné plus de lumiere, qu'ils n'en auoient dans l'infidelité, ne creussent pas commettre aucun peché de manger leurs ennemis, aussi peu qu'il y en a de les tuer:

12 *Relation de la Nouvelle France,*

Toutefois ie puis dire avec verité, qu'ils n'ont pas moins d'horreur de manger de leurs compatriotes, qu'on peut auoir en France de manger de la chair humaine. Mais la necessité n'a plus de loy ; & des dents fameliques ne discernent plus ce qu'elles mangent. Les meres se font repeuës de leurs enfans, des freres de leurs freres, & des enfans ne reconnoissoient plus en vn cadavre mort, celuy lequel lors qu'il viuoit, ils appelloient leur Pere.

Nous auons tasché de soulager vne partie de ces miserables : mais quoy qu'en ces aumosnes, nous ayons esté peut estre au delà de ce que la Prudence eust demandé de nous, toutefois le mal estant si public, & tout le monde ne pouuant pas estre secouru esgalement de nous ; nous auons esté contraints de voir de nos yeux vne partie de ces spectacles, qui nous faisoient horreur.

Ceux qui auoient dequoy parer aucunement à la famine, se virent attaquez d'une maladie contagieuse, qui en emporta vn grand nombre ; mais particulièrement des enfans.

La Guerre auoit desia fait ses rauages : non seulement dans la desolation arri-

née
de m
le lo
uiro
traig
cher
dans
fureu
ne m
figé
del'E
d'ho
têtes
enne
adur
enle
nous
Voil
mais
tions
bien
malh
à la f
prits
n'au
entie
faim
uer,

es années 1649. & 1650. 13

née l'Hyuer precedent; mais en quantité de massacres, qui estoient suruenus tout le long de l'Esté, en terre ferme, aux environs de ceste Isle; où la pauvreté contraignoit quantité de familles d'aller chercher aussi tost la mort, que la vie; dans des campagnes abandonnées à la fureur des ennemis. Mais afin que rien ne manquast aux miseres d'un peuple affligé; tous les iours, & toutes les nuits de l'Hyuer, ce n'estoient que des nuits d'horreur, dās les craintes & dans les attētes où il se estoiet sans cesse d'une armée ennemie d'Iroquois, dont ils auoient eu auidis; qui (disoit-on,) deuoit venir nous enleuer cette Isle, & exterminer avec nous les restes d'un pais tirant à sa fin. Voila vne face d'affaire bien deplorable: mais ce fut au milieu de ces desolations, que Dieu prit plaisir de tirer le bien de ces peuples, de leur plus grand malheur. Leur cœur se trouuoit si docile à la foy, que nous faisons dans leurs esprits plus en vne parole, que iamais nous n'auions pū faire en des années toutes entieres. Ces pauures gens mourans de faim, venoient eux-mesmes nous trouver, & nous demander le Baptesme; se

14 *Rélation de la Nouvelle France,*

côsolans des esperances du Paradis, qu'ils voyoiēt aussi proche d'eux, qu'estoit la mort, qu'ils portoient dans leur sein.

Vne mere s'est veüe, n'ayant que deux mammelles, mais sans suc & sans lait, qui toutefois estoit l'vnique chose qu'elle eut peu presenter à trois ou quatre enfans, qui pleuroient y estans attachez; Elle les voyoit mourir entre ses bras, les vns apres les autres, & n'auoit pas mesme les forces de les pousser dans le tombeau. Elle mouroit sous cette charge, & en mourant elle disoit, Ouy, Mon Dieu, vous estes le maistre de nos vies: nous mourrons puisque vous le voulez; voila qui est bien que nous mourrions Chrestiens. I'estois damnée, & mes enfans avec moy, si nous ne fussions morts miserables, ils ont receu le saint Baptesme, & ie croy fermement que mourans tous de compagnie, nous resusciterons tous ensemble.

Vne autre mere se voyant mourir la premiere, avec autant de paix que si elle eût entré dans vn doux sommeil, laissoit dessus son sein deux pauvres orphelins, qui continuoient de la succer apres sa mort, & qui mouroient dessus leur me-

re, auffi paisiblement, qu'ils s'y estoient autrefois endormis, lors qu'ils en tiroiēt & le lait, & la vie.

Plusieurs en expirant recommandoient leur ame à Dieu, d'autres disoient à leurs enfans, qu'ils ne songeassent rien qu'à luy, puisque luy seul seroit leur Pere dedans l'eternité. Quelques-vns ayant vendu pour vn repas de gland boüilly dans l'eau, l'unique chose qui leur restoit de tous leurs biens, & laquelle ils s'estoient reseruée, pour ne pas mourir aussi nuds, qu'ils estoient sortis du ventre de leur mere; se voyans ainsi despoüillez dans les attentes de la mort, qui estoit prochaine, disoient à Dieu; Oüy mon Dieu, ie n'ay plus rien en terre, & mon cœur n'y peut estre attaché: i'attens avec joye la mort, qu'autrefois i'ay tant redoutée: mais c'est dans l'esperance que vostre foy me donne que ie seray d'autant plus heureux dans le Ciel, que ie meurs maintenant miserable.

Ces pauures moribonds nous benissoient en mesme temps qu'ils entassoient leurs miserés, n'y en ayant aucun qui n'ait trouuë en nous, & plus d'amour, & vne charité plus secourante,

16 *Relation de la Nouvelle France,*

qu'ils n'en esprouoient mesme de leurs plus proches. Aussi ne nous regardoient-ils, qu'avec des yeux d'amour, comme leurs Peres, & receuans nos charitez durant leur vie, ils sçauoient bien qu'elles continueroient sur eux, mesme iusqu'apres la mort, quelques-vns de nos Peres, & des François qui estoient avec nous, s'estans chargez du soin, qu'aucun autre ne vouloit prendre, non pas mesme les plus proches parens des defunts, d'enfeuelir & d'enterrer ces pauures abandonnez des hommes: mais que nous pouuons appeller les chers de Dieu, puis qu'ils sont maintenant ses enfans, quelques barbares & miserables qu'ils ayent esté. *Eccc quomodo computati sunt inter filios Dei, & inter sanctos fors illorum est.*

Il s'est trouué de ces pauures Chrestiens, qui se voyans mourir dans ces miserables, nous enuoyoit querir. Hé! ie te prie, mon frere, nous disoient-ils, enterré moy dès maintenant; car c'est fait de ma vie, & tu vois bien que tu me dois compter entre les morts. Ce que ie crains, si ie mourois auant que d'estre enterrée, c'est que de pauures gens aussi miserables que moy, ne me despoüillent
de ce

de ce haillon, dont ma nudité est couverte, pour se couvrir eux-mesmes. Ce me sera vne consolation, entrant dans le tombeau, de sçauoir que mon corps n'aura pas cette confusion apres la mort, dont i'ay eu horreur toute ma vie. Ces spectacles nous tiroient les larmes.

Il faut confesser que sans nous cette mortalité eût esté encore bien plus grande : car plusieurs n'ont vescu que de l'assistance que nous leur auons donné. La main de Dieu ayant esté vrayement paternelle sur nous, voulant nous conseruer, pour mettre dans le Cielles restes de ce peuple mourant. Car c'est cette diuine Prouidence, qui par des voyes toutes pleines d'amour, (ie les pourrois appeller miraculeuses,) nous fournissoit les moyens, non seulement de subsister nous mesmes, dans cette misere publique: mais nous donoit eneor les moyens de faire du bien à tout le monde, de nous rendre les maistres des cœurs, & de gagner leur affection, pour les gagner tous tant qu'ils sont à Iesus-Christ. C'est ce qu'ils admiroient eux-mesmes; adorans en mesme temps la toute puissance de Dieu, & son amour sur nous, & en suite

18 *Relation de la Nouvelle France,*
sur eux, voyans bien que nous ne viuions
que pour eux.

Tout l'Hyuer, ayans employé la journée, les vns pour le salut des ames, les autres dans les œuures de charité ; La nuit donnoit quelque treue à nostre travail : autant qu'il en falloit pour ne pas succomber aux fatigues de la journée ; mais non pas tant que la nature en eust pris d'elle-mesme, avec vn plaisir innocent. Car à vray dire, nous ne dormions que d'vn demy sommeil. Quelques froids, quelques neiges, quelques vents qui soufflassent ; toute la nuit il y auoit des sentinelles exposées aux rigueurs du temps, & des rondes continuelles qui faisoient leur deuoir : Les autres, qui durant ce temps là, prenoient vne partie de leur repos, estoient tousiours dessous les armes, & comme attendans le combat.

Ce grand soin rauissoit le cœur de ces pauvres Sauvages, qui tous les iours, matin & soir remplissoient nostre Eglise pour y rendre à Dieu leurs hommages. Les Sacremés y estoient frequétez avec deuotion. Les Festes & les Dimanches estoient sanctifiez par la Pieté du peuple,

& par les predications publiques. Les enfans y auoient leur iour sur la semaine, & les filles le leur separé, pour apprendre le Catechisme.

Mais le plus fort de nostre trauail, estoit de visiter les cabanes, pour y consoler les affligez, y secourir les pauures, pour y assister les malades, pour y disposer à la mort, ceux qui en estoient les plus proches, pour y confirmer dans l'esprit de la foy les Chrestiens & les catechumenes, & pour y gagner les infidelles à Iesus-Christ.

Nos Peres, en faisant ces visites, auoient l'œil à la pauureté d'vn chacun; & selon qu'ils iugeoient plus à propos de subuenir aux necessitez plus pressantes, ils se seruoient d'vne espeece de monoye, qu'ils alloient distribuant à ces pauures. C'estoit vn petit morceau de cuiure, marqué pour cét effet. Tous ceux qui en auoient receu par aumosne, se trouuoient à nostre porte sur le Midy, & presentoient leur petite monoye. On donnoit aux vns vne certaine mesure de gland, qu'ils faisoient bouillir dans vne laixiue de cendres, pour vn premier bouillon, afin d'en oster la plus grande

20 *Relation de la Nouvelle France,*
amertume. On distribuoit aux autres
quelque morceau de poisson enfumé,
qu'ils cuisoient en l'eau, dont par apres
ils soustenoient leur vie. Ceux qui e-
stoient les mieux partagez, receuoient
vn peu de farine de bled d'Inde, bouïllie
dans l'eau.

Nous auions achepté auant que les
neiges eussent couuert la terre, cinq ou
six cents boisseaux de gland. Nous auïos
enuoié quelques canots, pour aller cher-
cher parmy les Nations Algonquines,
cette prouision de poisson, à soixante,
quatre-vingt, & cent lieues de là. Ce peu
que nous auïos de bled, venoit du travail
des Hurons, au temps de l'abondance.
Vnde exeunt flumina reuertuntur. C'estoit
pour eux, aussi bien que pour nous, que
Dieu nous auoit fourny en son temps
cette manne du Ciel: car c'est ainsi que
i'appelle les plus grandes richesses que
nous eussions, lesquelles estant en Fran-
ce, i'eusse appellé de grandes pauuretez,
& de grandes miseres. La nature se con-
tente de peu, & d'où on bannit les deli-
ces, on bannit de grands soins, & on s'ex-
empte de beaucoup d'empressements,
peu necessaires à vne vie, qui apres tout

ne peut estre immortelle.

Quantité de personnes m'ont prié de leur faire sçauoir l'ordre que nous tenions, pour l'instruction de nos Sauuages, & la suite de nos employz le long de la iournee. Ces employz n'estans pas dans l'esclat, & n'ayans point de spectateurs, sinon ceux qu'on appelle les baliures de la terre, & le rebut du monde; ce que ie puis respondre à cette demande, ne peut auoir rien d'esclattant. Ceux toutefois qui ne trouuent rien de petit; dans les choses qui concernent le salut des ames, puis qu'ils desirēt que ie descende dans ces particularitez, & que c'est pour eux & pour semblables personnes que i'escris cecy, ils sçaurōt qu'ayans pris pour nous-mesmes, deux ou trois heures de la nuit, pour agir avec Dieu, auant que d'agir avec le prochain; Le iour estant venu, les Chrestiens venoiēt à l'Eglise, où nous reseruiens quelques Messes pour eux. Les prieres s'y faisoient publiques, à cause que plusieurs nouvellement conuertys à la foy, ne peuuent pas si tost les apprendre. Un de nos Peres presidoit à cette deuotion, & tous les Sauuages le suiuiōient; repetans sans

empressement les mesmes mots. La priere acheuée on donnoit quelque instruction à toute l'assemblée; quelquefois leur expliquant quelqu'un de nos mysteres; d'autresfois, pour les confirmer dans la foy, on leur en deduisoit quelques motifs, qui nous sembloient davantage dans la portée de leur esprit: souvent on les exhortoit à quelque chose de pratique, afin qu'ils passassent saintement la iournée: soit qu'on les pouffast à offrir à Dieu leurs travaux, leurs peines, leurs souffrances; soit qu'on leur donnât quelque Oraison iaculatoire, qui fût leur entretien, & l'ame de tout leur travail, soit qu'on leur enseignast les moyens de resister aux tentations; & comment y ayant succombé par malheur, il faut auoir recours à Dieu, & luy en demander pardon; soit enfin qu'on les incitast à son amour, & aux desirs de la vie eternelle.

Cette instruction estant finie, & la plus courte qu'il se pouuoit; les premiers venus sortoient, & les autres demeuroident pour receuoir aussi l'instruction, ayans fait les prieres publiques comme les precedens. La Chapelle se remplissoit en

ce
ne
de
fit
le
en
me
Le
to
da
s
de
res
vif
la
pe
qu
fai
vui
&
bo
iou
foir
pou
pou
auc
qu
s'ils

cette façon, dix & douze fois vne matière. Cependant d'autres Peres entendoient les confessions, & selon les necessitez plus particulieres d'un chacun, ils leur donnoient diuers aduis. Souuent en vn matin, vn seul Pere disoit vn bon mot, à cinquante & soixante personnes. Les plus longs entretiens, ne sont pas tousiours ceux qui penetrent plus auant dans le cœur.

Sur les neuf heures on fermoit la porte de l'Eglise : & c'estoit alors que nos Peres alloiēt dans les cabanes, y faire leurs visites, iusqu'environ deux heures auant la nuit. Car alors on sonnoit pour rappeler les Chrestiens aux prieres publiques, en la mesme façon qu'on les auoit fait le matin, l'Eglise se remplissant & se voidant dix ou douze fois pour le moins, & c'est pour lors que plusieurs de ces bons Neophytes rédoient conte de leur journée, selon que ceux qui auoient le soin d'un chacun, les arrestoiēt à la porte pour cēt effet, tantost l'un tantost l'autre; pour sçauoir en vn mot, cōbien de fois ils auoient pensé à Dieu le long du iour : en quoy ils luy auoient esté plus fideles : s'ils luy auoient offert leur traual, leur

24 *Relation de la Nauuelle France,*
faim, & leur misere: s'ils n'auoient point
commis quelque faute. Cela se fait avec
vne candeur qui n'a rien de barbare, &
avec vne simplicité d'enfant; qui est vne
marque infallible de l'esprit de Dieu.
Toujours la nuit nous surprénoit plu-
stost que nous ne desitions; mais neant-
moins nous la receuions avec amour,
elle seule nous donnant le loisir de re-
tourner avec Dieu; si toutefois on peut
fortir de luy, lors qu'on ne parle que de
luy, qu'on n'agit que pour luy, qu'on vit
en luy; dans l'attente de ne mourir ia-
mais pour autre que pour luy.

C'estoient là nos employs, au milieu
de cette barbarie deuenüe Chrestienne;
c'estoit ainsi que Dieu alloit disposant
ces peuples pour le Ciel, les voyant pro-
ches de leur ruine. Nous l'allons voir
dans les Chapitres suiuaus.

CHAPITRE III.

De la prise & de solation de la Mission de saint Iean, par les Iroquois, & de la mort du P. Charles Garnier, qui y estoit en Mission.

DANS les Montagnes, que nous nommons la Nation du Petun, nous y auions depuis quelques années deux Missions : en chacune il y auoit deux de nos Peres. La plus frontiere à l'ennemy, estoit celle qui portoit le nom de Saint Iean ; dont le bourg principal, qui s'appelloit du mesme nom, estoit d'environ cinq à six cent familles. C'estoit vn champ arrousé des sueurs d'vn des plus excellens Missionnaires, qui ayt esté en ces pais, le Pere Charles Garnier ; qui le deuoit aussi arrouser de son sang, puis qu'il y est mort avec son troupeau, qu'il a conduit luy-mesme iusque dans le Paradis ; le iour approchant auquel Dieu vouloit faire vne Eglise triomphante, de celle qui iusqua-

26 *Relation de La Nouvelle France,*

lors auoit tousiours esté dans les combats, & qui pouuoit porter le nom d'une Eglise vrayement souffrante, nous en eusmes nouvelles sur la fin du mois de Nouembre, par deux Chrestiens Hurons eschappez d'une bande d'environ trois cents Iroquois, qui nous dirent que l'ennemy estoit encore irresolu, quelle demarche il prendroit, ou vers la Nation du Petun, ou contre l'Isle où nous estions. La dessus nous nous tenons en estat de deffense, & arrestâmes nos Hurons, qui prenoient dessein de sortir en campagne, pour aller au deuant de cét ennemy. En mesme tēps nous fismes porter promptement cette nouvelle à ceux de la Nation du Petun, qui la receurent avec ioye, enuifageans cette troupe ennemie, cōme desia vaincuë, & cōme vne matiere de leur triomphe. Ils l'attendent quelques iours de pied ferme; puis s'ennuyans que la victoire fut si tardiuë à les venir trouuer, ils voulurent luy aller au rencontre; au moins les habitans du bourg de Saint Iean, hommes de main & de courage. Ils hastent leur sortie, craignans que l'Iroquois ne leur eschappe, le voulans

fu
m
m
ro
ne
to
cro
fa
d'
d'e
l'e
po
mo
me
en
C
De
les
tro
bou
inco
dép
vain
Les
tuez
fieu
somm
nes.

surprendre, lors qu'il est encore en chemin. Ils partent le cinquiesme jour du mois de Decembre, & prennent leur route, vers le lieu d'où ils attendent l'ennemy : mais l'ennemy ayant pris vn detour, ne fut pas rencontré, & par vn surcroist de malheur pour nous, comme il faisoit ses approches du bourg, il fit prise d'vn hōme & d'vne femme qui venoient d'en sortir. Il apprend de ces deux captifs l'estat de la place, & sçait qu'elle est depourueë de la meilleure partie de son monde, sans delay, il haste le pas, pour y mettre tout à feu & à sang, l'occasion luy en estant si fauorable.

Ce fut le septiesme iour du mois de Decembre dernier de l'année 1649 sur les trois heüres apres midy, que cette troupe d'Iroquois parut aux portes de ce bourg, l'espouuante & la terreur se iette incontinent dans tout ce pauvre peuple depouüllé de ses forces, qui se trouue vaincu, lors qu'il pensoit estre vainqueur. Les vns prennent la fuite; les autres sont tüez sur la place; le feu en donna à plusieurs les premieres nouvelles, qui consommoit desia vne partie de leurs cabanes. Quantité furent pris captifs; mais

18 *Relation de la Nouvelle France,*

l'ennemy victorieux, craignant le retour des guerriers, qui luy estoient allez, au rencontre hastoit si precipitemment sa retraite, qu'il fit main basse sur tous les vieillars & enfans, & sur tous ceux qu'il ne iugeoit pas pouuoir le suiure assez promptement en sa fuite.

Ce furent des cruauitez inconceuables, On arrachoit à vne Mere ses enfans pour les ietter au feu : d'autres enfans voyoiét leur Mere assommée à leurs pieds, ou gemissante dans les flammes, sans qu'il leur fust permis, ny aux vns, ny aux autres, d'en tesmoigner aucune compassion. C'estoit vn crime de respandre vne larme ; ces barbares voulans qu'on marchast dans la captiuité, comme ils marchoient dans leur triomphe. Vne pauvre Mere Chrestienne, qui pleuroit la mort de son enfant, fut tuée sur la place, à cause qu'elle auoit encor de l'amour, & qu'elle ne pouuoit estouffer assez tost les sentimens de la Nature.

Le Pere Charles Garnier restoit alors seul de nos Peres, en cette Mission, lors que les ennemis parurent, il estoit actuellement occupé à instruire ce peuple dās leurs cabanes qu'il visitoit. Il sort au bruit de

cette alarme. Il va droit à l'Eglise, où il trouua quelques Chrestiens. Nous sommes morts, mes freres, leur dit-il, Priez Dieu, & prenez la fuyte, par où vous pourrés eschaper. Portés vostre foy avec vous le reste de vos vies, & que la mort vous trouue songeans à Dieu, il leur donne sa benediction, & ressort promptement, pour aller au secours des ames. Pas vn ne songe à la deffense, tout estant dans le desespoir. Plusieurs trouuent vne issue fauorable pour leur fuyte. Ils inuitent le Pere de fuyr avec eux: mais il est retenu par lesliés de la Charité, il s'oublie de soy-mesme, & il ne pense qu'au salut du prochain. Son zele le portoit, & le faisoit courir par tout: soit pour donner l'absolution aux Chrestiens, qu'il auoit au rencontre; soit pour chercher dans les cabanes toutes en feu, des enfans, des malades, & des catechumenes, sur lesquels il respendoit les eaux du Saint Baptesme, au milieu de ces flammes. Son cœur ne brusloit d'autre feu, que de l'amour de Dieu.

Ce fut dans ces employes de Sainteté, qu'il se vit accueilly de la mort, qu'il enuisageoit sans la craindre ny sans recu-

ler d'un seul pas. Un coup de fusil le perça d'une balle, un peu au dessous de la poitrine : une autre balle, du mesme coup, luy déchira le petit ventre, & luy donna dans une cuisse, dont il fut terrassé. Mais son courage n'en fut pas abbatu. Le barbare qui auoit fait ce coup, le despoüilla de sa sotane, & le laissa nageant dedans son sang, afin de suiure les autres fugitifs.

Ce bon Pere, fort peu de temps apres, fut veu ioindre les mains, faisant quelque priere. Puis tournant la teste çà & là, il apperceüt à dix ou douze pas de soy, un pauvre Moribond, qui venoit aussi bien que luy, de receuoir le coup de la mort, mais qui auoit encore quelques restes de vie. L'amour de Dieu & le zele des Ames, est encore plus fort que la mort. Il se met à genoux; puis ayant fait quelque priere, il se leue avec peine, & se porte le mieux qu'il peut vers cét agonizant, pour l'assister à bien mourir. Il n'auoit pas fait trois ou quatre demarches, qu'il retombe encor assez rudement. Il se leue pour la seconde fois, & se met encore à genoux, & poursuit son mesme chemin: mais son corps espuisé

Les années 1649. & 1650. 31

de son sang. qui fort en abondance de ses playes, n'est pas si fort que son courage; il retombe pour la troisieme fois, n'ayant fait que quatre ou cinq pas. Nous n'avons pû sçavoir ce qu'il fit du depuis: vne bonne Chrestienne, qui nous à fait fidellement tout ce rapport, n'en ayant pas veû davantage; à cause qu'un Iroquois la surprit elle mesme, & luy déchargea sur la teste vn coup de hache d'armes, qui la terrassa sur le lieu; quoy que depuis elle en soit réchapée. Le Pere receut quelque temps apres, deux coups de hache, sur les deux tempes, de part & d'autre, qui enfonçoient dans la ceruelle, s'estoit la recompense la plus riche qu'il esperast de la bonté de Dieu, pour tous les services passez. Son corps fut despoüillé, & laissé tout nud sur la place.

Deux de nos Peres, qui estoient dans la Mission la plus voisine, receurent quelques restes de ces pasteurs Chrestiens fugitifs, qui y arriuoient hors d'haleine; plusieurs tous couverts de leur sang. Toutela nuict, ce ne furent qu'alarmes, dans la crainte où tout le monde estoit d'un semblable malheur. Sur le com-

32 *Relation de la Nouvelle France,*
mentement du jour, on apprit par quel-
ques espions que l'ennemy s'estoit re-
tiré. Ces deux Peres partent dès le
mesme moment, afin de voir eux-mes-
mes de leurs yeux, vn spectacle bien tri-
ste : mais toutefois digne de Dieu. ils ne
trouuent que des cadaures, les vns des-
sus les autres ; & de pauures Chrestiens ;
les vns qui achemoient de se consumer
dās les reliques deplorables de ce bourg
tout en feu ; les autres, noyez dans leurs
sang ; & d'aucuns qui auoient quelques
restes de vie, mais tous couuers de
playes, qui n'attendoient rien que la
mort, beniffans Dieu dans leur malheur.
Enfin, au milieu de ce bourg desolé ils y
apperceurent le corps, qu'ils y estoient
venus chercher : mais si peu connoissable,
estant tous couuert de son sang, &
des cendres de cet incendie, qu'ils pas-
soient outre ; mais quelques Sauua-
ges Chrestiens, reconnurent leur Pere,
qui estoit mort pour leur amour. Ils l'en-
terrent au mesme lieu, où auoit esté leur
Eglise; quoy qu'il n'en restast plus aucu-
ne marque, le feu ayant tout consommé.

La pauureté de cet enterrement fut
grande ; mais sa saincteté n'en fut pas
moindre.

moindre. Ces deux bons Peres se depouillerent d'une partie de leurs habits, pour en couvrir le mort; & ne purent faire davantage, à moins que de s'en retourner tout nuds.

Ce fut un bien riche dépôt, pour un lieu si abandonné, que le corps d'un si grand serviteur de Dieu: mais ce grand Dieu trouvera bien les moyens de nous réunir tous dans le Ciel, puisque ce n'est qu'uniquement pour son amour, que nous sommes ainsi dispersez, & durant nostre vie, & apres nostre mort.

La crainte que l'ennemy ayant fait quelque feinte, ne retournaist sur les brisées, obligea tout ce convoi de charité de repartir le mesme iour, & sans delay, & retourner en haste, d'où ils estoient partis, sans boire & sans manger, par des chemins fascheux, & en vne saison bien penible, la neige ayant desja couvert la terre.

Deux iours apres la prise & l'incendie de ce bourg, les habitans retournerent, qui ayans trouué la demarche qu'avoit pris l'ennemy par un autre chemin, estoient doutez du malheur arrivé. Mais ils le virent de leurs yeux, & à la venue des

34 *Relation de la Nouvelle France,*

cendrés, & des corps morts de leurs paterens, de leurs femmes, & de leurs enfans; ils furent vne demy-journée dans vn profond silence; assis à terre, à la sauvuage, & sans leuer les yeux, ny pouffer mesme aucun souspir, comme des statues de marbre, sans parole, sans regards, & sans mouuement. Car c'est là le dueil des Sauvages; au moins des hommes & des guerriers: les larmes, les plaintes & les crys estant, disent-ils, pour les femmes.

La perte & du Pasteur & du troupeau nous ont esté sensibles; mais il faut qu'en l'vn & en l'autre nous adorions & nous aimions les conduites de Dieu sur nous, & sur nos Eglises, & que nous soyons disposez d'agreer iusqu'à la fin tout ce qu'il voudra.

Le Peré Charles Garnier nasquit à Paris l'année 1605. il entra en nostre Compagnie l'année 1624. & ainsi il n'auoit guere plus de 44. ans, le 7. Decembre 1649. iour auquel il mourut dans l'employ vrayement Apostolique, dans lequel il auoit vescu, depuis l'an 1636. qu'il quitta la France, & monta dans le pais des Hurons.

es années 1649. & 1650. 35

Dés son enfance il auoit eu des sentimens de pieté tres-tendres, & principalement vn amour filial à l'endroit de la tres-saincte Vierge, qu'il appelloit sa Mere. C'est elle, disoit-il, qui m'a porté dessus ses bras, dans toute ma ieunesse, & qui m'a mis dans la Compagnie de son Fils. Il auoit fait vn vœu de soustenir iusqu'à la mort, son Immaculée Conception. Il est mort à la veille de cette auguste Feste, pour aller la solemniser plus augustement dans le Ciel.

Dés son Nouitiat, il paroissoit vn Ange: sa modestie estant si rare, qu'on le proposoit à tous les autres, comme vn miroir de sainteté. Il auoit eu de tres-grandes difficultez à obtenir permission de son pere, pour entrer en nostre Compagnie: mais elles furent bien plus grandes, lors que dix ans après cette premiere separation, il fallut luy en faire agréer vne seconde plus sensible, qui estoit son départ de la France, pour venir en ces Missions du bout du monde: Nos Supérieurs ayans desiré que son Pere y donnast son consentement, à cause des obligations particulieres, que luy auoit nostre Compagnie. Son voyage en fut re-

tardé vne année toute entiere : mais ce ne fut que pour enflammer ses desirs. Iour & nuict, il ne songeoit qu'à la conuersion des Sauvages, & à y consommer sa vie, iusqu'au dernier soupir. Il plût à Dieu dés lors de luy donner des pressentimens de la mort qui luy est arriuée; mais si puissans, si doux, & si aimables, que ie puis dire que dés lors il estoit mort vrayement au monde, & que le monde luy estoit comme vn cadavre mort, pour lequel on n'a plus que de l'horreur & du dégoût. Il fut donc vn an tout entier pour combattre tous les efforts de la nature, en son bon pere, qui ne pouuoit entendre à vne si dure sepzration. Il y employa, & amis, & larmes, & prieres, & des mortifications continuelles. Enfin il obtint ce grand coup du Ciel, avec tant de ioye de son cœur, qu'il estimoit cette journée la plus heureuse qu'il eust eue toute sa vie.

Passant la mer, il fit dans le nauire des conuersions notables. Entr'autres il fut aduertý, qu'il y auoit parmy les matelots, vn homme sans conscience, sans Religion, & sans Dieu, qui fuyoit tout le monde, & que tout le monde fuyoit.

Il yauoit plus de dix ans qu'il ne s'estoit confessé. Le Pere porté de son zele ordinaire, entreprit cette humeur noire, & cet homme desesperé, & apres mille témoignages de charité, qu'il luy rendit, par toute sorte de soins, d'instructions, & de bons offices, enfin il le gagna, & luy fit faire vne confession generale, & il le mit dans vne si grande paix, & ioye de conscience, que tout le monde en fut estonné & touché.

Dés qu'il fut arriué aux Hurons, on eût en sa personne vn ouvrier infatigable, remply de tous les dons de la Nature & de la Grace, qui peuent rendre vn Missionaire accompli. Il posseda la langue des Sauuages en vn degré si eminent, qu'ils l'admiroient eux-mesmes. Il entroit si auant dans les cœurs, & avec vne eloquence si puissante, qu'il les rauissoit tous à soy : son visage, ses yeux, son ris mesme, & tous les gestes de son corps ne preschoient que la saincteté. Mais son cœur parloit plus haut que ses paroles, & se faisoit entendre mesme dans son silence : I'en scay plusieurs qui se sont conuertis à Dieu, aux seuls regards de son visage, qui estoient vraiment

38 *Relation de la Nouvelle-France,*
Angeliques, & qui donnoient de la deuotion, & des impressions de Chasteté à ceux qui l'abordoient, soit qu'il fut en prières, soit qu'il parût rentrer en soy, se recueillant de l'action d'avec le prochain; soit qu'il parlât de Dieu, soit mesme lors que la Charité l'engageoit dans d'autres entretiens, qui donoient quelque relasche à son esprit. L'amour de Dieu qui regnoit en son cœur, animoit tous ses mouuemens, & les rendoit diuins.

Ses vertus estoient heroïques, & il ne luy en manquoit pas vne de celles qui sont les plus grâds Saints. Vne Obeïssance accomplie capable de tout faire, & prestee à ne rien faire, si son Superieur ne vouloit. Vne Humilité si profonde, que quoy que tout fut eminent en luy, non seulement il s'estimoit le plus indigne de cette Mission, mais il croyoit que Dieu le punissoit terriblement de ses infidelitez, lors qu'il voyoit quelqu'un auoir quelque opinion de luy. Ce luy estoit vn des tourmens des plus sensibles qui pût luy arriuer. Et ie sçay que souuent en ces rencontres, pour donner à ces mesmes personnes de bas sentimens de soy-mesme, il leur descouuroit ses défauts, & ce

qui luy donnoit plus d'horreur de soy-mesme, croyant qu'en suite on le deust auoir en horreur.

Son oraison estoit si respectueuse en la presence de Dieu, & si paisible dans le silence de toutes ses puissances, qu'à peine souffroit-il la moindre distraction, quoy qu'au milieu des employes les plus dissipans. Ce n'estoient que colloques, qu'affections & qu'amour, dès le commencement de l'Oraison; & ce feu s'alloit allumant tousiours iusqu'à la fin.

Sa mortification estoit égale à son amour; il la cherchoit & nuit & iour, tousiours couché dessus la dure, & portant tousiours sur son corps quelque partie de la Croix, qu'il cherissoit durant sa vie, & sur laquelle il desiroit mourir. Chaque fois qu'il retournoit de ses Missions, il ne manquoit jamais de faire raser les pointes de fer, d'une ceinture toute herissée de moletes d'esperon, qu'il portoit sur la chair nuë; & outre cela, tres-souuent il vsoit d'une discipline de fer, armée aussi de pointes tres-aiguës. Son viure n'estoit autre que celuy des Sauvages, c'est à dire, le moindre qu'un miserable gueux peut esperer en France.

40 *Relation de la Nouvelle France,*

Cette dernière année de famine, le gland & les racines ameres luy estoient des delices : non pas qu'il n'en sentit les amertumes, mais il les fauouroit avec amour : quoy que tousiours il eust esté vn enfant chery & d'vne maison riche & noble, & tous les amours de son Pere ; esleué dès le berceau en d'autres nourritures qu'en celles des Pourceaux. Mais tant s'en fait qu'il s'estimast miserable dans ce grand abandon de toutes choses, où il estoit ; & qu'il eust voulu dire, ce que disoit l'enfant Prodigie, *Quanti mercenarij in domo Patris mei abundant panibus; ego autem hic fame pereo* ; qu'au contraire il s'estimoit heurieux de tout souffrir pour Dieu.

Dans les dernières lettres, qu'il m'escrivit trois iours avant sa mort ; pour responce à vne demande que ie luy faisois touchant l'estat de sa santé, & s'il n'estoit point à propos qu'il quittast pour quelque temps sa Mission, afin de venir nous révoir, & repâter vn peu ses forces : Il me respondit tres au long quantité de raisons, qui l'obligeoient de demeurer en sa Mission ; mais raisons qui ne prenoient leur force que de l'esprit de charité, & du

zele vrayement Apostolique dont il estoit remply. Il est vray, m'adioustoit-il, que ie souffre quelque chose du costé de la faim : mais ce n'est pas iusqu'à la mort ; & Dieu mercy, mon corps & mon esprit, se soustiennent dans leur vigueur. Ce n'est pas de ce costé là que ie crains ; mais ce que ie craindrois dauantage, seroit qu'en quittant mon troupeau en ces temps de miseres, & dans ces frayeurs de la guerre, qu'il a besoin de moy, plus que iamais ; ie ne manquasse aux occasions que Dieu me donne, de me perdre pour luy ; & qu'en fuite, ie ne me rendisse indigne de ses faueurs. Je n'ay que trop de soin de moy-mesme, adioustoit-il ; & si ie voyois que les forces fussent pour me manquer, puisque vostre Reuerence me commande, ie ne manquerois pas de partir : car ie suis tousiours prest de tout quitter, pour mourir dans l'obeissance, où Dieu me veut : sans cela, ie ne descenderay iamais de la Croix où sa bonté m'a mis.

Ces grands desirs de sainteté auoient creu auec luy dès son bas âge. Pour moy, ayant connu depuis plus de douze ans, qu'il respandoit deuant moy tout

42 *Relation de la Nouvelle France,*
son cœur, comme il faisoit deuant Dieu
mesme; ie puis dire avec verité, qu'en
toutes ces années, ie ne croy pas que
hors le sommeil, il ayt esté vne seule
heure, sans ces desirs ardens & vehemés
de s'auancer de plus en plus, dedans les
voyes de Dieu, & d'y auancer son pro-
chain. Hors de cela, rien au monde ne
le touchoit; ny parens, ny amis, ny re-
pos, ny consolation, ny peines, ny fati-
gues. Son tout estoit en Dieu, & hors de
luy, tout ne luy estoit rien.

Il prenoit des malades, & les portoit
sur ses espaules, vne & deux lieuës, pour
leur gagner le cœur, & pour auoir occa-
sion de les baptizer. Il faisoit les dix &
les vingt lieuës, durant les chaleurs de
l'Esté les plus excessiues, & par des che-
mins dangereux, où sans cesse les enne-
mis faisoient quelques massacres. Il
couroit hors d'halene apres vn seul
Sauuage, qui luy seruoit de guide, pour
aller baptizer, ou quelque moribond, ou
quelque captif de guerre, qu'on deuoit
brusler le iour mesme. Il a passé des
nuicts entieres dans des esgaremens &
des chemins perdus, au milieu des neges
profondes, & des plus grands froids de

l'Hyuer, sans que son zele fust arresté d'aucune saison de l'année.

Durant les maladies contagieuses; qu'on nous fermoit par tout les portes des cabanes, & qu'on ne parloit d'autre chose que de nous massacrer, non seulement il marchoit teste baissée, où il scauoit qu'il y eust vne seule ame à gagner pour le Paradis; mais par vn excez de ce zele, & vne industrie de Charité, il trouuoit les moyens de s'ouuir tous les chemins qu'on luy fermoit, de rompre tous les obstacles; quelquesfois avec violence. Mais ce qui estoit de plus diuin, en tout ce procedé, qui n'auoit rien de la prudence humaine; c'est que dès son entrée, il gaignoit les esprits farouches, d'vne seule parole, & qu'il venoit à bout de son dessein. Rien ne le rebutoit, & tousiours il esperoit en bien, des ames les plus desesperées.

Il auoit vn recours particulier aux Anges, & en ressentoit des secours tres-puissans. Des Sauvages, qu'il alloit assister à l'heure de la mort, l'ont veü accompagné d'vn ieune homme, disoient-ils, d'vne rare beauté, & d'vn esclat maie stueux, qui se tenoit à son costé, & qui

44 *Relation de la Nouvelle France,*
les animoit à obeir aux instructions du
Pere. Ces bonnes gens n'en pouuoient
dire dauantage, & demandoient quel
estoit ce compagnon, qui rauissoit ainsi
leur cœur. Ils ne sçauoient pas que les
Anges font plus que nous dans la con-
uersion des Pecheurs, quoy que pour
l'ordinaire leur operation ne soit pas si
visible.

Son inclination la plus grande, estoit
à assister les plus abandonnez : & quel-
que humeur rebutanté que pût auoir
quelqu'vn, si chetif & impertinent qu'il
pût estre ; il sentoit esgalement pour
tous des entrailles de Mere n'obmettant
mesme aucun acte de Misericorde cor-
porelle, qu'il pût pratiquer, pour le salut
des ames. On l'a veü panser des vlceres si
puants, & qui rendoient vne telle infe-
ction, que les Sauvages, & mesme les
parens plus proches des malades, ne les
pouuoient souffrir. Luy seul y mettoit
la main tous les iours, en essuyoit le pus,
& nettoyoit la playe, deux & trois mois
de suite, avec vn œil & vn visage qui ne
respiroit que charité : quoy que souuent
il vist tres-bien que ces playes estoient
incurables. Mais, disoit-il, plus elles

sont mortelles, plus j'ay de pente à en prendre le soin; afin de conduire ces pauvres gens iusqu'à la porte du Paradis, & afin d'empêcher leur cheute dans le peché, en vn temps, qui est pour eux, le plus perilleux de la vie.

Il n'avoit dans tout le pais des Hurons, aucune Mission où il n'eust esté, & il en avoit commencé plusieurs, notamment celle où il est mort. Il agissoit avec les Sauvages, dans vne grande Prudence, & avec vne douceur de Charité, qui sçavoit tout excuser, & tout supporter, quoy qu'elle n'eust rien de lasché.

Il n'avoit aucune attache à son travail; ny aux personnes, ny aux lieux, ny aux employes. Mais enuifageant la volonté de Dieu esgalemient en toutes choses; en quelque lieu qu'il fust quelque occupation que l'obeissance luy ordonnast; dès ce mesme moment, il s'y portoit avec courage, avec constance, & comme vn homme qui n'avoit plus d'autres pensées au monde, sinon de trouver Dieu, où on vouloit qu'alors il le cherchast. Souvent on luy a fait quitter le soin des Missions, où estoit tout son cœur; pour labourer la terre; pour servir d'vn homme de

46 *Relation de la Nouvelle France,*
voiture, & traifner sur les neiges, comme vn cheual à la charuë; pour prendre le soin des malades, pour auoir soin de la cuisine, pour aller chercher cà & là dans les bois, quelques raisins sauuages; & faire les dix & douze lieuës pour en trouuer sa charge, & pour en retirer apres de longs trauaux, à peine ce qu'il faut de vin, pour celebrer quelques Messes le reste de l'année. Par tout il estoit égal à soy-mesme, & à le voir, on eust iugé qu'il n'auoit point d'inclination, sinon pour ce qu'on luy voyoit faire, & que c'estoit là le vray employ, où il fut appellé de Dieu. On ne fera rien, disoit-il, pour le salut des ames, si Dieu ne se met de la partie avec nous: quand c'est luy qui nous y applique, par la conduite de l'obeissance, il est obligé de nous y assister, & avec luy nous y ferons ce qu'il attend de nous. Mais quand c'est que nous cherissons vn employ, fut-il le plus saint de la terre, Dieu n'est pas obligé d'estre de la partie: il nous laisse à nous-mesmes, & de nous-mesmes que pouuons-nous sinon vn rien, où le peché qui nous met au deffous du rien?

Il n'estoit pas tellement attaché à la

La conuersion des Hurons, que son cœur ne le transportast aux Nations les plus esloignées; n'y eust-il que les enfans à baptizer, qui, disoit-il, sont vn gain certain pour le Ciel. Il nous disoit souuent qu'il eust esté bien aisé de tomber entre les mains des Iroquois, & d'estre leur captif: que s'ils l'eussent bruslé tout vif, il eust eü pour le moins ce loisir là, de les instruire, autant de temps, qu'ils prolongeroient ses tourmens: Que s'ils luy eussent donné la vie, c'eust esté vn riche moyen de procurer leur conuersion, qui nous est impossible, le chemin nous en estant fermé, tandis qu'ils sont nos ennemis.

Je finiray ce Chapitre, par quelques points d'vne lettre, que m'escriuit celuy de nos Peres, qui l'enterra, & qui auoit passé en Mission avec luy, les dernieres années de sa vie, voicy comme il m'en escrit.

Puisque vostre Reuerence desire que ie luy escriue, ce que ie sçay des vertus du Pere Charles Garnier, ie coucheray icy ce que j'en ay remarqué. Je puis dire en general, que ie ne connoissois point de vertu, qui luy manquaist, & qu'il les

48 *Relation de la Nouvelle France,*
auoit toutes dans vn haut degré. Le puis
aussi asseurer, qu'en quatre ans que i'ay
esté son compagnon, ie ne l'ay iamais
veu faire vne faute, qui fut directement
contre quelque vertu Il cherchoit vray-
ment Dieu dans son employ, & non pas
soy-mesme; & ie n'ay iamais pû remar-
quer que la nature agit en luy, particu-
lièrement dans les fonctions de nos Mis-
sions. Il se portoit ardemment à quoy
que ce fust; avec autant de zele pour les
affaires d'autrui, & pour l'auancement
des autres Eglises, comme de la sienne.
Le l'ay toujours veu dans vne grande
égalité, parmy la diuersité des succez,
son cœur, ny son visage, ne paroif-
soit iamais troublé de quoy que ce fust.
Il iouissoit d'vne grande paix d'esprit,
qui prouenoit d'vne grande conformité
qu'il auoit aux volontéz de Dieu; à la-
quelle vertu, depuis quelque temps, il
s'estudioit particulièrement. Tout le
monde sçait le zele qu'il auoit pour la
conuersion des Sauvages, comme il ay-
moit d'estre en Mission, la peine qu'il
auoit à la quitter, & combien il pressoit,
lors qu'il estoit à la maison, pour retour-
ner en Mission. Il me souuient que dans
ma

ma maladie, lors qu'on me croyoit tout proche de la mort, vn soir en me veillant, il me demanda, que lors que ie serois en Paradis, ie priasse pour la Mission de Saint Ioseph, dont alors il auoit le soin, il me demanda cela vniquement, & d'vne façon que ie ne puis expliquer, & qui me fit conceuoir qu'il ne songeoit à rien, qu'au bien de sa Mission. I'admirois souuent en luy qu'il ne parloit iamais en mauuaise part, d'aucun Sauuage, quelque impertinent qu'il fust : & moy souuent luy parlant de quelque faute qui m'eust dépleu en eux; il escoutoit paisiblement, & l'excusoit; ou bien ne disoit mot: & iamais ie n'ay pû remarquer ny en ses paroles, ny en ses actions, si peu que ce soit de passion à l'endroit d'aucun Sauuage. Il n'auoit point d'autres pensées, que des choses de sa Mission: il estoit ignorant de la France; comme vn homme qui iamais n'en eust esté; & les nouvelles qu'il en entendoit vne fois chaque année, faisoient si peu d'impression dans son esprit, qu'il les oublioit incontinét. Ce n'estoit qu'avec violence qu'il se captiuoit à l'entretien de quelques lettres, dont il ne se pouuoit

dispenser. Il sembloit n'estre nay que pour la conuersion des Sauvages: sa ferueur en cét endroit croissoit tous les iours. Il auoit vn sensible regret, quand quelque petit enfant luy eschapoit, mourant sans Baptesme: cette nouvelle le surprenoit, & l'affligeoit, comme vn autre seroit affligé de la mort d'vn de ses plus proches paréns. Son zele estoit infatigable: il quittoit souuent le manger & le repos pour ses Chrestiens. Je l'ay veu partir souuent d'vn tres mauuais temps, & marcher avec de grandes incommoditez, allant d'vn bourg à l'autre; tomber dans les Riuieres; Rien n'estoit capable de l'arrester, quand il estoit question de traouiller pour les Sauvages. Il s'accommodoit bien avec son compagnon, quel qu'il fast, iamais il ne m'a dit parole, qui fust le moins du monde contre la Charité. Il prenoit tousiours le pire pour foy, & m'accommodoit en tout; & il taschoit de couurir sa charité du pretexte de sa propre commodité; comme si ce qui estoit le pire, luy eust esté le plus commode: son obeissance estoit rare, & pleine de sousmission, & de simplicité, quoy qu'il fût quelquefois

pa
m
co
fo
d'
es
no
eu
ia
fes
ny
fo
cé
C
ro
au
Fra
Hu
de
len
mo
Le
cho
ou
me
ter
I
lett

particulier en ses pensées : dez le moment qu'il connoissoit vn sentiment contraire à celuy du Supérieur, il agissoit avec autant d'ardeur dans l'esprit d'autruy, qu'il eust fait dans le sien. Il estoit tres-exact dans l'observation de nos Regles; & quelque occupation qu'il eust, pour la conuersion des Sauuages, iamais il n'eust perdu aucun temps de ses Oraisons, de ses lectures spirituelles, ny de son examen. Il retranchoit de son sommeil ce qui luy eust manqué pour cet effet, dans la briueté du iour. Sa Chasteté estoit si pure, qu'elle me paroissoit Angelique : dans vne Modestie aussi rare, que i'en aye point veu en France. Mais sur tout, i'admirois son Humilité, il auoit vn tres-bas sentiment de soy-mesme, & quoy qu'il eust des talens eminens pour ces Missions, neantmoins il se postposoit à tous les autres. Les loüanges des hommes ne le touchoient aucunement. Je ne l'ay iamais ouy parler, ny à son auantage, ny avec mespris d'autruy. Iusques icy sont les termes du Pere qui m'escrit.

I'ay creü que dans la naïfueté de cette lettre, ceux qui sçauent ce que c'est de là

52 *Relation de la Nouvelle France,*
vertu solide, & qui ont l'œil ouuert aux
choses qui vrayement rédent vne Ame
grande aux yeux de Dieu; y descouuri-
ront vn thresor, que possedoit ce serui-
uiteur de Dieu. I'adiousteray icy seule-
ment, que tous ceux qui l'ont pratiqué,
l'ont estimé vn Saint, & qu'il auoit l'ap-
probation de tout le monde, sans en
excepter aucun: les Hurons les nom-
moient Orâcha.

Voicy encor vn petit mot qu'il escri-
uit de l'Isle de sainct Ioseph à ses deux
freres, sçauoir est le R. P. Henry de S.
Ioseph de l'Ordre des Carmes, & le R.
P. Ioseph de Paris Capucin. Cette lettre
fait voir la trempe de son cœur, & le
pressentiment qu'il auoit de sa mort.
Ce petit mot, dit-il, est pour nous en-
courager tous trois à nous haster d'ai-
mer nostre bon Maistre; car ie croy qu'il
est difficile que quelqu'vn de nous trois
ne soit bien proche du terme de sa car-
riere. Redoublons donc nos serueurs,
hastons le pas, redoublons nos prieres
les vns pour les autres, & faisons vne
nouuelle protestation, que celuy que
nostre Seigneur appellera le premier à
foy de nous trois, sera l'aduocat des

deux qui resteront, pour leur obtenir de Nostre Seigneur son saint Amour, & vne parfaite vnion avec luy, & vne perseverance finale. Il fait donc le premier cette protestation, & prie Nostre Seigneur de tout mon cœur, de posseder nos trois cœurs, & de n'en faire qu'un avec le sien dès à present & dans l'eternité. Voila le stile d'un Saint qui aimoit ses freres en Saint & comme des Saints: aussi auons-nous appris qu'il auoit des marques de sainteté dès sa tendre iu- nesse.

Deffunct Monsieur Garnier son pere, auoit coustume de donner tous les mois quelque piece d'argent à ses enfans pour leurs petits diuertissemens dans leurs estudes, le P. Charles Garnier estant pensionnaire en nostre College de Paris, & sortant les iours de congé pour s'aller vn petit recreer en ville, au lieu de porter son argent en vn ieu de paulme, l'alloit ietter dans la boëtte des prisonniers du petit Chastelet; l'un de ses bons freres qui luy a veu donner pour vne seule aumosne toute la recreation d'un mois, adiouste, que passant vn iour sur le Pont-neuf, & voyant vn liure sale & impie,

54 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'on disoit auoir esté composé par
Theophile, il l'achepta, & le mit en estat
de n'estre iamais leu de personne, peut
estre, disoit-il, que quelqu'un le lisant
offenseroit Dieu, il vaut mieux l'ache-
pter & le perdre. Vne autre fois ses ca-
marades estans entrés dans vn cabaret
pour y faire bõne chere, comme il estoit
de la Congregation de Nostre Dame,
qui deffend aux ieunes gens d'entrer
dans de semblables lieux, il les atten-
dit à la porte comme vn laquais atten-
droit son maistre, ces preludes mar-
quant vne grande saincteté future. Je
ne m'estonne pas si Monsieur son pere
voyant que son fils vouloit estre Iesui-
ste, dit à l'un de nos Peres, Si ie n'aimois
vniquement vostre Compagnie, ie ne
vous donnerois pas vn enfant qui de-
puis sa naissance iusques à maintenant
n'a iamais commis la moindre desobeis-
sance, & ne m'a iamais causé le moin-
dre déplaisir. La gloire de sa mort a cou-
ronné l'innocence de sa vie.

CHAPITRE IV.

De la mort du Pere Noël Chabanel.

VOicy la sixiesme victime que Dieu a pris à soy, de ceux de nostre Compagnie, qu'il auoit appellé en cette Mission des Hurons; n'y ayant eü encore aucun de nous qui y soit mort, qui n'y ait respendu son sang, & qui n'y ait consommé le sacrifice tout entier.

Le Pere Noël Chabanel estoit compagnon de Mission du Pere Charles Garnier, & lors que le bourg de saint Iean fut pris par les Iroquois, il n'y auoit que deux iours qu'ils s'estoient separez, selon les ordres qu'ils en auoient receu: Nos Peres & moy ayans iugé à propos de ne pas tenir deux Missionnaires exposez dans le danger, outre que la famine y estoit si extreme, qu'ils ne pouuoient trouuer vne nourriture suffisante pour deux personnes. Mais Dieu ne voulut pas qu'ayans vescu ensemble sous le ioug d'une mesme Mission, ils fussent separez à la mort.

56 *Relation de la Nouvelle France,*

Ce bon Pere, reuenant donc où l'obeïſſance le rappelloit, auoit paſſé par la Miſſion de ſainct Mathias, où eſtoient deux autres de nos Peres, & les auoit quitté le matin du ſeptieſme iour de Decembre Ayant fait ſix grandes lieues d'vn chemin tres-difficile; il fut ſurpris de la nuit, au milieu des bois, eſtant en compagnie de ſept ou huit Chreſtiens Hurons. Son monde eſtoit couché & endormy; luy ſeul veilloit, & eſtoit en priere. Sur la minuit il entend du bruit, & des cris: partie de l'armée ennemie victorieuſe, qui tenoit ce chemin; partie auſſi des captifs, pris ce iour là meſme dans le bourg de ſainct Iean, qui chantoient leur chanſon de guerre ſelon leur couſtume. Le Pere à ce bruit reueille ſes gens, qui ſans delay prennent la fuite par dans les bois, & enfin ſe ſauuerent, s'eſtans diſperſez çà & là, & ayans pris leur route vers le lieu meſme d'où venoit l'ennemy, quoy qu'vn peu à l'eſcart.

Ces Chreſtiens eſchappes du peril, arriuerent à la Nation du Petun, & firent leur rapport, que le Pere auoit fait quelque chemin, voulant les ſuiure: mais

que n'en pouuant plus, il s'estoit mis à genoux, & qu'il leur auoit dit, N'importe que ie meure; cette vie est bien peu de chose, c'est le bon-heur du Paradis, que les Iroquois ne me pourront rauer.

Sur l'aube du iour, le Pere ayant changé de route, voulant venir nous trouver en l'Isle où nous estions, se vit arresté au bord d'une riuere, qui luy trauersoit son chemin. Un Huron en a fait le rapport; adioustant qu'il le passa dans son canot, au deçà de la riuere; & que pour fuir plus lestement, il s'estoit déchargé de son chapeau, & d'un sac où estoient ses escrits, & d'une couuerture, qui sert à nos Missionnaires de robe & de manteau, de paillasse & de matelats, de liçt, & de tout autre meuble, & mesme de maison, lors qu'ils sont en campagne, n'ayans point pour lors, d'autre abry. Du depuis nous n'auons pû apprendre aucune autre nouvelle du Pere.

Nous ne sommes pas asseurez, comment il sera mort, & s'il ne sera point tombé entre les mains des ennemis, qui en effect tuerent sur le mesme chemin, vne trentaine de personnes. Ou plustost que s'estant esgaré dans les bois, il y

58 *Relation de la Nouvelle France,*
soit mort, partie de faim, partie de froid,
au pied de quelque arbre, où la foiblesse
l'ayt obligé de s'arrester. Mais apres
tout, ce qui nous semble plus probable,
c'est qu'il aura esté tué par ce Huron, le
dernier qui l'ayt veu, autrefois Chre-
stien, & depuis Apostat ; lequel pour
iouyr des despouilles du Pere, l'aura
assommé, & aura ietté son corps dans la
Riuere. Si nous eussions voulu pour-
suiure cette affaire, ie croy que nous
eussions trouué des preuues conuin-
quantes contre ce meurtrier : Mais dans
ces miseres publiques, nous iugeasmes
plus à propos d'estouffer les soupçons
qu'on pouuoit en auoir ; & nous-mes-
mes fermasmes les yeux à ce que nous
estions bien aises qu'on ne vit pas. Ce
nous est assez que Dieu soit seruy.

Le Pere Noël Chabanel nous estoit
veau de la Prouince de Tolose, l'année
1643. ayant esté receu en nostre Com-
pagnie dès l'année 1630. alors aagé seu-
lement de dix-sept ans. Dieu luy auoit
donné vne forte vocation en ces pais,
mais elle ne fut pas sans combat estant
icy, mesme apres les trois, les quatre, &
les cinq ans d'estude, pour apprendre la

la
au
en
m
ti
la
le
m
pa
né
en
es
Sa
ag
re
no
au
M
tu
na
me
to
pu
en
ue
ne
les
ply

langue des Sauvages, il s'y voyoit si peu auancé, qu'à peine pouuoit-il se faire entendre dans les choses les plus communes. Cette mortification n'est pas petite à vn homme qui bruste du desir de la conuersion des Sauvages, & qui d'ailleurs n'auoit iamais manqué ny de memoire, ny d'esprit, qu'il auoit fait assez paroistre, ayant enseigné quelques années, avec fatisfaction, la Rhetorique en France. Son humeur, en suite de cela, estoit si esloignée des façons d'agir des Sauvages, qu'il ne pouuoit quasi rien agréer en eux, leur veuë luy estoit onereuse, leur entretien, & tout ce qui venoit de ce costé là. Il ne pouuoit se faire aux viures du País, & la demeure des Missions estoit si violente à toute sa nature qu'il y auoit des peines extraordinaires, sans aucune consolation; au moins de celles qu'on appelle sensibles, tousiours coucher à plate terre, viure depuis le matin iusqu'au soir dans vn petit enfer de fumée, & dans vn lieu où souuent le matin on se trouue couuert de neiges, qui entrent de tous costez dans les cabanes des Sauvages; où on est rempli de vermîne; où tous les sens ont cha-

60 *Relation de la Nouvelle France,*
cun leur tourment, & de nuit, & de iour,
n'auoir iamais que de l'eau toute pure
pour esteindre sa soif, & les meilleurs
metz qu'on y mange pour l'ordinaire,
n'estant que de la cole, faite de farine de
bled d'Inde bouillie dans l'eau: y trauail-
ler sans cesse, estant tousiours si mal
nourry, & n'auoir pas vn seul moment
de la journée, auquel on puisse se retirer
en vn lieu, qui ne soit public: n'auoir
point d'autre chambre, d'autre sale, ny
d'autre cabinet, pour faire ses estudes;
non pas mesme aucune autre lumiere,
que celle d'vn feu enfumé, entourré en
mesme temps & de dix & de quinze per-
sonnes, & d'enfans de tous aages, qui
crient, qui pleurent, qui y disputent, qui
s'entretiennent de leur mesnage: qui y
font leur cuisine, leur repas, leur trauail,
en vn mot tout ce qui se fait dans la mai-
son. Quand Dieu avec cela retire ses
graces sensibles, & se cache à vne per-
sonne, qui ne respire qu'apres luy; quand
il la laisse en proye à la tristesse, & aux
dégoufts, & aux auersions de la Nature:
ce ne sont pas là des e spreuues qui soiēt
à la portée d'vne vertu commune; & il
faut que l'amour de Dieu soit alors puif-

fant dans vn cœur , pour n'y estre pas estouffé. Ioignez les veuës continuelles des perils , dans lesquels on se trouue à chaque moment , d'estre attaqué d'vn Ennemy barbare, qui souuent vous fera souffrir mille morts , auant que d'en mourir d'vne seule ; qui n'a que des feux & des flammes, & des cruauitez inouyes. Sans doute qu'il faut vn courage digne des enfans de Dieu , pour ne pas perdre cœur au milieu de cét abandon.

Cà esté dans cét abandon que Dieu a voulu esprouer les cinq & six années, la fidelité de ce bon Pere. Mais tant s'en faut que le Diable ayt iamais rien gagné sur luy, de ce coste là ; quoy qu'il luy representast chaque iour, Que retournant en France , il y trouueroit & la ioye, & le repos, & les consolations qu'il y auoit receuës , tout le temps passé de sa vie : qu'il n'y manqueroit pas d'employ plus sortable à son naturel , & dans lequel tant d'ames Saintes pratiquent hautement la vertu de Charité, dans le zele des Ames , & consomment leur vie pour le salut de leur prochain. Iamais pour tout cela, il n'a voulu se détacher de la Croix où Dieu l'auoit mis ; iamais

62 *Relation de la Nouvelle France,*
il n'a demandé d'en sortir. Mais au contraire, pour s'y attacher plus inuiolablement, il s'obligea par vœu d'y demeurer iusques à la mort, afin de mourir en la Croix. Voicy la teneur du vœu qu'il en conçût, & ces propres termes.

Domine Iesu Christe, qui me Apostolorum Sanctorum huius Vineæ Huronicæ adiutorem, licet indignissimum, admirabili dispositione tuæ Paternæ Prouidentia voluisti. Ego, Natalis Chabanet, impulsus desiderio seruiendi Spiritui tuo sancto, in promouendâ barbarorum Huronicæ, ad tuam fidem conuersione: Voueo, coram sanctissimo Sacramento pretiosi Corporis & Sanguinis tui, Tabernaculo Dei cum hominibus, perpetuam stabilitatem in hac Missione Huronicâ: omnia intelligendo iuxta Societatis, & Superiorum eius interpretationem, & dispositionem. Obsecro te igitur, suscipe me in seruum huius Missionis perpetuum, & dignum effice tam excelsi ministerio, Amen. Vigesima die Iunii 1647.

Iesus-Christ mon Sauueur, qui par vne disposition admirable de vostre Paternelle Prouidence, auez voulu que ie fusse Coadjuteur des Saints Apostres de cette vigne des Hurons, quoy que j'en sois tout à fait indigne: Me sen-

ta
te
pr
de
M
fer
str
qu
ho
bil
ter
des
lon
le
qu
uit
qu
fer
I
cre
du
aye
ver
stre
uer
L
nou
mo

tant poulsé du desir, de seruir aux intentions qu'a sur moy vostre saint Esprit, pour auancer la conuersion à la foy, des barbares de ce pais des Hurons; Moy, Noel Chabanel, estant en la presence du tres-saint Sacrement, de vostre Corps & de vostre Sang precieux, qui est le tabernacle de Dieu avec les hommes: Je fais vœu de perpetuelle stabilité en cette Mission des Hurons; entendant le tout, selon l'interpretation des Superieurs de la Compagnie, & selon qu'ils voudront disposer de moy. Je vous coniure donc, mon Sauueur, qu'il vous plaise me receuoir pour seruiteur perpetuel de cette Mission, & que vous me rendiez digne d'un ministere si sublime. Amen.

Il fit ce vœu le iour du tres-Saint Sacrement, de l'année 1647. & quoy que du depuis ces reuoltes de la Nature ayent tousiours donné de l'exercice à sa vertu; la grace a tousiours esté la maistresse, & Dieu luy a donné cette Perseuerance, qu'il desiroit si ardemment.

La derniere fois qu'il se separa d'avec nous, pour aller en la Mission où il est mort; embrassant, & disant le dernier

64 *Relation de la Nouvelle France,*
adieu, à celuy de nos Peres, qui auoit le
soin de la conduite de son ame ; Mon
cher Pere, luy dit-il, que ce soit tout de
bon cette fois, que ie me donne à Dieu,
& que ieluy appartienne. Mais il profe-
ra ces paroles d'un si bon accent, & d'un
visage si resolu à la vraye sainteté, qu'il
toucha viuement celuy de nos Peres au-
quel il parloit ; lequel ayant trouué à
l'heure mesme, vn de ses amys, ne pût
s'empescher de luy dire ; Vrayement ie
viens d'estre touché ! Ce bon Pere vient
de me parler avec l'œil & la voix d'une
Victime qui s'immole : Ie ne sçay pas ce
que Dieu veut faire, mais ie voy qu'il
fait vn grand Saint.

En effet, Dieu le dispoit au sacrifi-
ce ; & il luy donnoit à luy-mesme, quel-
que sorte de presentiment. Il auoit dit à
vn de ses amys ; Ie ne sçay ce qu'il y a en
moy, & ce que Dieu veut disposer de
moy : mais ie me sens tout changé en vn
point. Ie suis fort apprehensif de mon
naturel ; toutefois maintenant que ie
vay au plus grand danger, & qu'il me
semble que la mort n'est pas esloignée,
ie ne sens plus de crainte. Cette dispo-
sition ne vient pas de moy.

Lors

Lors qu'il partit de la Mission de saint Mathias, le iour mesme de sa mort, parlant au Pere qui l'embrassoit. Je vay, dit-il, où l'obeissance me rappelle : mais où ie ne pourray, ou i'obtiendray du Supérieur, qu'il me renuoye dans la Mission qui estoit mon partage, il faut seruir Dieu iusqu'à la mort.

On verra dans la lettre suiuite, qu'il a escrit au R. P. Pierre Chabanel son frere Religieux de nostre Compagnie, les sentimens qu'il auoit des souffrances. Peu s'en est fallu, dit-il, dans les apparences humaines, que V. R. n'ait eu vn frere Martyr : mais helas ! il faut deuant Dieu, vne vertu d'vne autre trempe que la mienne pour meriter l'honneur du Martyre : Le R. P. Gabriel Lallemand l'vn des trois que nostre Relation dit auoir souffert pour Iesus-Christ, auoit pris ma place au bourg de saint Louys depuis vn mois deuant sa mort, que ie fus enuoié comme plus robuste de corps en vne Mission plus eloignée & plus laborieuse : mais non pas si fertile en Palmes & en Couronnes que celles dont ma lâcheté m'auoit rendu indigne deuant Dieu. Ce sera quand il plaira à la

66 *Relation de la Nouvelle France,*
diuine Bonté pourueu que de mon costé
ie tâche de faire, *Martyrem in Umbra &*
Martyrium sine sanguine. Les rauages des
Iroquois sur ce pais feront peut estre vn
iour le reste par les merites de tant de
Saints, avec lesquels j'ay la consolacion
de viure si doucement parmy tant
de tracas & de dangers continuels de la
vie. La Relation me dispensera d'adiou-
ster autre chose à la presente, aussi bien
n'ay-ie ny papier ny loisir qu'autant qu'il
en faut pour supplier V. R. & tous nos
Peres de sa Prouince de se souuenir de
moy au saint Autel, comme d'une vi-
ctime destinée peut estre au feu des Iro-
quois, *Vt merear tot Sanctorum patrocinio*
Victoriam in tam forti certamine: Ce sont
ses paroles dignes d'un homme qui n'at-
tendoit que le moment du sacrifice.

CHAPITRE V.

De la Mission de Saint Matthias.

CEstoit icy la seconde des Missions,
que nous auions dans la Nation du
Petun. Depuis la mort des deux PP. dont

nous auons parlé; la necessité d'ouuriers nous obligea de ne faire plus qu'une Mission, dans toutes ces Montagnes, surchargeant les deux autres Peres, qui y restoient, du soin de ces pauvres Eglises desolées, qui venoient de perdre leurs Pasteurs: & mesme, quelque temps apres, nous nous vismes contrains de ne laisser qu'un seul des deux Peres, pour tout le Christianisme, une maladie survenue à l'un d'eux, nous ayant obligé de le rappeler en un lieu, où il pût recevoir un peu plus d'assistance.

Dans les grandes fatigues de ces Missions, exposées à tous les malheurs dont la Nature peut auoir plus d'horreur, ce n'est pas une des Croix des moins pesantes, de se voir seul, dans une Eglise dissipée, qui ne faisoit que naistre: de se voir accablé dès le matin iusqu'au soir, d'un monde de Catechumenes & de Chrestiens, dont il faut baptizer les uns, entendre les autres en Confession, apprendre à la plus-part les Prieres & le Catechisme, & les Mysteres de nostre Foy, solliciter les infideles à ce qui est de leur salut, aller chercher & les uns & les autres, dans des cabanes abandonnées, où la

Pauvreté mesme habite, mais ou l'esprit de la Foy, n'y est pas moins diuin, que dans les Louures & dans les Palais les plus superbes de l'Europe.

Quelques Capitaines infideles, animez contre les progres de la Foy, & croyans qu'elle seule estoit la ruine des pais qui se font Chrestiens, firent courir vne calomnie contre nous, afin d'irriter tout le peuple, & l'animer à la vengeance. On assemble pour cette effet les plus considerables d'un bourg, dependant de cette Mission, (c'estoit le bourg de saint Mathieu, dont nos Peres estoient alors absens:) On publie hautement dans ce conseil de sedition, qu'un certain Huron eschapé depuis peu de iours, des mains des Iroquois plus voisins de Kebec, y auoit veu de grands coliers de Porcelaine, enuoyez de la part d'Onnontio, (c'est le nom que donnent les Hurons à Monsieur nostre Gouverneur.) Que cet Onnontio voulant diuertir les armes des Iroquois, crainte qu'ils ne se iettassent sur les François de Montreal, des Trois Riuieres, & de Kebec; auoit enuoyé ces presens, & ces coliers de Porcelene, dás le pais ennemi, afin de les inuiter de cōdui-

re vne armée dans le pais des Hurons; & qu'il leur auoit promis, que les François qui y estoient, trahiroient les Hurons & les Algonquins; faisans mine de se porter avec courage, à leur deffense: mais qu'en effet lors qu'on seroit dans le combat, ils ne tueroient personne; ayans receu des ordres secrets de sa part, de ne charger leurs armes à feu, sinon de poudre seule, sans bale & sans plomb.

En suite de cette calomnie, on nous fait plus noirs, que nos robes, on crie aux traistres & à la trahison, on ne parle que de nous massacrer, & les boutefeux de cette sedition, disent hautement, qu'il faut assommer le premier des François, qu'on auroit au rencontre.

En effet, nôs deux Missionnaires, faisans leur course, fort peu de iours apres, à ce bourg de leur departement, où ce conseil s'estoit tenu: de loin qu'on les eût apperceu, on crie, Au meurtre & au massacre: on court aux portes par où ils doivent entrer: on les reçoit avec des crys & des hüées, semblables à celles, dont on accueille les prisonniers de guerre, qui sont destinez pour le feu. Nos Peres entrent à leur ordinaire, avec vn visage

70 *Relation de la Nouvelle France,*
asseuré. Qui craint Dieu, ne craint pas les
creatures, & ceux qui ne souhaitent que
de mourir en son seruice, ne palissent pas
en ces rencontres. Les seditieux s'entre-
parent, pour voir celuy qui leueroit la
hache, sur ces deux victimes innocentes.
Ils ne jettent sur eux, que des yeux de fu-
reur, & leur cœur ne respire rien que le
sang. Mais Dieu leur lia les mains pour
ce coup. Ces deux bons Peres passent à
trauers cette foule d'impies, sans rece-
voir aucun dommage. Plusieurs qui n'e-
stoient pas de la coniuration, mais qui
n'en pouuoient ignorer les conclusions,
qu'on auoit publiées, se disoient les vns
aux autres: Ne sont-ce pas ceux-cy que
l'on deuoit massacrer? comment donc
ont-ils trauersé au milieu de leurs enne-
mis, preparez pour le meurtre? on est
forty à la foule, pour les tuër, & pas vn
toutesfois n'a fait le coup, que tant de
monde auoit promis de faire.

Dieu ne se contente pas de proteger nos
Peres en ce rencontre: mais pour recom-
penser les fatigues & les dangers de leur
voyage, en la monnoye dont il paye les
journées de ses seruiteurs: en vn seul iour
ils baptizerent dix-sept personnes dans

ce bourg, où ils deuoient trouuer la mort; & ils y confesserent quantité de Chrestiens.

Le bourg de S. Jean n'auoit pas encore esté pris, ny desolé par les Iroquois, lors que cette sedition arriua: mais ce fut fort peu de iours apres: & nous auons sujet de croire, que la mort du Pere Noël Chabanel, n'a esté qu'un effect de cette coniuuration. Veu nommément que le Huron, sur lequel tomba le soupçon de l'assassinat, cõmis en la personne de ce Pere, estoit du bourg de S Mathieu; & qu'une personne de confiance nous a dit, auoir entendu de sa bouche; qu'il s'estoit vanté d'estre le meurtrier, & d'auoir défait le monde de cette voirie de François, & d'auoir ietté dans la riuere son cadavre, l'ayant affommé à ses pieds. Quoy qu'il en soit, ce n'est pas vn petit bon-heur pour ceux qui viuent en ces contrées, de sçauoir & de voir, que leur vie est entre les mains de tout le monde; & qu'ils doiuent attendre la mort, autant de la part de ceux mesmes qu'ils recõnoissent pour amis, que d'un Iroquois ennemy.

En vn autre bourg, dependant de cette mesme Mission, nos Peres y auoient eri-

gévne petite Chapelle, & ils y auoient esleué vn clocher, pour y appeller les Chrestiens, & mettre dans ce nouveau Christianisme, les exercices de deuotion, qui estoient desia establis dans les Eglises plus anciennes. Les infideles entrent en fureur à la veuë de ces obiets de pieté; ils contrefont les possédez du Diable, s'ils ne le sôt en verité; ils rompēt tout, & ils profanēt ce lieu de sainteté; ils déroben & ils pillent les petits meubles de cette pauure Eglise, & tout ce qu'auoiet les Peres, qui alors en estoiet absens ayans esté faire leurs visites en des bourgades plus esloignées. On porte cōme en triomphe ces dépouilles de la maison de Dieu; on vomit des imprecations contre ceux qui preschent sa parole, & on publie hautement qu'ils meritent la mort.

Ces insolences sont arriuées plus d'vne fois: mais qui a Dieu pour protecteur, experimente mille fois en vn seul Hyuer, que le Diable peut bien entrer en rage contre nous, & qu'il a fujet de le faire, voyant qu'on luy enleue sa proye; mais qu'apres tout, Dieu est le maistre, qu'vn seul cheueu ne peut tomber de la teste de ses seruiteurs, sans sa diuine volonté; &

que la foy ne porte jamais plus de fruits, que lors qu'elle est dauantage persecu-
rée. Il falloit que le nombre des Eflus de
Dieu fut accompli en toutes ces con-
trées, auant que leur desolation arriuaft
qui estoit si prochaine.

Vn pauvre, mais excellent Chrestien
de cette Mission, estoit tombé entre les
mains des ennemis, & n'attendoit rien
que le feu pour son supplice. Il eût re-
cours à Dieu dans sa necessité. Mon Dieu,
dit-il, ie croy de tout mon cœur, que
vous seul estes le maistre de nos vies : si
vous voulez, i'esprouueray dès aujour-
d'huy, que ma foy m'aura déliuré de la
mort, qui sans vostre secours m'est tout
à fait inéuitable. Chose estrange! ce pau-
vre homme fut déliuré à l'heure mesme
de sa captiuité, l'Iroquois qui venoit de
le prendre captif, l'ayant renuoyé, sans
sçauoir pourquoy. Ce Chrestien se nom-
me Pierre Outouré.

CHAPITRE VI.

De la Mission de saint Charles.

Quelques Hurons, de ceux qui l'an
passé, craignans le feu des Iro-

74 *Relation de la Nouvelle France,*
quois, auoient quitté leur païs, & s'esloignoient de nous, pour fuir encore plus loin, ce cruel ennemy : estans arriuez en vn lieu qu'ils iugerent assez propre pour s'y habituer, s'y arressterent & y bastirent leurs cabanes, à dessein de s'y fortifier, & d'y faire vn nouveau païs. Deux de nos Missionnaires, l'vn de langue Algonquine, & l'autre qui parle Huron, ayans parcouru tout l'Esté. les costes de nostre mer douce, pour le secours spirituel tant des Hurons, qui alors y estoient dispersez, que des peuples Algonquins, nous représenterét à leur retour, qu'il seroit à la gloire de Dieu, que quelqu'vn de nous hyuernast en ce lieu, où plus de monde deuoit se rassembler. Nous y destinâmes donc vn de nos Peres, de la langue Hurone, qui nous quitta au mois d'Octobre.

Lors qu'il fut arriué en cette nouvelle habitation. quelques Chrestiens le receurent chez eux, avec vne charité qui n'eût rien de sauuage. La premiere chose qu'ils firent, fut de dresser de quelques écorces d'arbres, vne Chapelle, riche dans sa pauvreté, où depuis le matin iusqu'au soir, Dieu ne laissoit pas d'estre adoré, au milieu de ces vastes forests, ou iamais il n'auoit receu cét hommage.

Plusieurs qui n'estoient pas Chrestiens, se rendirent aussi-tost aux instructions qu'on leur donna. Quelques autres accu-
soient la Foy d'estre vne chose mauuaise, & ne vouloient pas y entēdre: disans que
jamais leur païs n'auoit este si affligé, que
lors qu'on auoit cōmencé tout de bon, à
quitter leurs anciēnes superstitiōs, & à re-
ceuoir le Baptesme. Ces gēs-là estoiet les
plus riches, & les plus à leur aise, il falloit
que Dieu les humiliast, pour les sauuer.

En effect, cōme ils n'auoiet quasi aucune
prouision de bled, & que le plus fort de
leur esperāce estoit sur la pêche, qui tou-
tes les années est tres-abondante en ce
lieu là, pendant l Hyuer; jamais elle ne s'y
est veuë si malheureuse que celle-cy. Ils
font des trous dans la glace, espaisse de
deux & de trois pieds: au deffous de la-
quelle ayans trouué l'eau viue, ils iettent
leurs rets, où d'ordinaire on puise quan-
tité de poisson: qui accourt à ces ouuer-
tures. Mais cēt Hyuer ils ne trouuoient
dās leurs filets aucun poisson: dix ou dou-
ze petits harācs, qui quelquefois s'y ren-
controient, estoit vne manne du Ciel, à
ces pauures gens, qui mouroient de faim.
Ils se virēt bien-tost au bout de leurs pe-

76 *Relation de la Nouvelle France,*
rites prouisions: sans bled, sans gland, &
sans legumes. D'aucuns alloient peler les
arbres, & faisoient bouillir les escorces,
pour les rendre mangeables: d'autres vi-
uoient d'une certaine mouffe, qui s'atta-
che aux rochers, & d'une espece de ton-
dre, qui pourry dedans l'eau, s'humecte,
& se renfle comme vne eponge Vne fois
chaque iour, on faisoit cuire dās vne grā-
de chaudiere, vn petit morceau de pois-
son enfumē, qui rendoit vn bouillō amer,
dont vn chacun beuvoit abondamment,
afin de se remplir, & d'estouffer sa faim
par ces lauaces d'eau.

Ce bon Pere, se vit enfin reduit à cette
vie, l'espace de cinquante iours: qui apres
tout luy estoient des iours bien-heu-
reux; qui le faisoient benir Dieu, voyant
que cette misere publique, abbatoit la
superbe de ceux qui du commencement
n'auoient pas voulu l'escouter. Ils ve-
noient comme des moutons, & deman-
doient le saint Baptesme; non pas dans
l'attente d'aucun secours, qu'ils pussent
esperer, d'vn homme qu'ils voyoient
dans la famine aussi bien qu'eux: mais à
cause qu'ils admiroient que son courage
n'en fust pas abbattu: qu'il estoit leur con-

fol
alo
rou
ils,
pui
nou
enf
té,
aife
S
liqu
ces
part
nou
Le
gran
ble,
cée
mai
V
uerr
cor
souf
part
don
fant
des v

folation, dans la veüe qu'il leur donnoit alors, d'un bon-heur eternel, exempt de routes ces miseres. Il faut bien, disoient-ils, que ce qu'il nous presehe soit vray, puis qu'il ne craint pas de mourir avec nous, & de faim, & de froid; & qu'il nous enseigne le mesme dans nostre Pauvreté, qu'il faisoit lors qu'il estoit plus à son aise.

Sur la fin del'Hyuer, ces pauvres fame-
liques, se voyans mourir tous vifs dans
ces miseres, se dissipent çà & là. Vne
partie vinrent nous trouver en l'isle où
nous estions, y esperans plus de secours.
Le Pere les y accompagna; & apres six
grandes iournées d'un chemin tres-peni-
ble, sur les glaces, de cette mer alors gla-
cée, il arriua heureusement en cette
maison.

Vn autre de nos Peres, qui avoit hy-
uerné en la Mission de Saint Pierre, en-
core plus esloignée, n'ést pas moins à
souffrir, dans les mesmes miseres, qui
partout ont consommé ces peuples, &
dont partout Dieu a tiré sa gloire, dispo-
sant toutes ces ames pour le Ciel, par
des voyes adorables.

CHAPITRE VII.

De la Mission du Saint Esprit.

Cette Mission estoit pour les Nations de la langue Algonquine, qui n'ont point de demeure assuree, aussi peu que les poissons, de la pesche desquels ils vivent, sur les costes du grand Lac, qu'ils habitent, tantost en vn lieu, & tantost en vn autre, selon les diuerses saisons de l'année; ou selon que les craintes des Iroquois les obligent de s'esloigner plus loin, du peril qui les menace chaque iour. C'est à dire que nos Peres qui ont eu le soin de cette mission, y ont mené vne vie errante, avec ces peuples errans, & ont esté quasi tousiours dessus les eaux, ou sur quelques rochers affreux, battus des flots & des tempestes. Mais partout, Dieu s'y est fait connoistre; n'estant pas moins le Dieu des Mers, que le Dieu de la terre. Quantité de ces nations errantes, ont pris feu depuis vn an aux paroles de l'Euangile: quantité se sont faits Chrestiens, & ont receu le saint Baptesme: mesme leurs Capitaines, qui iamais n'auoient voulu se faire instruire. Voicy ce que

m
au
D
ge
in
ter
& n
I
qu
dir
la b
Ch
des
Il
cét
ven
lieu
bon
moi
entr
mes
ner à
au m
tez i
font
nemi
qu'il
ceux
en so

m'en escriuoit le Pere qui cét Hyuer auoit le soin de cette Mission. Je benis Dieu, dit-il, de l'assiduité de ces bonnes gens à venir prier Dieu : j'admire leur innocence, & le desintereffement du temporel; eux ne me demandans rien; & moy n'ayant rien dequoy leur donner.

Les barbares ne sont pas si barbares qu'on les croit en France, ou pour mieux dire, il faut aduoüer que la foy dompte la barbarie, & qu'elle donne vn cœur Chrestien, à des gens qui n'auoient que des cœurs de beste.

Il estoit temps que Dieu leur donnast cét esprit de foy: car le Printemps estant venu, les Iroquois partys de deux cents lieuës de là, surprirent vne partie de ces bons Neophytes, dans le lieu qu'ils estimoient le plus assureé pour leur vie. Ils entraînerent dans la Captiuité, hommes, femmes, & enfans; sans pardonner à cét aage innocent, qu'ils brusloient au milieu des flammes, avec des cruautéz inconceuables. Les voyes de Dieu sont adorables: il laisse prosperer les ennemis de son saint Nom; en mesme téps qu'il abandonne à toutes les miseres, ceux qui commencent à l'adorer. Qu'il en soit beny à iamais.

CHAPITRE VIII.

De la desolation du pais des Hurons, au Printemps de l'année 1650.

Nous auions passé tout l'Hyuer ; dans les extremitez d'une famine qui a regné par toutes ces côtrées, & qui partout a enleué vn tres-grand nombre de Chrestiens, continuant tousiours ses rauages, & iettant le desespoir partout. La faim est vn tyran inexorable, qui iamais ne dit c'est assez, qui iamais ne donne de treue: qui deuore tout ce qu'on luy donne ; & si on manque à le payer, il se repaist du sang humain, il vous déchire les entrailles, sans qu'on puisse euiter sa rage, ny se soustraire de sa veüe, tout auueugle qu'il est. Mais le Printéps estant venu, les Iroquois nous furent encore plus cruels: & ce sont eux qui vrayement ont ruiné toutes nos esperances, & qui ont fait vn lieu d'horreur, vne terre de sang & de carnage, vn theatre de cruauté, & vn sepulchre de carcasses décharnées par les langueurs d'une longue famine, d'un pais de benediction, d'une terre de Sainteté, & d'un lieu qui n'auoit plus rien de barbare, depuis que le sang
des

respandu pour son amour auoit rendu tout son peuple Chrestien.

Nos pauvres Hurons affamez furent contraints de se separer d'avec nous, au commencement du mois de Mars, pour aller chercher quelque gland au sommet des montagnes qui se découuroient de leurs neges; ou pour aller à quelques pesches, en des lieux plus exposez au Soleil du Midy, ou les glaces se fondēt plustost. Ils esperoient en ces lieux escartez, de trouuer quelque petit soulagement à la famine, qui les faisoit mourir tout vifs, comme vn ennemy trop domestique renfermé dans leurs propres maisons, & qui s'estoit rendu le maistre de la place. Mais ils craignoient en mesme temps, de trouuer vne mort plus cruelle, & de tomber dans les feux & les flammes des Iroquois, allans ainsi chercher leur vie. Ils se cōfessent auât que de partir, ils redoublēt leurs deuotions d'autant plus que leurs miseres s'augmentēt: plusieurs se cōmunient pour se disposer à la mort; iamais leur foy ne fut plus viue, & l'esperance du ^{dy} dis ne leur parat iamais plus douce, dans ce desespoir & cēt abandon ^{de} leur vie. Ils diuisent leurs troupes; afin

82 *Relation de la Nouvelle France,*

que si les vns tomboient entre les mains de l'ennemy les autres pûssent eschaper.

Le grand Lac, qui entouroit nostre Isle de Saint Ioseph, n'estoit alors rien qu'une crouste de glaces, espaisse de deux & de trois pieds. A peine ces bons Chrestiens nous quittoient ils de veüe, que ces glaces fondent sous leurs pieds: d'aucuns se noyent dans ces abysses, & y trouuerēt leur tombeau; les autres s'en retirēt plus heureusement quoy que trançys d'un froid mortel. Ce fut vne mort bien cruelle, a de pauures vieillars, à des femmes & à des enfans, de rendre l'ame sur ces neges, sans aide & sans secours: mais non pas sans la consolation de celuy, qu'ils adoroient dedans leur cœur, & qui iamais n'y pût mourir.

Vne vieille Chrestienne, aagée de soixante ans, ayant passé toute la nuit couchée au milieu de ces glaces, y fut trouuée pleine de vie le lendemain matin. On luy demande, qui l'auoit conseruée. Je m'escriois de fois à autres, respōdit elle, *Iefous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy: en mesme temps ie me sentoie tout eschauffée. le froid me saisissant à quelque temps de là, ie recommençois ma priere

& mon corps reprennoit sa chaleur, j'ay passé toute la nuit en cette sorte, & j'attendois la mort avec plaisir. Cette pauvre femme, ne sçauoit rien que ces deux mots de toutes ses prieres, elle en récha-pa pour lors: mais du depuis elle est tombée entre les mains des ennemis, & y trouua la fin de ses miseres.

Nos pauures fameliques cōmençoient à iouir des douceurs de leur pesche, qu'ils trouuerent assez abondante: mais leur ioye deuoit estre plus pour le Ciel, que pour la terre. Le iour de l'Annonciation, vint-cinquiesme de Mars, vne armée d'Iroquois ayans marché prez de deux-cents lièues de pais, à trauers les glaces & les neges, trauersans les montagnes & les forests pleines d'horreur; surprirent au commencement de la nuit, le camp de nos Chrestiens, & en firent vne cruelle boucherie. Il sembloit que le Ciel conduisit toutes leurs demarches, & qu'ilsieussent vn Ange pour guide: car ils diuiserent leurs troupes avec tant de bon-heur, qu'ils trouuerent en moins de deux iours, toutes les bandes de nos Chrestiens, qui estoient dispersées çà & là; esloignées les vnes des autres, de six,

84 *Relation de la Nouvelle France,*
sept. & huit lieüs. Cent personnes en vn lieu; en vn autre cinquante : & mesme il y auoit quelques familles solitaires, qui s'estoient escartées en des lieux moins connus, & hors de tout chemin. Chose estrange ! de tout ce monde dissipé, vn seul homme s'eschapa, qui vint nous en apporter les nouuellés : comme il arriua autrefois à ce prodige de Patience, auquel il ne restoit dedans ses pertes; sinon vn triste messager, qui venoit hors d'halene, luy en donner aduis, & luy rendre son mal-heur plus sensible.

Ma plume n'a plus d'ancre, pour exprimer la rage des Iroquois, en ces rencontres, elle à horreur de représenter si souvent des spectacles de cruauté, auxquels nos yeux ne peuuent pas s'appriuoiser, aussi peu que nos sens; qui iamais ne sont insensibles à l'excez de tous ces tourmens de fureur. Nostre vnique consolation, c'est que ces supplices d'horreur, trouuent la fin avec nos vies, & que Dieu les couronnera d'vn bon-heur qui n'a point de fin.

Du depuis, les malheurs nous ont accueilly à la foule, à peine les Chrestiens, qui restoit dans le bourg Saint Ioseph,

auoient respiré quelques iours ; pour releuer leurs esperances, apres vn coup si rude, qui les auoit tous abbatu. Ils tremblent dans la crainte des flammes, & de la cruauté des Iroquois : mais vn mal qu'ils n'enuisagent que de loin, leur paroist moins terrible, que la douleur presente, d'vne famine insupportable, qui les portoit iusques aux rebuts de la nature, & les faisoit deuorer des carcasses pourries; la Mere n'auoit point d'horreur d'assouuir sa faim enragée du corps de son enfant; & les enfans ne pardonnoient pas au corps de leur Pere.

La faim, dit-on, fait sortir les loups hors du bois. Nos Hurons fameliques, sont aussi contrains de sortir hors d'vn bourg, qui n'estoit remply que d'horreur. C'estoit sur la fin de Carefme. Helas! que ces pauures Chrestiens eussent esté trop heureux, s'ils eussent eû dequoy le ieufer, au gland & à l'eau. Le iour de Pasque, nous leur fismes faire vne communion generale: le lendemain, ils se separerent d'avec nous: nous laissans tous leurs petits meubles : dont la pluspart declarerent publiquement qu'ils nous faisoient leurs heritiers ; voyans bien que leur

86 *Relation de la Nouvelle France,*
mort n'estoit pas esloignée, & qu'ils la
portoient dans leur sein.

En effect, peu de iours s'escolent,
que nous apprenons les nouvelles du
malheur que nous auïôs preueu. Ce pau-
ure troupeau dissipé tombe dans les em-
busches de nos ennemis Iroquois : les
vns sont tuez sur la place; on traïsne les
autres captifs; on brusle les femmes & les
enfans quelques vns s'échaperent du mi-
lieu de ces flammes, qui apportent l'ef-
froy & la terreur par tout.

Huit iours apres, vn semblable mal-
heur accueille encore vne autre bande.
Ce ne sont que massacres en quelque
lieu qu'ils aillent. Par tout la famine les
suit; où ils rencontrent vn ennemy, plus
cruel que la cruauté mesme; & pour com-
ble d'vne misere sans ressource, ils appré-
nent que deux puissantes armées sont en
chemin, pour les venir exterminer : que
la premiere vient à dessein de faire le dé-
gast dans leurs champs, d'arracher leurs
bleds d'Inde, & de desoler la campagne;
que la seconde armée doit moissonner
tout ce qui auroit eschapé la fureur des
premiers. Ce n'est que desespoir par tout.

Dans le plus fort de toutes ces alarmes,

deux anciens Capitaines viennent me
trouuer en secret, & me firent cette ha-
rangue. Mon frere, me dirēt-ils, tes yeux
te trompent lors que tu nous regarde : tu
croy voir des hommes viuans; & nous ne
sommés que des spectres, & des ames de
trespassez. Cette terre que tu foule aux
pieds va s'entr'ouuir, pour nous abismer
avec toy; afin que nous soyons au lieu
qui nous est deu parmy les morts. Il faut
que tu sçache, mon frere, que cette nuit
dans vn conseil, on a pris la resolution
d'abandonner cette Isle. La pluspart ont
dessein de se retirer dans les bois, afin de
viure solitaires, & qu'homme du monde
ne sçachant où ils sont, l'ennemy n'en
puisse auoir la connoissance : Quelques-
vns font estat de reculer à six grandes
iournées d'icy : les autres prennent leur
route vers les peuples d'Andastoé, alliez
de la nouvelle Suede : d'autres disent
tout haut, qu'ils vont mener leurs fem-
mes & leurs enfans, pour se jeter entre
les bras de l'ennemy; où ils ont vn grand
nombre de leurs parens, qui les desirent,
& qui leur donnent aduis, qu'ils ayent à
se sauuer au plustost, d'vn pais desolé, s'ils
ne veulent perir deffous ses ruines: Mon

88 *Relation de la Nouvelle France,*
frere, adioustoient-ils, que feras-tu solitaire en cette Isle, lors que tout le monde t'aura quitté ? es-tu venu icy pour cultiver la terre ? veux tu enseigner à des arbres ? ces Lacs, & ces Riuieres, ont elles des oreilles pour escouter tes instructions ? pourrois tu suiure tout ce monde, qui se va dissiper ? la pluspart trouueront la mort, où ils esperent trouuer la vie : quand tu aurois cent corps, pour te diuiser en cent lieux, tu ne pourrois pas y suffire, tu leur serois à charge, & tu leur serois en horreur : La famine les suiura par tout, & la guerre les trouuera.

Mon frere, prend courage, m'adiousterent ces Capitaines. Toy seul, nous peux dōner la vie, si tu veux faire vn coup hardy. Choisis vn lieu, où tu puisse nous rassembler, & empesche cette dissipatiō, iette les yeux du costé de Quebec, pour y transporter les restes de ce pais perdu, n'attēs pas que la famine, & que la guerre, ayēt massacrē iusques au dernier, tu nous porte dedās tes mains, & dans ton cœur. La mort t'en a rauy plus de dix mille. Si tu differe dauantage il n'en restera plus vn seul. & alors tu aurois le regret de n'a-

uoir pas sauué ceux que tu aurois pû retirer du danger, & qui t'en ouurent les moyens. Si tu escoute nos desirs, nous ferons vne Eglise à l'abry du fort de Kebec : nostre foy n'y sera pas esteinte : les exemples des Algonquins & des François nous tiendront en nostre deuoir : leur charité soulagera vne partie de nos miseres : & au moins y trouuerons-nous quelquefois quelque morceau de pain pour nos petits enfans, qui depuis si long temps, n'ont que du gland, & des racines ameres, pour soustenir leur vie. Apres tout, deussions-nous mourir avec eux, la mort nous y sera plus douce, qu'au milieu des forests, où personne ne nous assisteroit à bien mourir, & où nous craignons que nostre foy ne s'affoiblisse avec le temps, quelque resolution que nous ayons de la cherir plus que nos vies.

Ayant entendu le discours de ces Capitaines, i'en fis le rapport à nos Peres. L'affaire estoit trop importante, pour la conclure en peu de iours. Nous redoublons nos deuotions ; nous consultons ensemble ; mais plus encore avec Dieu ; nous faisons des prieres de quarantes heures, pour reconnoistre ses saintes vo-

90 *Relation de la Nouvelle France,*
lontez. Nous examinons cette affaire,
quinze, seize & vingt fois. Il nous semble
de plus en plus que Dieu auoit parlé
par la bouche de ces Capitaines. Car
nous voyons qu'il estoit vray, que tout le
païs des Hurons, n'estoit plus qu'une ter-
re d'horreur, & un lieu de massacre. En
quelque endroit que nous iettassions no-
stre veüe, nous estions conuaincus, que la
famine d'un costé, & la Guerre d'un au-
tre, acheueroient d'exterminer ce peu
qui restoit de Chrestiens. Mais si nous
les pouuions mener à l'abry du fort de
nos François, de Montreal, des trois Ri-
uieres, ou de Quebec; nous iugions
qu'en effet ce seroit là l'unique lieu de
leur refuge que les secours que nous
pourrions leur rendre, y seroient plus
puissans, & que leur foy y seroit plus en
assurance: en un mot, que Dieu y seroit
plus glorifié.

Ce fut un sentiment si general de tous
nos Peres, que ie ne pû y resister, estant
d'ailleurs bien asseuré que leur cœur
estoit tellement attaché aux croix & aux
souffrances, qu'ils cherissoient dans cet-
te heureuse Mission; que chose au mon-
de ne les eust pû détacher sinon l'unique

veüe de la plus grande gloire de Dieu.

L'ennemy cependant continuë tous-jours ses massacres ; la famine va nous depeuplant , si nous ne hastons nostre re-
traicté, nous sauuerons moins de Chre-
stiens. Le dessein en ayant esté pris a loi-
sir, l'execution en deuoit estre prompte ;
crainte que l'Iroquois n'entendant ces
nouuelles, n'allast nous tendre des em-
busches, pour nous arrester au passage.

Ce ne fut pas sans l'armes que nous
quittasmes ce país, qui possedoit nos
cœurs, qui arrestoit nos esperances, &
qui estant desia rougy du sang glorieux
de nos freres, nous promettoit vn sem-
blable bon-heur, nous ouuroit le che-
min du Ciel, & la porte du Paradis. Mais
quoy ! il faut s'oublier de soy-mesme, &
quitter Dieu, pour Dieu, ie veux dire,
qu'il merite luy seul d'estre seruy, sans la
veüe de nos interests, fussent ils les plus
Saints que nous puissions auoir au
monde.

Dans ces regrets, ce nous fut vne con-
solation, d'emmener avec nous de pau-
ures familles Chrestiennes ; enuiron
trois cents ames : tristes reliques d'vne
nation autrefois si peuplée ; que les mi-

feres ont accueilly, au temps qu'elle a esté la plus fidele a Dieu. Le Ciel y auoit ses escluz ; il s'est peuplé de nos despoüilles, en depeuplant la terre : & ce nous est assez, pour nous contenter dans nos pertes, de voir que ceux qui sont restez avec nous ; ayans perdu leurs biens, leurs parens, leur patrie, n'ayent pas perdu leur foy. Plus de trois mille auoient depuis vn an receu le Saint Baptesme, qu'eussions-nous pû plus saintement leur souhaitter, sinon qu'ils emportassent dans le Ciel leur innocence baptismale? Dieu leur a fait cette grace, plustost qu'ils ne s'y attendoient, pourrions-nous bien nous plaindre, qu'il leur ayt hasté ses faueurs? puisque nous-mesmes nous nous fussions estimez trop heureux, de mourir en leur compagnie pour iouir du mesme bon-heur.

Par les chemins, qui sont d'enuiron trois cents lieues, nous auons marché sur nos gardes, comme dans vne terre ennemie: n'y ayant aucun lieu où l'Iroquois ne soit à craindre, & où nous n'ayons veu des restes de sa cruauté, ou des marques de sa perfidie. D'vn costé nous enuisagions des campagnes, ou il

n'y a pas dix années, que i'y comptois les huit & dix milles hommes: de tout celà, il n'en restoit pas mesme vn seul. Passant plus outre, nous costoyions des terres, nouuellement rougies du sang de nos Chrestiens. D'vne autre part vous eussiez veu des pistes encores toutes fraisches, de ceux qu'on auoit emmenez captifs. Vn peu plus loin; il n'y auoit que des carcasses de cabanes, abandonnées à la fureur de l'ennemy, ceux qui les habitoient ayans pris la fuite dans les bois, & s'estans condamnez à n'auoir plus d'autre demeure qu'vn perpetuel bannissement. Les Nipissiriniens peuples de la langue Algonquine, auoient esté tout nouuellement massacrez dans leur lac, de quarante lieuës de contour: lequel autrefois i'auois veu habité quasi tout le long de ses costes, & lequel maintenant n'est plus rien qu'vne solitude. Vne journée plus en deçà nous trouuâmes vne forteresse, où les Iroquois auoient passé l'Hyuer venans à la chasse des hommes. A quelques lieuës de là, nous en trouuâmes encore vne autre. Par tout, nous marchions sur les mesmes démarques de nos plus cruels ennemis.

94 *Relation de la Nouvelle France,*

Au milieu du chemin, nous eusmes vne alarme assez viue, vne troupe d'environ quarâte François, & de quelques Hurôs, qui auoient hyuerné à Kebec, & qui mōtoient cette grande riuere, apperceurent quelques pistes de nos découueurs, & creurēt que c'estoit l'ennemy: En mesme temps nostre auant-garde eūt aussi connoissance des pistes de ceux qui venoiēt de nous decourir. Les vns & les autres estans retournez sur leurs pas, chacun se prepare au combat: mais estans venus aux approches, nos alarmes furent bien-tost changées en ioye.

Ces François que nous eusmes au rencontre, auoient fait prise depuis, fort peu de iours, de quelques Iroquois, qui auoient voulu les surprendre, & qui eus-sent fait vn coup aussi heureux qu'il estoit remply de courage, s'ils se fussent-assez promptement retirez apres leur premiere descharge. Ils n'estoient que dix Iroquois, qui auoient hyuerné enuiron soixante lieuës au dessus des Trois Riuieres, où ils ne viuoient que de chasse; attendās au Prin-tēps quelque bande, ou de François, ou de Hurons qui passeroient par là. Ces ennemis ayans apperceu sur le soir,

la fumée du feu de nos François, qui s'estoient cabanez environ vne lieuë proche de leurs embusches, viennent de nuit les reconnoistre, & ils eurent bien l'assurance, dix qu'ils estoient, d'en attaquer soixante. Il est vray qu'ils se glisserent à la faueur d'une nuit obscure, & qu'ils prirent leur route avec tant de bon-heur, qu'ils ne furent pas apperceus des sentinelles sinon lors qu'ils estoient desia dedans le camp, & qu'ils déchargerent les coups de mort sur les premiers qu'ils rencontrerent en leur chemin, tout le monde estant endormy.

Il semble que la mort ne cherchoit que les bons Chrestiens, & les colonnes de nostre Eglise Huronne, ils en tuerent sept auant qu'on se fust reconnu, entr'autres vn Capitaine nommé Iean Baptiste Atironta, dont souuent nous auons parlé dans nos Relations précédentes, lequel ayant hyuerné à Kébec cette dernière année, y auoit edifié tout le monde, par l'innocence de sa vie, & par l'exemple de ses vertus.

Le Pere Bressany qui nous ramenoit cette troupe, avec laquelle il estoit descendu des Hurons sur la fin de l'Esté

96 *Relation de la Nouvelle France,*
precedent, se refueille au bruit de ces
meurtres, il voit à ses costez ses compa-
gnons, qui desia auoient receu le coup de
la mort, il crie aux armes, & en mesme
temps il reçoit trois coups de fléche dans
la teste, qui le couurent tout de son sang.
On accourt au secours, six Iroquois fu-
rent tuez sur la place, deux furent pris
captifs; les deux derniers n'en pouuant
plus laschent le pied, & se sauuent à la
fuite. Voila quels sont nos ennemis, ils
sont sur vous, lors qu'on les croit à deux
cents lieues de là; & au mesme moment
ils s'esuanouissent de vos yeux, si ayans
fait leur coup ils veulent songer à la re-
traicte.

Cette troupe, qui nous eût au rencon-
tre: ayant appris la defroute de tout le
païs des Hurons, prend deffein de retour-
ner dessus ses pas. Nous suiuous donc no-
stre chemin. Helas que ces malheureux
Iroquois ont causé de desolation en tou-
tes ces contrées: Lorsque ie montois
cette grande Riuere, il n'y a que treze
ans: ie l'auois veü bordée de quantité
de peuple de la langue Algonquine, qui
ne connoissoient pas vn Dieu: & lesquels
au milieu de l'infidelité s'estimoient les
Dieux

Dieux de la terre : voyans que rien ne leur manquoit , dans l'abondance de leurs pesches , de leurs chasses , & du commerce qu'ils avoient avec leurs nations alliées : & avec cela , ils estoient la terreur de leurs ennemis. Depuis que la foy est entrée dans leur cœur , & qu'ils ont adoré la Croix de Iesus-Christ ; il leur a donné pour partage vne partie de cette Croix vraiment pesante: les ayant mis en proye aux miseres, aux tourmens, & à des morts cruelles, en vn mot, c'est vn peuple effacé de dessus la terre. Notre vnique consolation, c'est qu'estans morts Chrestiens, ils sont entrez dans le partage des veritables enfans de Dieu.

Flagellat Deus omnem filium quem recipit.

CHAPITRE IX.

De l'establissement de la Colonie Huronne , à Kebec.

A Pres environ cinquante journées, d'un chemin tres penible; dans lequel nous fismes quantité de naufrages; plusieurs de nous estans tombez dans

98 *Relation de la Nouvelle France,*
des precipices affreux, & dans le milieu
des abismés; d'où Dieu nous retiroit d'y-
ne main amoureuse, contre nos esperan-
ces: enfin nous arriuasmes à Kebec, le
vint-huitiesme de Iuillet.

Nous auions seiourné deux iours a
Montreal, où nous y fusmes receus avec
vn cœur de Charité vraiment Chre-
stienne. C'est vn lieu auantageux pour
l'habitation des Sauvages. Mais cette
place estant frontiere à l'Iroquois, que
nos Hurons fuyent plus que la mort
mesme: ils ne pûrent pas se resoudre d'y
commencer leur Colonie. Si l'Iroquois
pouuoit estre arresté: cette Isle seroit
bien-tost toute peuplée: & mesme iene
fuis pas hors d'esperance, qu'auant l'Hy-
uer quelques familles de ces bons Chre-
stiens fugitifs, n'y aillent faire leur de-
meure.

C'est la coustume de ces Peuples mes-
me des Infideles, lors qu'une nation se
refugie dans quelque pais estranger; que
ceux qui les reçoient les distribuent in-
continent dans diuerses maisons, où
non seulement on leur donne le giste,
mais aussi les neecessitez de la vie, avec
vne Charité qui n'a rien de barbare: &c

France,
dans le milieu
retiroit d'y
nos esperan-
à Kebec, le

deux iours a
receus avec
ment Chre-
ageux pour
Mais cette
quois, que
que la mort
refoudrâd'y
si l'Iroquois
de l'Isle seroit
mesme iene
avant l'Hy-
bons Chre-
re leur de-

peuples. mes-
de nation se
rangers que
tribuent in-
aisons, où
ne le giste,
de vie, avec
barbare: &

des années 1649. & 1650. 99

qui vn iour fera honte à quantité de peu-
ples, qui sont nez dans le Christianisme.
L'ay veu dans les Hurons pratiquer tres-
souüent cette hospitalité: autant de fois
que nous y auons veü des nations defo-
lées, des bourgs ruinez, & quelque
peuple fugitif, sept & huit cent person-
nes trouuoient dès leur abord, des ho-
stes charitables, qui leur tendoient les
bras, qui les secouroient avec ioye, &
qui mesme leur distribuoiert vne partie
des terres desia ensemencées, afin qu'ils
püssent viure, quoy qu'en vn pais estran-
ger, comme dans leur Patrie.

Nos Hurons se promettoient au
moins, vne partie de cét accueil, estans
arruez à Kebec. Les Religieuses Hospi-
talières ouurirent incontinent & leur
cœur, & leurs mains, & le sein de leur
Charité: non seulement pour les mala-
des: mais aussi pour quelques vnes de
ces pauvres familles, que la famine
poursuiuoit. Les Ursulines pareille-
ment, avec leur bonne fondatrice, Ma-
dame de la Peltrie, ont entrepris en ce
rencontre, au dessus de leurs forces:
mais non pas au dessus de leur confian-
ce qu'elles ont en Dieu, elles se charge-

100 *Relation de la Nouvelle France,*
rent incontinent d'une famille tres-
nombreuse : la premiere qui dans le pais
des Hurons ayt embrassé la foy. Leur se-
minaire fut ouvert a de petites filles,
qui accrourent leur nombre, & le zele
de ces bonnes Meres, ne trouvant point
quasi de bornes, leurs classes s'ouviront
aussi à quantité d'externes; qu'elles in-
struisent du Catechisme, en langue Hu-
ronne : & ausquelles elles donnent à
manger : estendant ainsi leurs Charités
en mesme temps & sur les corps, & sur
les ames. Trois ou quatre personnes
des plus considerables, se sont chargez
aussi, chacun du soin d'une famille. Mais
apres tout, il est resté plus de deux cents
de ces pauvres Chrestiens, qui n'ont peu
trouver aucun secours, dans la famine
qui les presse, & qui les suit par tout.

Je prie Nostre Seigneur de donner les
veritables sentimens d'une charité vraye-
ment Chrestienne, à tous ceux qui ont
une si riche occasion de la pratiquer. En
attendant qu'on puisse faire davantage:
& quoy qu'il couste, nous tascherons
comme leurs Peres, de subuenir à leurs
necessitez. Par les chemins, nous les
auons nourris, dans leur propre pais;

Dieu nous fournissoit les moyens de soulager vne partie de leurs miseres. Nous auons respandu pour eux nostre sang & nos vies, pourrions nous apres cela leur refuser ce qui est hors de nous, qui puisse estre en nostre pouuoir? Ils viennent tous les iours querir chez nous, la portion qu'on leur distribuë, ils se font bastys eux-mêmes leurs cabanes, ils tascheront par leur trauail de chercher quelque partie de leur nourriture. Si apres nous estre espuisseez, nous nous voyons dans l'impuissance de continuer nos charitez, & qu'ils meurent icy de famine, proche de nos François; au moins aurons-nous cette consolation, qu'ils y mourront Chrestiens.

Mais la famine n'est pas le mal qui soit le plus à craindre. C'est la terreur des Iroquois, qui menacent toutes ces contrées, qui font sentir par tout leur barbarie, & qui de plus en plus vont continuans leur rage, non seulement contre les restes des Algonquins & des Hurons: mais tournent maintenant le poids de leur fureur contre nos habitations Françaises.

Il n'y a que fort peu de iours, qu'une

102 *Relation de la Nouvelle France,*
autre bande de vingt-cinq à trente Iro-
quois, eurent bien l'assurance d'atta-
quer en plein iour, proche des Trois
Riuieres, plus de soixante de nos gens,
qui les alloient chercher. Ces mal-heu-
reux sont a demy-corps dans la bouë,
dans des marets, & cachez dans des
ioncs; d'où ils font leur décharge, & où
on ne peut pas les aborder. Se voyans
trop pressez, ils prennent la fuyte, &
s'embarquent dans leurs canots. Nos
gens ne peuuent pas tousiours marcher
de compagnie; plusieurs demeurent en
arriere. Les Iroquois les voyans desu-
nys, tournent visage, & combattent
contre ceux qui sont auancez des pre-
miers: quand ils voyent qu'on se reünit,
ils reprennent la fuyte avec ordre; &
apres quelque temps, ils reprennent
aussi le combat: en vn mot, ce sont des
Protées qui changent de face à tout mo-
ment; & on ne doit pas croire qu'ils
soient & sans conduite, & sans courage.

Nous perdismes en ce rencontre quel-
ques vns de nos meilleurs Soldats: d'au-
tres furent grieuement blesez. Les Iro-
quois se voyans trop viuement pressez,
firent vne retraite, avec vn ordre, qui

n'eût rien de barbare. Aussi, leur conducteur, & le chef de ces ennemis de la foy, estoit vn Hollandois; ou plustost l'abomination d'un peché, & vn monstre produit, d'un Pere Hollandois Heretique, & d'une Payenne.

Iusques à quand Dieu permettra-il qu'on face vne terre d'horreur, d'un país qui sans ces Barbares ne seroit que benediction. Car. n'eust esté leur cruauté, le nom de Dieu auroit penetré bien auât dans vn grand nombre de peuples infideles, qui restent encore à conuertir; La Croix de Iesus-Christ se feroit iour, au milieu des tenebres du Paganisme qui y regne, & le Paradis s'ouueroit à vn million de pauures Ames, qui n'ont que l'enfer pour partage.

Nous attendons auant l'Hyuer trois cent Chrestiens Hurons, qui viendront accroistre nostre Colonie commencée: six cents hommes de la Nation Neutre, nous ont fait porter la parole, qu'ils viendroient l'Esté prochain, nous demander des armes & du secours, ayans maintenant guerre ouuerte avec les Iroquois, en mesme temps, il faudroit fondre sur cet ennemy de la foy, &

104 *Relation de la Nouvelle France,*
trouuer les moyens de leur porter la
guerre dans leur propre pais. En vne an-
née de bon succez ; & apres vn effort ,
digne du zélé que tant de saintes Ames
ont pour la conuersion des Sauvages ,
on auroit exterminé cette poignée de
gens , qui ne viuent que pour renuerfer
les ouurages de Dieu.

Après cela , nos esperances reflori-
roient , & la gloire de nos Eglises , seroit
encore plus grande , que n'a esté l'inno-
cence & la sainteté de celles , dont
nous deplorons maintenant les ruines.

Mais puis que nous parlons de l'esta-
blissement d'une Colonie Huronne à
Kebec , mettrons en suite quelques
Chapitres des Sauvages circonuoisins ,
affoiblis , en terre par les mesmes enne-
mis , & par les mesmes persecutions , &
& fortifiés pour le Ciel par vne mesme
creance.

CHAPITRE X.

De l'Eglise de saint Ioseph
à Sillery.

Cette Eglise n'a pas esté exempte des calamitez, qui comme vn torrent ont inondé le pauvre pais des Hurons. On nous escrit d'Europe, que les malheurs sont si vniuersels, qu'on diroit quasi, que les colonnes de l'Vniuers sont esbranlées. Nous auons cette consolation dans nos miseres, que nostre creance, est bien souuent nostre grand crime, & que la guerre d'vn Estat tout barbare, est quasi changée en vne guerre Sainte. Car la plus part de nos Chrestiens, ne prennent les armes depuis quelque temps, que pour conseruer le Christianisme dans leurs nouvelles Eglises. Or comme les Croix sont le fondement de la Religion, & que Dieu n'a point détruit son Eglise par les persecutions, nous esperons que les guerres, les famines,

106 *Relation de la Nouvelle Franco,*
& les martyres, qui peuplent l'Eglise
trionphanté de nos bons Chrestiens,
n'abismeront pas ces pauures Eglises
militantes & souffrantes. Les fleuves
qui se cachent sous terre, ne sont pas
perdus; ils en sortent avec l'estonne-
ment de ceux qui en ignorent la source
& l'origine: mais entrons en discours.

Vne troupe de Chrestiens de saint
Ioseph, s'estants ioints ce Prin-temps
avec quelques Sauvages des Trois Ri-
uieres, & avec quelques Hurons, à des-
sein, comme ils disent d'aller couper les
pieds à quelques-vns de leurs ennemis,
afin d'empescher qu'ils ne les vinssent
troubler dans leurs prietes, rencontre-
rent vn Iroquois en leur chemin, dont
ils se saisirent. Quelques-vns se voulant
contenter de cette proye, leur Capitaine
nommé Iean *vtag,ain*, homme grand
& puissant, tres bon Chrestien & fort
vaillant, repartit qu'il falloit approcher
des bourgades Hiroquoises, & tâcher
d'en surprendre quelqu'une: Ils auacent
donc à la fourdine, enuoyant deuant eux
vn Algonquin & vn Huron, pour recon-
noistre si l'ennemy n'est point en campa-
gne. Le Huron fit rencontre d'une troupe

pe
bon
mit
hor
aye
lon
cho
m'e
me
ron
tran
m'e
& à
qu'
cha
d'v
che
pas
ban
che
ent
du
ure
fail
ble
Iud
qui
leur

pe d'Iroquois, se voyant surpris, il fait bonne mine, & pour sauuer sa vie, il commit vne lascheté & vne trahison tres-horrible. Voilà qui va bien, que ie vous aye rencontré, dit-il, aux Iroquois, il y a long-temps, mes freres, que ie vous cherchois, ils luy demandent où il alloit, ie m'en vay, dit-il, en mon pais, chercher mes parens & mes amis: le pais des Hurons n'est plus où il estoit, vous l'auiez transporté dans le vostre, c'est là où ie m'en allois pour me ioindre à mes parens & à mes compatriotes, qui ne font plus qu'un peuple avec vous. Ie me suis eschappé des ombres qui restent encore d'un peuple qui n'est plus. T'es tu mis en chemin tout seul, luy demadent-ils? Non pas, répond-il, j'ay pris l'occasion d'une bande d'Algonquins, qui vous viennent chercher; ie me suis écarté d'eux de tēps en temps, pour renecontrer quelques vns du pais où ie me vay rendre, afin de les liurer entre leurs mains. Les Iroquois tres-faillans d'aïse à cette nouvelle, se rassemblent & s'en vont sous la conduite, de ce Iudas, surprédre nos pauüres Algōquins, qui se fians trop sur leurs espions, ou sur leurs Découureurs, comme ils les nom-

108 *Relation de la Nouvelle France,*
ment, n'attendoient pas vne salue d'ar-
quebuses qui les mit en déroute, plu-
sieurs y perdirent la vie, quelques-vns se
sauuérēt à la faueur des bois, vn bon nō-
bre fut mis dans les liens pour estre la cu-
rée de ces matins, nostre Capitaine Chre-
stien se battit avec vne generosité, qui
donna de l'estonnement à l'ennemy mes-
me : Les iugemens de Dieu sont pleins
d'abysses.

Le traistre ayant demeuré quelque tēps
avec les Iroquois, eut bien la hardiesse de
retourner vers les François & vers les Al-
gonquins, pour tramer, à ce qu'on croit
vne autre trahison, sa premiere ayant si
bien reüssi sans estre decouuerte; mais
Dieu qui est iuste, ne permit pas qu'une
actiō si noire fut bien long-temps cachée.
Les Algonquins qui retournerent de cet-
te défaite plus morts que vifs, ayans de-
claré à leurs amis les soupçons qu'ils au-
uoient de ce Huron, on l'interrogea sur
ce fait, il parut chanceler, on le presse de
dire la verité, enfin il auouē son crime,
confessant ingenuēment que l'amour de
la vie, & la crainte de la mort, l'auoit iet-
té dans cette mal-heureuse deloiauté.

Monseigneur le Gouverneur le fit appre-

hender, & apres auoir esté conuaincu d'vne trahison si noire, il fut condamné à mort, & liuré entre les mains de ses gens mesme, pour en faire l'exectiõ. On pensa premierement au salut de son ame, & puis on l'attacha au pilory planté deuant le fort des François, ou parut vn Huron armé d'vne hache, qui luy dit, tu merite la mort pour auoir trahy nos amis & nos alliez, ; il est vray, respond le coupable; tuez-moy, le Huron luy décharge vn coup de hache sur la teste, qui ne l'assomma pas, il redouble iusques à trois fois, & le met à mort. Voila le payement de sa trahison : mais disons deux mots de nos pauures Chrestiens conduits au país des feux & des flammes, nous n'en sçauons encor que peu de chose, mais ce peu est bien remarquable.

Deux Hurõs captifs, échappés des mains des Iroquois, avãs veu les horribles tourmens qu'on a fait souffrir à ces pauures victimes, nous ont comblé de douleur & de ioye. Ils disent, que ces bons Neophytes chantoient les loüanges de Dieu, au milieu des flammes; qu'il sembloit que le Ciel, sur lequel ils iettoient incessamment les yeux, leur donoit plus de cõtentemēt

Vo Relation de la Nouvelle France,
& de plaisir, que les feux ne leur caufoient
de douleurs & de tourmens, mais ils exal-
tent sur tout vn nommé Ioseph Onaha-
ré, quelques-uns ont dit qu'il meritoit la
palme du martyre, car en effet, il a souf-
fert pour Iesus-Christ, & voicy cōment.

Ce Ieune homme depuis quelque-
temps, ne regardoit plus les Iroquois
que comme les ennemys de la foy, &
comme les destructeurs de la Religion
Chrestienne. il ne portoit les armes con-
tre eux qu'en veüe de conseruer l'Eglise,
qu'il auoit pris naissance en Iesus-Christ,
il s'estoit resolu de souffrir & de mourir
constamment pour sa querelle, c'est
pourquoy se voiant pris & garotté, il
luy rendit mille louanges, le remercia
de luy auoir donné la foy & le Baptesme,
pria tout haut en face de tous ses enne-
mis, donna courage à ses camarades, les
exhortant de souffrir les tourmens, qui
leurs estoient preparés, comme des en-
fans de Dieu, à qui le Ciel estoit ouuert.
Les Iroquois luy deffendēt de prier Dieu,
& d'animer ses gens. Il les regarde d'un
visage assuré, il les voit armés de fer, de
feux, de flâmes, de cousteaux, de haches
toutes rouges, il se moque d'eux & de

leurs tourmens, il continuë sa priere, ce qui iette ces barbares dans vne telle rage qu'ils resolurent de le tourmenter d'vne façõ nouvelle, s'il ne cessoit d'inuoquer son Dieu, ils le martyriserent trois iours, & trois nuits durant, & iamais ne purent l'empescher de chanter les loüanges de son Seigneur, & de son maistre: ils luy disoient, en se moquant, ce que les luifs obiectoient au Fils de Dieu, demande secours à celuy que tu inuoque; dis luy qu'il te vienne deliurer; mais ce ieune homme, méprisant leur fureur, remercioit Dieu de la grace qu'il luy faisoit d'endurer comme vn Chrestien, & non cõme vn simple Sauvage. Enfin il l'honora iusques au dernier soupir, & ceux qui ont assisté a ces grãdes souffrances, disent qu'ils ne scauent lequel des deux a paru plus estonnant à leurs yeux, ou la rage, & la grandeur des tourmens, ou la constance & la generosité du Patient. Comme on estoit sur l'impression de ce Chapitre, on a receu vne lettre, apportée par le dernier vaisseau venu de ces contrées, qui parle en ces termes à vn Pere qui en est retourné depuis peu.

Voicy des nouvelles de vostre pauvre Ioseph. Vn ieune Huron son grand amy,

112 *Relation de la Nouvelle France,*
aiant esté pris avec luy, & receu la vie des
Iroquois, qui luy auoient donné toute
liberté dans leurs Bourgades, s'est sauué,
& nous a rapporté ce qui fait. N'estant
point suspect aux Iroquois qui m'auoient
donné la vie, ie trouuay moien de monter
sur l'eschaffaut, où on tourmentoit Ioseph
Onaharé, & de luy parler vn peu de
temps, il me dit ces paroles. Si iamais mō
cher amy tu retourne au pais des Algō-
quins, assure les que les Iroquois avec
tous leurs tourmens, n'ont peu m'arracher
la priere de la bouche, ny la foy de
mon cœur; Dis leur que ie sois mort avec
plaisir dans l'esperance d'aller bien tost
au Ciel. En effect adioutoit ce leune Huron,
il ne cessa de prier & de louer Dieu
dans ses tourmens qui durerēt trois iours
entiers, & comme cette grande troupe
de Bourreaux le tourmentoient dauantage
pource qu'il prioit, luy au lieu
d'arrester ses prieres pour arrester ses
tourmens, les redoubloit dauantage,
levant souuent les yeux vers le Ciel.
Ce spectacle me comblant de douleur
& me tirant les larmes des yeux. Il
me demanda si i'estois mescontent de
son bon-heur; ne m'attendris point

par tes larmes, me disoit-il, car ie t'asseure, qu'encor que ie souffre beaucoup en mon corps, mon ame n'est point triste, ce seroit bien pour vn neant que ie m'attristerois, puis que ie suis si proche de la maison de celuy qui a tout fait. Voila, dit le Pere, dont nous auons receu la lettre, ce qu'on nous a raconté de nouveau de ce ieune homme qui vous a esté si cher.

Sortant de Saint Ioseph il fit de soy-mesme, & sans qu'aucun l'instruisit, vne Confession generale depuis son Baptisme, & passant aux Trois riuieres il se confessa & se communia encor avec ses camarades. Dieu le dispoit à vne si sainte & si glorieuse mort.

Ce genereux Athlete estoit natif d'une petite nation Algonquine assez peu esloignée du pays des Hurons. Ayant ouy parler de nostre creance, & voyant que ses compatriotes ne la gouttoient pas; il descendit aux Trois riuieres, & de là il vint iusques à Saint Ioseph à Sillery, où ayant veu la pieté des Chrestiens, il fut touché, se fit instruire, & en suite demanda & obtint le Baptisme. Nous l'auions tenu vn an dans nostre maison, & comme il se faisoit grand il choisit vn tres-bon Chrestien nommé

Charles Ka riskatitch pour son Pere, qui le receut & l'adopta comme son fils, & le maria à vne ieune fille Chrestienne; il estoit d'un naturel prompt, vif & hardy, & si la Foy n'eut esté fortement enracinée dans son ame, il y a long-temps qu'il auroit quitté la demeure & la compagnie des Chrestiens, veu mesmement que ses parens firent tous leurs efforts pour le faire retourner en son pays, iusques à luy deleguer vn sien cousin que nostre Neophyte méprisa, voyant le peu d'amour qu'il auoit pour la Religion Chrestienne.

Vne année deuant sa mort, estant allé en guerre avec vne troupe d'Algonquins dont le chef n'estoit pas baptisé, cōme ils approchoient du pays de leurs ennemis, leur Capitaine voulut consulter le Demon pour sçauoir de luy quelle route ils prendroient, afin de faire rencontre à leur auantage: Nostre Ioseph s'y opposa, disant que la Loy de Iesus-Christ ne permettoit aucune communication avec les mauuais esprits; mais comme il n'estoit pas le plus fort, on dresse le Tabernacle, le Sorcier, ou plustost le Jongleur, y entre, il l'ébranle, & le fait trembler d'une façon estrange, il fait ses inuocations, en sorte

que le Demon, ou plustost le charlatan
mesme changeant de voix, & s'adressant
au Chrestien, luy dit d'un ton plein de me-
naces : D'où vient que tu ne veux pas
qu'on me consulte? Tu fais du hardy, & tu
n'es qu'un superbe. Tout le monde trem-
ble à cette voix. Le Chrestien repart sans
s'estonner : Tu veux jeter la peur dedans
mon ame, ie ne crains ny toy, ny tes me-
naces, ny les Iroquois; ie crains & i'hono-
re celuy qui a tout fait, c'est mon Maistre
& le tien; tu n'as de pouuoir qu'autant
qu'il t'en accorde. C'est moi, dit le Demon,
qui ay tout fait. Tu es un imposteur, repli-
que nostre Ioseph, monstre tes forces, ie te
deffie, tu voudrois m'ébranler, mais tu n'y
perdras que tes peines. Le Demon de-
meura confus, & nostre Chrestien ne lais-
sa pas de ressentir comme un coup qui luy
fut donné au costé, qui l'empescha trois
iours durant de respirer, ne se mouuant
qu'avec peine, cela le surprit, mais ne l'a-
battit pas, il disoit en son cœur, Il n'importe
quand ie deurois mourir, ie ne cederay
iamais au Manity. Enfin s'estant fortemēt
recommandé à Dieu, le mal le quitta en
un instant comme il l'auoit pris en un
moment.

Quelqu'un de ses camarades voyant qu'il ne plioit point nonobstât sa douleur, luy fit ce reproche; Je suis marry d'auoir entrepris ce voyage avec toy, ie voudrois que nous fussions encor dans les cabanes d'où nous sommes partis, ie n'en sortirois iamais en ta compagnie, puis que tu ne fais pas comme les autres, & que tu n'obeyes point à nostre Capitaine. Hé quoy donc, fit nostre Chrestien, nous sommes-nous mis en campagne pour consulter le Demon: nos parens & nos alliez nous ont-ils dit à nostre depart; Allez dresser des Tabernacles, & faites reuiure les anciennes superstitions que nous auons quittées? ne nous ont-ils pas recommandé de couper les bras & les jambes à nos ennemis, afin que nous puissions prier Dieu, & que nous puissions estre instruits en repos? Nous cherchons des hommes, & non des Demons, c'est en ce point que j'obeiray, & non pas en vos jongleries.

Comme ils estoient dans cette contrainte, ils apperceurent deux Iroquois, ils quittent le combat de la langue, ils partent comme des levriers d'attache; nostre Ioseph eleue son cœur à Dieu, & courant comme la foudre, passa bien-tost ses cama-

radés : les Iroquois se sentans pourfuiuis jettēt leurs robes par terre, & fuiēt la mort plus viste que la tempeste; mais nostre soldat Chrestien attrappe bien-tost celuy des deux qui auoit moins d'haleine, il luy donna vn grand coup d'espée dans le flanc, & sans s'arrester pourfuiuit son compagnon: mais comme il auoit trop dauantage, il ne le pūt attrapper; Retournans sur ses pas, il rencontre le forcier, & huy dit, hé bien ton demon t'auoit-il dit que tu te trouuerois des derniers à la course? si j'eusse esté femme, il m'auoit fait peur, mais ie ne crains ny toy ny luy, ny tous vos sortilleges. Passons outre.

Le mal-heur arriué par la trahison dont nous venons de parler, ne fut pas seul, Charles Ka riskatititch, qui auoit adopté pour fils nostre Ioseph, retournant de Tadoussac à Kebec dans vne chaloupe chargée de Chrestiens, fut accueilly d'vne si grande tempeste, qu'il fit naufrage dans le grand fleuue, & pas vn n'en réchappa, ces deux coups de foudres lancez sur la pauure Eglise de S. Ioseph ont causé vne grandissime desolation. Il faut confesser que la Foy est vn grand appuy, si elle n'eust regné dans les

118 *Relation de la Nouvelle France,*

cœurs des femmes veufues, & des filles orphelines, & des enfans abandonnez, on n'auroit entendu que des cris, & des hurlemens de barbares, & des lamentations de gens deſeſperez, & on ne vit que des benedictions, & des louanges; ces pauvres creatures à la verité bien abattuës, mais remplies d'une ſainte reſignation aux volontez de Dieu, ſe vindrent ietter aux pieds de nos Autels, les meres prians pour leurs enfans, les femmes pour leurs maris, & les enfans pour leurs peres. Toutes ſe confeſſerent & ſe communierent pour le ſouagement de leurs ames. *Cum occideret eos querebant eum.* Plus Dieu les afflige, & plus ils le cherchent, qu'il ſoit beny à iamais dans les temps & dans l'eternité.

Nous pourrions rapporter quantité de bons ſentimens & de bonnes actions des enfans de ces nouvelles Eglises, mais le peu que nous auons dit, ſuffira pour exciter ceux qui entendront parler de noſtre deſolation, de nous ſecourir au Ciel & en la terre. Ces Eglises ſont nées dedans les Croix, elles ont engendré leurs enfans dans les ſouffrances, dans les perſecutions, dans les epidimies, dans les famines, dedans les guerres, elles ne ſe nourriffent que de lar-

mes & que d'angoisses, elles ne sont quasi plus composées que de veufues, & que d'orphelins, & si ie parlois en Sauuage, ie dirois qu'il ne reste plus que des ombres, que les viuans sont allez au Ciel. Ie ne puis apres tout desesperer, la primitiue Eglise estoit remplie de bannis, de gens faits esclaves, de condamnez aux feux, aux rouës, aux mines, aux escuries publiques, & Dieu a tiré de ces bassesses les Tiars & les Mitres, les Sceptres & les Couronnes, qui ne trouueront leur affermissement solide que dans l'establissement du Royaume de I E S V S-CHRIST, Dieu vueille donner la pensée & le zele aux Princes Chrestiens de l'establir en ce nouveau monde.

C H A P I T R E X I.

*Des Sauvages des trois Riuieres &
des Atticamegues.*

A Pres le départ des vaisseaux sur la fin de l'année 1648. plusieurs Sauvages de diuerses nations s'estans rassemblés aux Trois riuieres, tindrent vn conseil entr'eux, dans lequel ils conclurent que les articles suiuans seroient soigneusement obseruez.

1. Qu'on choisiroit l'vn des plus feruens Chrestiens de cette nouvelle Eglise, pour sonder les volontez de tous les Sauvages qui se voudroient habituer en cet endroit, touchant leur bonne ou mauuaise inclination pour la Foy & pour la Priere comme ils parlent.

2. Que tous ceux qui voudroient faire profession du Christianisme, se soumettroient aux peines qui leurs seroient imposées s'ils contreuenoient aux Loix de Iesus-Christ & de son Eglise.

3. Que l'yurognerie seroit bannie &

exilée de leurs cabanes, & que si quel-
qu'un tomboit dans ce crime on le met-
troit en prison pour le faire jeûner quel-
ques jours, non pas au pain & à l'eau, mais
à l'eau toute pure, sans autre aliment.

4. Que les Apostats, s'il s'en trouuoit
aux trois riuieres, ou les infidelles endur-
cis, & rebelles à la Foy ne seroient point
protegez dans le fort des François.

En suite de ces conclusions on fonda
tous les Sauvages infideles. Ils respondi-
rent qu'ils honnoroient la priere, & qu'ils
vouloient prester l'oreille à la doctrine
de Iesus-Christ; il n'y en eut qu'un seul
qui rebutast la proposition qu'on luy fit
de se conuertir: il y auoit long-temps qu'il
frequentoit les Chrestiens, mais le demon
luy auoit mis si auant dans la teste qu'il
mouroit bien-tost s'il se faisoit baptiser,
que la crainte d'une mort temporelle l'a
jetté dans un mal-heur eternel; car en
fuyant les Hiroquois il est tombé entre
leurs mains, & si Dieu ne luy a fait vne
grace miraculeuse il a passé d'un feu ele-
mentaire dans le feu des enfers: on remar-
qua avec estonnement que tous ceux
qui l'accompagnoient se sauuerent, &
que luy seul & sa famille furent la proye

122 *Relation de la Nouvelle France,*
de ces Anthropophages.

Pour les Chrestiens, leur ferueur fut si grande, que si quelqu'un auoit contreenu aux ordres susdits, il se venoit presenter luy-mesme pour estre emprisonné ou pour receuoir en public la correction ou le chastiment de sa faute; Dieu veuille que cette ardeur dure long-temps.

Le courage & la force d'un Chrestien en la Foy, nous donnera sujet de parler de la fin assez mal-heureuse de deux sauuaiges: vne escoüade de 25. ou 30. hommes estoient allez en marchandises vers la nation des *gtagkotgemisek*, ce sont peuples qui ne descendent quasi jamais vers les François, leur langue est meslée de l'Algonquine & de la Montagnese, ces marchans estans munis d'armes, partie pour se deffendre, partie pour en vendre à ces peuples, l'un d'eux voyant que sa poudre estoit humide, l'expose aux rayons du Soleil pour la faire secher, l'autre voulant donner aduis de leur venue aux Sauuaiges du pays, tira vn coup d'arquebuse à quelques pas du baril où estoit cette poudre, qui prit feu en vn moment, & brusla trois Sauuaiges en sorte qu'on eut dit qu'ils auoient passé au trauers d'un grand

incendie, tant ils estoient noirs & défigurerez. On les porte aussi-tost dans les cabanes des infidelles, les charlatans ou les jongleurs, comme les plus experts medecins du pays, se presentent pour conjurer leur mal, par des cris, & par des chansons & par des tambours plus capables de tuer vn malade que de le guerir: deux condescendirent à leur superstition, mais le troisieme, nommé Barthelemy Chignabik, ne voulut jamais qu'on le soufflast, ny qu'on remplit ses oreilles de leurs hurlemens. On luy dit que c'est fait de sa vie, si ces medecins ne le pensent à leur mode: Il n'importe, répond-il, la vie de l'ame est preferable à la vie du corps, les infideles le prient d'auoir compassion de soy-mesme, ils font approcher les Jongleurs: il les rebute, protestant qu'il n'aura jamais recours au demon. Ceux qui faisoient profession de l'aimer le conjurent de vouloir éprouuer leurs anciens remedes, pour éuiter la mort. Je mourray sans peine, repart-il, & ie ne puis sans peché obeyr à vos Jongleurs, ne m'en parlez plus, ie suis Chrestien; j'ay toutes ces superstitions en horreur. En fin ce bon Neophyte estrechagé auéc la joye & le contentement

124 *Relation de la Nouvelle France,*
des Chrestiens, & les deux autres mouru-
rent incontinent apres le tintamarre des
tambours & des hurlemens de ces jon-
gleurs, ce qui donna bien de l'estonne-
ment, & de la confusion aux infi-
deles.

Si-tost que ce braue Neophyte fut de
retour aux Trois riuieres, il se transporta
à la chappelle pour remercier Dieu de l'a-
uoir conserué dans vn si grand danger,
sa ferueur à maintenir la Foy le rend re-
commandable, & nostre Seigneur prend
plaisir de le consoler dans les troubles de
cette miserable vie.

Vn Sauvage disant vn iour en la pre-
sence de quelque Pere de nostre Com-
pagnie, qu'il sentoit depuis quelque
temps le poids d'vne tristesse qui luy
estoit onereuse: il faut, dit Barthelemy,
que tu ne croye pas si fortement en Dieu,
que doit croire vn homme qui est baptisé;
car si ta Foy estoit viue, rien ne te pour-
roit attrister: jamais ie n'estois content,
deuant que ie fusse Chrestien, j'auois
tousiours quelque ennuy ou quelque tri-
stesse, mais maintenant que ie puis aller
au Ciel, & que les peines de cette vie
nous sont profitables, rien ne m'attriste,

vne seule chose me donne du mécontentement, c'est de voir quelques-vns de mes compatriotes peu affectionnez à la Foy & à la Priere.

Voicy vn raisonnement de Sauvage que ie pourrois appeller Theologique, pource qu'il est fondé sur les principes de la Foy. Ce braue Neophyte ayant appris ses souffrances & la mort du Pere Iean de Brebeuf & de nos autres Peres massacrez par les Hiroquois, en tiroit ces belles conclusions, il me semble qu'il ne faut point s'attrister de la mort de ces bons Peres, leurs toutmens sont passez, & leur joye ne finira jamais, s'ils nous ay-
moient en terre ils nous ayment encore au Ciel; car la bonté ne se perd pas en ce pays-là; s'ils procuroient le salut des Sauvages en ce monde, ils ne sont pas pour le negliger en l'autre, ou la charité ne diminuë jamais: si plus on est grand & plus on fait de bien nous n'auons rien perdu par leur absence. Pour moy ie les veux imiter, ie me trouue dans le danger de nos ennemis aussi bien qu'eux, ils se pou-
uoient sauuer, ie le pourrois faire en m'écartant des endroits où les ennemis font leur courses, ils sont demeurez dans le

peril pour ayder ceux qui ne pouuoient pas fuyr, ils ont mieux aymé mourir instruisant les Sauvages, que de se mettre à couuert en les abandonnant; j'en feray de mesme, ie mourray plustost que de manquer à mes compatriotes, le seul desir de les secourir pour leurs ames & l'amour que j'ay pour la Foy & pour la Priere, me retiendra auprès de ceux qui donnent leur vie pour nous.

Ce bon homme aymoit si tendrement ceux qui exposent leur vie pour nostre Seigneur, qu'il voulut qu'un petit fils que Dieu luy a donné portast le nom d'Isaac en l'honneur du Pere Isaac loques massacré au pays des Hyroquois. Cét enfant estant tombé malade bien-tost apres son Baptesme, il n'en accusa point ce Sacrement de vie comme font les infideles, il le prend entre ses bras, le porte à l'Eglise, luy fait le signe de la Croix sur le front avec de l'eau beniste, le presente à Dieu avec ces paroles; Il est à toy, prends-le, ou me le rends, tu me l'as donné fais ce que tu voudras, tu le peux guerir, ie croy en toy, aye pitié de moy; il ne fallut point d'autre medecine pour guerir cet enfant, il le remporta plein de vie en sa cabane;

sa meres'estant trouuée fort mal se seruit du mesme remede & s'en trouua tres-bien.

Le Pere tomba malade incontinent apres, vn François qui entend la langue des Sauuages l'allant visiter luy demanda quelle pensée il auoit dans sa maladie, & si le demon ne tâchoit point de luy persuader que ce mal prouenoit de sa creance; Il ne l'a pas encore fait, répondit-il, & quand il le feroit il n'y gagneroit rien; j'ay tousiours deuant les yeux vn certain discours que j'ay entendu de la bouche de Noel Negabamat, qu'on appelle à present Tekyerimat: l'ay perdu, me disoit-il, la plus part de mes enfans depuis que ie suis baptisé: ceux qui me restent sont tous malades, j'attends leur mort à tous momens, il n'y a iour qu'il ne nous arriue quelque perte, ou quelque mal-heur, perdons tout, mais ne perdons point la Foy. Ces parolles me sont demeurées profondement dans l'esprit, le dis souuent à celui qui a tout fait, ie ne veux que la pensée que tu prends de moy, fais tout ce que tu voudras, & ie l'agreeray; j'ay dessein, aioustoit-il, de me confesser & de me communier Dimanche prochain, & puis

128 *Relation de la Nouvelle France,*
ie ne penseray plus à moy: il le fit & guerit;
Dieu n'a pas moins d'amour pour les sim-
ples que pour les sçauans.

Le coucheray en ce lieu vne histoire
assez remarquable. Vne jeune Algonquine
ayant esté prise en son pays, & menée
dans le pays des Hyroquois, comme elle
estoit assez bien faite, & d'un bon natu-
rel, elle fit rencontre d'un bon mary, apres
huiët ou neuf ans de captiuité, elle tom-
ba malade, en sorte qu'elle croyoit que
c'estoit fait de sa vie. Vne autre captiue,
nommée Monique l'alla visiter: Remar-
quez s'il vous plaist en passant, vn trait de
l'adorable prouidence du bon Dieu sur
ses élus. Cette Monique estoit aueugle
quand elle fut prise, & c'est vn miracle
que les Hyroquois qui m'assacrent toutes
les vieilles femmes & toutes les infirmes
qui ne leur peuuent rendre aucun serui-
ce pardonnerent à vn aueugle: mais Dieu
la vouloit conseruer pour le salut de plu-
sieurs ames; elle a esté fort bien instruite
en l'Hospital de Kebek, elle sçait la do-
ctrine de Iesus-Christ, & en parle tres-
bien, & avec beaucoup de bons senti-
mens; Dieu luy a rendu, non pas la veuë
toute entiere, mais autant qu'il en faut
pour

pour se
les fem
gemiss
rude ca
blées,
courag
res à se
fait fai
nebres
predica
femme
malade
& luy n
autresf
voyant
ces disc
la nuit
pardon
ter le s
nes, & p
le luy r
creatur
le sien
roit to
sa bont
doit. S
& se vo
pour ac

elle France,
le fit & guerit;
pour les sim-

vne histoire
de Algonquine
ys, & menée
s, comme elle
vn bon natu-
on mary, apres
ite, elle tom-
e croyoit que
autre captiue,
iter: Remar-
nt, vn trait de
bon Dieu sur
estoit au eugle
est vn miracle
sacrent toutes
es les infirmes
e aucun serui-
gle: mais Dieu
e salut de plu-
bien instruite
elle sçait la do-
en parle tres-
e bons senti-
on pas la veué
t qu'il en faut
pour

es années 1649. & 1650. 129

pour se conduire, & pour aller consoler
les femmes & les filles Chrestiennes qui
gemissent comme elle, sous le poids d'une
rude captiuité: elle fait de petites assem-
blees, elle instruit, elle catechise, elle en-
courage, elle enseigne & fait faire les prie-
res à ses compagnes; en vn mot Dieu luy
fait faire en ce pays d'horreur & de te-
nebres le mestier d'un dogique ou d'un
predicateur. Ayant donc appris que la
femme dont nous voulons parler estoit
malade elle se transporte en sa cabane,
& luy remet en memoire ce qu'elle auoit
autresfois entendu de nostre creance:
voyant que la malade prenoit plaisir en
ces discours, elle poursuit sa pointe, passe
la nuit auprès d'elle, luy fait demander
pardon de ses fautes, l'exhorte à souhai-
ter le saint Baptisme pour éuiter les pei-
nes, & pour jouyr des recompenses qu'elle
luy met deuant les yeux. Cette pauvre
creature animée d'un esprit plus fort que
le sien, promet à Dieu qu'elle cherche-
roit toutes les voyes d'estre baptisée, si
sa bonté la tiroit de la mort qu'elle atten-
doit. Sa priere fut exaucée, elle guerit
& se voulant en suite retirer en son pays
pour accomplir sa promesse, son cœur fut

130 *Relation de la Nouvelle France,*
combatu de diuerses pensées. Elle auoit
vn petit fils âgé enuiron de 7. ou 8. ans
qu'elle ayuoit vniquement, son espoux
la cherissoit fort, elle estoit en pleine li-
berté dans les bourgades Hyroquoise, &
les parens de son mary la voyoient de
bon œil, elle se jettoit dans le hazard d'e-
stre bruslée & rotie toute viue en cas de
surprise dans sa fuitte, elle pretendoit
aller dans vn pays desolé, ou peut-estre
aucun de ses parens ne restoit sur la terre
pour la receuoir; il n'importe, elle est re-
soluë de tenir la parole qu'elle a don-
née à Dieu, elle cherche les moyens d'é-
uader: vne sienne amië captiue promet
de luy tenir compagnie, la conclusion est
prise, elles preparent leur petit bagage qui
ne pouuoit pas estre bien grand, puis qu'il
ne les deuoit pas empêcher, ny de mar-
cher, ny de courir dans les rencontres.
La nuit destinée pour leur départ com-
mençant de reuestir la terre & les forests
de ses tenebres, cette pauvre femme vou-
lut prendre congé de son petit fils, les Sau-
uages ont trop de tendresse pour leurs
ensans, ils croyent souuent leur persua-
der par la raison, ce qu'on ne peut obtie-
nir d'vn si bas âge que par la crainte elle;

uoit
8. ans
poux
ine li-
ife, &
ent de
rd d'e-
cas de
endoit
t-estre
la terre
e est re-
a don-
ens d'É-
promet
sion est
age qui
is qu'il
le mar-
contres.
rt com-
s forests
ne vou-
les Sau-
ur leurs
persua-
ut obte-
nte elle;

luy tint ce discours ; Mon enfant ie ne
suis pas de ce pays-cy ; ayant esté prise
captiue dans le pays des Algonquins &
amenée dans cette bourgade , ton pere
m'a épousée ; mais mon cher fils ie ferois
bien ayse de voir encore vne fois mon
pays , c'est pourquoy j'ay resolu de
re
quitter ; ne t'en fâche point, car ie t'ayme
beaucoup ; l'enfant se mit à pleurer, & luy
dit ; ma mere ie veux aller avec vous , ny
m'abandonnez pas. Mon fils, repart la me-
re, tu ne me sçaurois suivre, tu serois
cause de ma mort ; quand ie seray partie
adresse-toy à telles femmes qui sont
de mon pays, elles t'enseigneront ce que
tu dois sçauoir, rends leur obeyssance, &
lors que tu seras assez grand pour me ve-
nir trouuer : souuiens-toy que tu as vne
mere au pays des Algonquins qui t'a ay-
mé de tout son cœur ; mais ne me décou-
ure point ; car tu serois cause que ie serois
brulée. Ayant fait son Adieu, non sans
larmes & sans soupirs de part & d'autre,
il suruint vn empêchement qui retarda
leur fuite sept ou huit iours, & pendant
tout ce temps-là ce pauvre petit inno-
cent ne découurit jamais le dessein de sa
mere, ce silêce est rare en vn âge si tendre.

Enfin ces deux fugitiues prenant l'occasion au poil, se jettent dans ces vastes forêts, ne portant que la moitié de leur vie, & encore estoit-elle partagée entre la crainte & l'esperance: tout est chemin dans ces grands bois, il faut tenir sa route à la veüe des Astres sans compas, & sans bouffole; ayant desia fait quelques journées de chemin, elles apperçoient des Hiroquois qui retournoient de la guerre ou de la chasse, la peur leur oste l'esprit & vne partie de leurs forces; celle qui s'estoit renduë compagne de nostre captiue, portant avec soy vn petit enfant qu'elle auoit mis au monde fort peu de iours deuant sa fuitte, voyant que son lait s'estois perdu & tary, tant par la peur & par l'apprehension de ses ennemys, que par les grands trauaux qu'elles souffroient en vn voyage si épouuantable, & craignant d'ailleurs que les cris & les gemissemens de ce pauvre petit ne fissent perdre & la mere & l'enfant, elle luy osta la vie, mais la pauvre mal-heureuse ne conserua pas la sienne par cette mort, elle fut reconnuë & prise par ces Hydroquois qui la garotterent pour estre la pasture des flammes dans leur bourgade:

mais redoutant les feux de la terre & ne connoissant pas ceux de l'enfer, elles'y precipita par vne mort volontaire & comme enragée.

Pendant que les ennemis poursuiuoient celle-cy, l'autre se cacha si dextrement qu'elle euita leur prise, & poursuiuant son chemin toute seule; enfin elle arriua au pays des Chrestiens, ou elle raconta toutes ses auantures; & apres auoir esté soigneusement instruite en la Foy de Iesus-Christ, elle fut baptisée en son nom, bien joyeuse d'auoir trouué la veritable liberté des enfans de Dieu par des dangers capables d'épouuanter des Geans.

On baptisa à mesme temps vne femme dont la conuersion ne semble pas moins miraculeuse, quoy qu'elle soit moins estrange en apparence. C'estoit vn esprit altier, vne humeur dédaigneuse & arrogante, la superbe estoit le caractere qui la distinguoit des autres femmes, & vous eussiez dit que ce mal estoit hereditaire en sa famille, tant ceux qui la touchoient en estoient empestez. Sa Sœur aisnée estant prise des Hyroquois ayma mieux se tuer soy-mesme, & vn enfant qu'elle portoit avec elle, que d'estre leur seruan-

134 *Relation de la Nouvelle France,*
te ou leur esclatē. Il arriua certain iour,
qu'un Pere de nostre compagnie luy par-
lant, déplora avec des paroles tendres,
mais efficaces, le mal-heur & la punition
de sa sœur, qui auoit si souuent méprisē
le Baptēse: la crainte de tomber dans
le mesme chastiment s'empara si forte-
ment de cette ame, qu'elle se fit instruire,
& poursuit son Baptēse si ardamment,
qu'elle l'obtint avec vne si grande bene-
diction, qu'il n'y a rien de plus souple, de
plus obeyssant & de plus humble que cet-
te femme, les épreuues l'ont renduē plus
constante en la Foy, elle a perdu son ma-
ry, braue Capitaine & bon chasseur, elle
n'a plus qu'un fils pour tout support, & ce
fils est tousiours malade: ce delaissement
des creatures l'attache plus fortement au
Createur.

Je ne sçay si ie dois marcher plus auant
dans les bons sentimens des Sauvages,
le rapport qu'ils ont les vns avec les au-
tres peuent donner du dégoust à vn en-
tendement qui fuit de cent lieuēs tout ce
qui paroist approcher des redites, mais
aussi faut-il auouēr que plusieurs person-
nes nous conjurent de ne point obmettre
ce qui peut enflammer la voluntē.

Q
née d
bon
vou
de D
me
difo
des
bey
V
tant
cate
uert
hon
de v
me
stie
sou
sou
no
ent
for
V
me
go
&
qu
ce

France,
 certain iour,
 me luy par-
 rendre,
 la punition
 me méprisé
 mber dans
 a si forte-
 t instruire,
 damment,
 nde bene-
 souple, de
 le que cet-
 enduë plus
 du son ma-
 fleur, elle
 port, & ce
 aissement
 ement au

Quand ie pense à la vie que j'ay me-
 née deuant que d'estre baptisé, disoit vn
 bon Neophyte, ie suis si confus que ie
 voudrois me pouuoir dérober des yeux
 de Dieu & des hommes & de moy-mes-
 me; & si pour expier mes offenses on me
 disoit qu'il se faut jetter dans les mains
 des Hydroquois, il me semble que j'o-
 beyrois promptement.

Vn autre s'estonnoit, que Dieu eut
 tant de bonté, d'auoir amené des predi-
 cateurs d'vn pays si esloigné pour le con-
 uertir. Si moy qui ne suis qu'vn pauvre
 homme, disoit-il, ressens tant de douleur
 de voir les desordres de quelques-vns de
 mes gens qui ne sont pas encore Chre-
 stiens, en sorte que j'ay de la peine de les
 souffrir; comment est-ce que Dieu m'a
 souffert tant d'années? mais qui l'a porté,
 nonobstant nos maladies, à me faire son
 enfant? il faut bien que le cœur de Dieu
 soit vn cœur de Pere.

Vn autre instruit du S. Esprit; car les hom-
 mes ne luy auoient point appris cette le-
 çon, disoit, qu'il ne falloit pas benir Dieu
 & le remercier seulement pour les graces
 qu'il nous a fait, il le faut benir aussi pour
 ceux qui ne le louënt pas; il luy faut ren-
 dre.

136 *Relation de la Nouvelle France,*
dre des actions de graces pour les biens
qu'il fait à ceux qui ne le connoissent
pas, il le faut adorer pour les enfans qui
n'ont point encore d'esprit ny de juge-
ment. Si quelque homme fait vn present
à mes enfans, ie le remercie pour eux; &
pourquoy donc ne benirois-je pas celuy
qui leur a donné la vie, & qui leur conser-
ue avec tant de bonté; ie le remercie mes-
me pour les autres enfans, afin que si leurs
parens s'en oubloient, Dieu reçoive hon-
neur & louange des biens qu'il départ
à ses creatures.

Vn Capitaine, homme de considera-
tion, demandoit d'estre instruit & d'estre
baptisé, le Pere à qui il s'adressa le voulant
éprouuer, l'écoula assez froidement, &
luy dit, viens-moy trouuer tous les iours,
& si ie ne suis pas à la maison, retourne
vne autrefois; il venoit en certain temps
jusques à cinq ou six fois pour vn iour,
il n'y a rien qui éloigne tant de Dieu, &
qui soit plus opposé à la verité que le fast,
& que l'orgueil, l'humiliation est la pierre
de touche de la Foy & des vertus solides;
le Pere instruisoit ce Capitaine, comme
s'il eut instruit vn enfant. Enfin cét hom-
me connut bien qu'on vouloit decouurer

s'il auoit vne bonne & forte volonté d'embrasser vne Loy qui fait profession de la Croix, de la pauvreté & de l'humilité. Il apporte aux pieds du Pere ses richesses qui consistoient en quelques coliers de porrelaine, & luy dit; mon pere donne tout cela aux pauvres, & sçache que j'ayme la Foy plus que tous les biens de la terre; & en fuitte découurant les épaules, fais-moy fustiger bien serré pour mes offenses, & tu sçauras que ie ne crains point les souffrances, ny la confusion: sa constance & vn danger de mort où il se rencontra, luy firent donner le Baptesme. Si-tost qu'il fut Chrestien il s'ecria deuant ses gens; sçachez que c'est du fond de mon cœur que j'ay embrassé la pierre; Si vous me voyez jamais reculer, ie vous donne toute liberté de vous rire & de vous mocquer de mon inconstance.

Vn chasseur ayant eu quelque instruction, se mit à genoux pour remercier Dieu apres auoir tué vn grand Cerf, son camarade se mit à rire; j'ay, fit-il, appris cela des Chrestiens, l'autre s'en gauffe & le pouffe du pied pour le faire leuer, disant; qu'il auoit bien vescu jusques alors sans ces badineries, & que son bon-heur

138 *Relation de la Nouvelle France,*
ne dépendoit pas de nos ceremonies : à
quelque temps de là , ce fanfaron s'estant
embarqué dans vn canot, fit naufrage, &
s'en reuint tout delabré & à demy mort;
nostre chasseur luy dit, si tu eusse, prié
le Dieu des Chrestiens, peut-estre t'au-
roit-il preserué de ce mal-heur. Ce mi-
serable s'en gaussa derechef, mais s'estant
mis sur l'eau vne autre fois, son petit ba-
steau decorce renuersa dedans par vn
beau temps; on eut peine de retirer son
corps des portes de la mort, Dieu veuille
que son ame en recoiue la vie: quoy qu'il
en soit, nostre chasseur touché de ce cha-
stiment, nous vint trouuer & nous dit;
qu'vn nommé Atcheens, Capitaine de la
nation d'Yroquet l'auoit enchargé de se
faire baptiser. Ne fais pas comme moy, luy
disoit-il, j'ay negligé le Baptisme pendant
la vie, ie le souhaite à la mort, & ie ne le
puis auoir: ah! que j'ay de regret de mou-
rir dans vn lieu éloigné des François: mon
cœur est triste, ie suis priué de l'vnique
bien qui me pourroit consoler; sois sage,
mon cher amy, n'attends pas à la mort à
te conuertir; pour conclusion, ce bon chas-
seur fut mis au nombre des Catechu-
menes.

Disons deux mots des Atticamegues, & finissons ce Chapitre. Ces peuples deleguerent vn vray Israëlite d'entr'eux, pour nous venir voir, & pour emmener en leur pays le Pere qui a vn soin particulier de cette Mission. Ce pauvre Pere n'y pût aller, pource qu'il n'y auoit pour lors que deux de nos Peres aux Trois riuieres pour le secours des François & des Sauvages. Je ne sçay lequel des deux fut plus triste, ou ce bon Israëlite nommé Antoine, aagé d'environ 55. ans, ou le Pere, à qui les larmes venoient aux yeux, entendant les amoureux reproches que luy faisoit ce fidele Messager. Que diront cèux qui te souhaitent avec impatience, & qui ont vn si grád desir de se confesser? que ferót mes enfans qui n'ót pas encor receu le Baptesme? ma femme qui n'a pù descendre iusques icy ne me verra pas de bon oeil, si ie retourne sans t'embarquer? faut-il donc que nous soyons separez apres nostre mort? que les vns soient bien-heureux, & les autres mal-heureux, si j'eusse pù apporter toute ma famille sur mes ospaules ie l'aurois fait, mais les chemins sont espouuantables. Si les autres qui ne peuuent surmonter ces difficultez, viennent à

mourir sans Baptesme, à qui en sera la faute? pour conclusion le Pere ordonna que l'un des plus sages d'entr'eux conférerait le saint Baptesme à ceux qu'on verroit en danger de mort, & qu'on porteroit les autres à former souuent des actes d'un pur amour, & d'une contrition parfaite, pour supplier au défaut du Sacrement de Penitence. Il est vray que ces bonnes gens menent vne vie si innocente que le Pere se consoloit dans l'impuissance de les aller secourir.

Il a sçeu depuis, que la femme d'un Capitaine estoit morte sans Confession; iamaïs, dit-il, on n'a veu femme plus zelée pour la Foy, elle a conuertie son mary, son gendre, & toute sa famille, & quantité d'autres personnes. Elle demandoit tous les iours à Dieu la grace de ne point mourir qu'après auoir receu tous ses Sacramens. Il ne luy a pas accordé cette faueur, mais il luy auoit donné vne si grande innocence, & vne telle crainte & horreur du peché, qu'elle ne manquoit iamaïs de s'éveiller tous les Samedis sur la minuit; & alors se mettant à genoux elle examinoit sa conscience, puis s'adressant à nostre Seigneur, elle luy confessoit tous ses

France,
i en fera la
re ordonna
eux confe-
k qu'on ver-
u'on porte-
nt des actes
trition par-
t du Sacre-
ray que ces
i innocente
l'impuiffan-
me d'un Ca-
nfession; ia-
e plus zelée
on mary, son
& quantité
andoit tous
point mou-
s les Sacre-
ette faueur,
à grande in-
e & horreur
it jamais de
r la minuit;
elle exami-
effant à no-
loit tous les

pechez comme elle auroit fait deuant
vn Prestre, recitant en suite quelques
prieres, comme si ce veritable Pontife
luy eut donné pour penitence. Dieu est
bon, & sa bonté se répand iusques dans le
fonds de la Barbarie.

Le Pere adjouste que quelques Sauua-
ges instruits dedans ces vastes forests, sans
iamais auoir veu aucuns Europeans, sont
venus demander le Baptisme, recitans
brauement les prieres qu'ils auoient ap-
prises de la bouche des Chrestiens qui ha-
bitent ces grands bois. Il me semble que
nous pouuons dire des graces de Dieu
ce qu'on dit du Soleil; *Nec est qui se ab-
scondat à calore eius*, il n'y a personne qui
ne ressentie quelques effets de cette cha-
leur diuine.

C H A P I T R E X I I .

*De la Mission de sainte Croix à
Tadonssac.*

LE Pere qui cultiva l'an passé cette Mission, dit dans ses Memoires, que ce qu'il en a remarqué de plus considerable, se rapporte au zele ardent que les Sauvages Chrestiens & leurs Capitaines ont fait paroistre pour l'amplification du Royaume de Iesus-Christ, & pour écarter le vice de leur nouvelle Eglise.

En voicy quelques exemples. Ce bon Pere les estans venus visiter apres Pâques, ils le prierent de leur faire adorer la sainte Croix, comme les Chrestiens de S. Ioseph l'auoient adoré la Semaine sainte. Il ne faut pas, disoient-ils, que pour auoir esté priuez de Prestres en ce saint Temps, nous soyons encore priuez du souuenir de la mort de nostre Redempteur. Ils se disposerent à cette grace, huit iours durant, se confessans deux fois selon leur coustume: quand ils passent quelques

mois sans
ment: i
uersel, &
rent leur
avec tant
uotion,
cette sai
sez adm
phytes.

Quel
noir offe
tresfois
François
haut, &
indigne
fus-Chr
iement
gité.

Quel
ceus qu'
uant qu'
banter, d
par leur
qu'on la
rer aussi

Il sem
gneur la
te de for

mois sans pouuoir approcher de ce Sacrement : ils firent vn ieuſne public & vniuerſel, & vn iour de-Vendredy ils rendirent leurs deuoirs à Jeſus-Chriſt mourant, avec tant de ſentimens de pieté & de deuotion, que les François qui aſſiſterent à cette ſainte ceremonie, ne pouuoient aſſez admirer la ferueur de ces bons Neophytes.

Quelques-vns touchez de regret d'auoir offenſé Dieu, pour s'eſtre laiſſé autresfois ſurprendre des boiſſons, que les François leur portent; proteſterent tout haut, & tout publiquement, qu'ils eſtoient indignes de s'approcher de l'image de Jeſus-Chriſt, demandant qu'il leur fût ſeulement permis de baiſer le paué de l'Egliſe.

Quelques petits enfans s'eſtans apperceus qu'on emportoit la ſainte Croix deuant que leurs parens leur euſſent fait baiſer, demanderent par leurs larmes & par leurs cris, & par leurs begayemens, qu'on la remit, afin qu'ils la püſſent adorer auſſi bien que les autres.

Il ſemble, dit le Pere, que noſtre Seigneur laiſſa découler quelque petite goutte de ſon Sang dans les cœurs de ces bon-

144 *Relation de la Nouvelle France,*
nes gens; car au sortir de là les Capitaines
& les principaux Chrestiens, enflammez
contre le vice qui regne dauantage à Ta-
doussac à la venuë des vaisseaux, causé par
le vin, & par l'eau de vie qu'on leur vend,
protestèrent hautement, que ceux qui
auoient approché leur bouche des playes
de Iesus-Christ en son image, seroient ru-
dement chastiez si d'oresnauant ils la pro-
fanoient par l'yurognerie.

En suite de cette publication, ceux qui
auoient des barils pleins de ces boissons,
cachez dedans la terre, les apportoit au
Pere, luy disans que tandis qu'il tiendrait
leur Demon familier en prison, il ne leur
pourroit nuire.

Ils ordonnerent encore, que personne
ne traitât ou n'achetât de ces boissons
que par l'ordre du Pere donné par escrit,
& que si quelqu'un y contreuenoit, qu'il
seroit censé pour yurogne, & puny com-
me tel.

En troisiéme lieu, ils supplierent tres-
humbiement Monsieur le Gouverneur
qu'il fit dresser vne prison à Tadoussac, &
qu'il fit punir & chastier ceux qui seroient
entachez de ce crime.

En quatriéme lieu, vn Capitaine assez
sujet

les Capitaines
ns, enflammez
uantage à Ta-
seaux, causé par
u'on leur vend,
que ceux qui
uche des playes
age, seroient ru-
auant ils la pro-
cation, ceux qui
de ces boissons,
s'apportoient au
lis qu'il tiendroît
prison, il ne leur
re, que personne
de ces boissons
donné par escrit,
entreuenoit, qu'il
ne, & puny com-
supplierent tres-
le Gouverneur
on à Tadouffac, &
r ceux qui seroient
vn Capitaine assez
sujet

es années 1649. & 1650. 145
sujet à cette maladie protesta par vn cry
public, que si iamais on le voyoit estour-
dy de boisson, il vouloit le premier subir
toute la rigueur des loix, & que pour la
mauuaise edification qu'il auoit autresfois
donné, il se feroit punir & fustiger publi-
quement si quelqu'vn de ses gens tomb-
boit dans cette faute, voulant vanger en
sa propre personne les pechez de ceux qui
estoyent sous sa charge.

Quelque temps apres vn ieune hom-
me parut à demy yure, ce Capitaine vou-
lut tenir sa parole. Il se trouue dans vne
assemblée où estoient la pluspart de ses
gens, & leur tint ce discours. Si vous auez
de l'amour pour moy, faites-le mainte-
nant paroistre, tirez vengeance de mon
corps pour le peché d'vn tel; si quelqu'vn
de vous m'espargne, ie le tiendray pour vn
lasche & pour vn poltron, & pour vn per-
sonne peu affectionnée à la Foy, & à la
prière: là dessus il descouure ses espauls,
commandant aux petits & aux grands de
le fustiger; la pluspart prenans ses paroles
au pied de la lettre, obeyrent fortement
de la main aussi bien que du cœur. Les
François qui se trouuerent à ce spectacle,
voyans qu'on le frappoit tout de bon, fu-

144 *Relation de la Nouvelle France*
nes gens; car au sortir de là les Capitaines
& les principaux Chrestiens, enflammez
contre le vice qui regne dauantage à Ta-
douffac à la venuë des vaisseaux, causé par
le vin, & par l'eau de vie qu'on leur vend,
protestèrent hautement, que ceux qui
auoient approché leur bouche des playes
de Iesus-Christ en son image, seroient ru-
dement chastiez si d'oresnauant ils la pro-
fanoient par l'yurognerie.

En suite de cette publication, ceux qui
auoient des barils pleins de ces boissons,
cachez dedans la terre, les apportoit au
Pere, luy disans que tandis qu'il tiendrait
leur Demon familier en prison, il ne leur
pourroit nuire.

Ils ordonnerent encore, que personne
ne traitât ou n'achetât de ces boissons
que par l'ordre du Pere donné par escrit,
& que si quelqu'un y contreuenoit, qu'il
seroit censé pour yurogne, & puny com-
me tel.

En troisieme lieu, ils supplierent tres-
humbiement Monsieur le Gouverneur
qu'il fit dresser vne prison à Tadouffac, &
qu'il fit punir & chastier ceux qui seroient
entachez de ce crime.

En quatrieme lieu, vn Capitaine assez
sujet

France;
s iufques
ance & la
le sacrifice
né de son

se voyant
auance &
itaine qui
nous n'a-
ans patris
moitié du
se, il faut
non corps,
au coupa-
ceux qui
uy faire la
mains, ay-
ie que de
nde.
ette Re-
ere estoit
ec sa fem-
le ne fçay
si tu quit-
, & en sui-
at & mon
s mon en-
tu fors de

es années 1649. 1650. 147

L'Eglise il faut sortir de Tadouffac, & ia-
mais n'y paroistre, autrement ie te feray
dégrader, ou abandonner dans quelque
Isle deserte, d'où iamais tu ne pourras sor-
tir. Ce pauvre homme estonné d'un tel
discours, confessa ingenuëment, que son
cœur vouloit estre méchant, il conjure les
Chrestiens de prier Dieu qu'il luy pardonne
son offense, il demande qu'on le punis-
se rigoureusement, & que c'est l'vnique
misericorde qu'il attend de ceux qui
eroyent en Dieu, avec lesquels il n'osoit se
trouuer dans leurs saintes assemblées s'en
iugeant tres-indigne.

Les Chrestiens avec leurs Chefs, jadis si
jaloux de leur païs, & de leur port de Ta-
douffac, qu'ils en refusoient la cognois-
sance aux autres Nations, voyans que les
Peres ne pouuoient pas les aller trouuer
dans le fonds de leurs grands bois, les ont
inuitées de venir demeurer aupres d'eux
pour apprendre le chemin du Ciel, appor-
tant pour raison, qu'estans amis en cette
vie, il ne falloit pas estre diuisezen l'autre.
Les *spapinachiek* ont desia receu la Foy.
Les *gmamiyek* qui habitent les terres voisi-
nes de l'Isle d'Anticosti ont commencé
cette année de paroistre à Tadouffac, &

148 *Relation de la Nouvelle France,*
de prester l'oreille à la doctrine de Iesus-
Christ. Ces bons Capitaines leur ont fait
des presens pour les attirer aupres d'eux,
afin de leur donner enuie d'embrasser leur
creance.

Ce n'est pas tout. Ces peuples qui ca-
choient iadis aux François les chemins
des Nations où ils vont trafiquer, ne vou-
lans pas mesme que nous en abordassions,
nous pressent maintenant qu'ils sont Chre-
stiens, de les suiure dans ces vastes forests,
pour baptiser & pour confesser les Nations
qui ne peuuent approcher de leur pays. Ils
ont mené le Pere Gabriel Druillettes dans
ces contrées par vn chemin nouueau, mais
tres-affreux, afin qu'il visitât & qu'il con-
solât ceux qui ne le pouuoient venir trou-
uer à Tadoussac. Le vy, dit le Pere, tant de
ferueur dans ces bons Neophytes à mon
premier abord, que les fatigues d'vn voya-
ge espouuantable, & qui fait peur aux
Sauuages mesmes, me semblerent bien
douces.

Si tost que nostre Canot parut à leurs
yeux, ils accoururent vers les riues d'vn
grand lac sur lequel nous voguions, &
m'ayant reconnu, la joye se respandit sur
leur visage; ils se jettent à genoux, les petits

enfans m'environnent & me caressent de tous costez, les malades s'écrient qu'ils ne craignent plus la mort, puis qu'ils ont moyen de se confesser, les principaux deleguent quelques Canots pour aduertir les Sauvages voisins de ma venue. On me dressé cependant vne petite Chapelle, qui fut bien tost bastie.

Le Dogique, c'est à dire celuy qui fait les prieres publiques parmy ces bonnes gens, & qui les instruit en l'absence des Peres, fit rendre des actions de graces à nostre Seigneur pour nostre arriuée, il fit entonner des Cantiques aux petits & aux grands, mais avec tant de pieté, & de deuotion, que ie ne pûs iamais parler que par les yeux, tant mon cœur estoit rempli de consolation.

Ce bon Dogique ne manquoit pas tous les iours de visiter les malades, de prier pour eux, en sorte que quelques Payens touchez de cét exemple, demandoient le Baptesme, & quelques-vns disoient tout haut, que ses prieres les auoient guaris de leurs maladies.

Il rendit vn compte tres-exact au Pere de tout ce qui s'estoit passé pendant l'Hyuer touchant le Christianisme, il de-

mandoit des conseils pour foy & pour recte petite-Eglise, avec autant d'humilité, de soumission, & de prudence, qu'on en scauroit souhaiter au milieu de nostre Europe.

Un vieillard aagé d'environ quatre-vingts ans fort ahurté à ses superstitions, voyant la bonne vie des Chrestiens, & prestant l'oreille aux paroles du Pere, le pria de l'instruire, protestant qu'il abandonneroit ses anciennes coustumes pour embrasser les nostres. Il venoit deux fois le iour en la Chapelle pour apprendre, comme vn enfant, les elemens de nostre doctrine, & comme sa memoire estoit fort desseichée on le voyoit souuent se promener en des lieux écartez, repetant les prieres qu'on luy auoit enseignées, pour les inculquer plus auant dans le fonds de son cœur.

Tous les Catechumenes poursuiuirent ardamment leur Baptesme, vn entr'autres desia aagé, voyant que le Pere luy refusoit cette grace, le remettant pour l'esprouuer iusques au Printemps de l'année suivante entra dedans l'Eglise, harangua fortement en la presence de tous les Chrestiens, protestant que s'il mouroit deuant ce temps-là, il accuseroit le Pere deuant la Justice de

Dieu de la perte & de la damnation.

Le Demon enragé de voir qu'on luy arrache des mains vne proye dont il jouit depuis tant de siecles, a tasché de troubler ces bons Neophytes par l'imposture d'un ieune homme, que ses parens protestent auoir enseuely & enterré, & le iour suivant de ses funérailles il parut, disent-ils, sur le soir tout plein de vie, assurant qu'un certain qu'il ne cognoissoit pas l'auoit tiré du sepulchre, & luy auoit enseigné la façon d'honorer Dieu; il condamne les prieres & les deuotions des Chrestiens, avec tant d'attache à son jugement, qu'encore qu'il auoüe que le Demon soit mauuais, & qu'il faille croire en I E S U S-CHRIST, il le veut neantmoins seruir à sa mode, traissant deux & trois femmes apres foy. Il a fait solliciter quelques ieunes Chrestiens par sa seur, à qui il a fait croire qu'elle pouuoit sans crime leur accorder ce qu'ils souhaiteroient d'elle, pourueu qu'ils renonçassent à la Foy & aux prieres qu'on leur a enseignées dans Tadoussac, mais les Anges sont plus puissans que les Demons, ces bons Neophytes ont conserué la pureté de leurs corps, par la pureté de leur creance.

Enfin le Pere estant sur son depart, vn bon Sauvage l'inuita au festin, luy rendant mille graces, & luy donnant mille benedictions, de la peine qu'il auoit prise de les venir visiter avec tant de tra-uaux, l'assurant qu'aussi tost que l'Hy-uer seroit passé, il meneroit la pluspart de ses gens à Tadoussac, pour y estre instruits plus à loisir, le priant de nom-mer en chaque cabane quelque bon Neophyte des plus sages, & des micux instruits, pour tenir sa place en son ab-sence, & pour luy rendre compte en son temps des actions & des deportemens de ces nouveaux enfans de Dieu, qui en verité composent vne petite Eglise fort innocente.

Vn braue & genereux Catechume-ne voulut accompagner le Pere, mais il le fit passer par son pais, où ayant fait assembler ses compatriotes il demanda le Baptesme d'vne façon bien agreable, & pleine de serueur. Mon Pere, luy dit-il, i'ay autresfois manié nos tambours, & ie me suis meslé de souffler & de chan-ter nos malades, ie renonce en la pre-sence de mes gens à toutes ces supersti-tions, ie desire d'estre baptisé deuant

eux, afin qu'estans tesmoins de la Foy que ie professe, ils soient mes accusateurs si ie n'obey à tout ce que la Loy de IESVS-CHRIST me commande, ie les inuite, & les conjure de me reprocher en ta presence tout ce que ie commettray contre la profession du Christianisme. Je desire qu'ils me veillent, & qu'ils examinent mes actions pour t'en faire vn fidelle rapport, me soumettant au chastiment que tu me voudras imposer, si ie contreuens aux loix de mon Baptisme; ne fais donc point de difficulté de m'accorder cette grace, qui doit non seulement profiter à mon ame, mais qui doit encore donner lumiere à la nation des *gatakamixek*, qui sont distans de ce lieu de dix iournées. Mon frere iadis Capitaine de Tadoussac m'ayant instruit des veritez, dont tu nous a parlé, j'en ay fait le recit à ces peuples qui sont mes alliez. Je les ay espouuantez par les peines d'Enfer, ie les ay consolés par les delices dont iouyffent les Chrestiens au Ciel, ie les ay fait prier Dieu, ils m'ont tesmoigné vn grand desir d'estre instruits; baptise-moy donc, mon Pere, nous les irons voir l'Esté prochain tous

154 *Relation de la Nouvelle France,*
deux ensemble. Il ne falloit pas écon-
duire vn si bon cœur.

CHAPITRE XIII.

*De la venue d'un Hiroquois en France,
& de sa mort.*

IL semble bien à propos de dire deux mots de la vie de cét Hiroquois, deuant que nous parlions de sa mort. L'an 1645. vne troupe d'Hiroquois venant en guerre sur le grand fleuve de Saint Laurens, fut apperceuë par vne petite escoüade de nos Sauuages, qui s'en alloient à la chasse de leurs ennemis. Le Capitaine de nos Algôquins nommé Simon Pieskâret, ayant decouvert le premier ces Auanturiers Hiroquois, leur dressa vne embuscade si à propos, qu'il les deffit. L'Hiroquois dont nous parlons & vn sien camarade furent faits prisonniers en ce combat. Pieskâret les amena tous deux viuans, sans les auoir outragez contre leur coustume, & les presenta à Monsieur le Cheualier de Montmagny Gouverneur pour lors de tout le pais.

Comme les Hurons ay auoyent desia donné vn prisonnier de la mesme nation, il voulut sonder si par le moyen de ces prisonniers, les Hurons seroient capables d'vn bon traité de paix, afin de reünir tous ces peuples qui se déchirent, & qui se deuoyent d'vne estrange façon. Le succès parut fort heureux, l'vn des trois prisonniers fut renuoyé en son pais avec des paroles, ou plustost avec des presens, qui inuitoient cette nation à la paix. Ils enuoyerent deux Ambassadeurs sur ce sujet des la mesme année, & la suivante 1646. la paix fut entierement concludé, & nos prisonniers renuoyez libres en leur pais. Celuy dont il s'agit homme d'esprit, & puissant de corps ayant veu les presens que Monsieur le Gouverneur auoit fait pour sa deliurance remporta avec soy vn amour & vn desir de recognoissance. enuers les François, disant qu'il leur estoit redevable de sa vie, comme il est veritable. Car si Monsieur le Cheualier de Montmagnin se fut entremis dans cét affaire les Algonquins l'auroient brulé & mis en pieces.

La mesme année 1646. qui vit la naissance de la paix, en vit aussi la mort. Le Pere Isaac Jogues estant allé au pays de

156 *Relation de la Noyuelle France,*

ees Barbares avec vn jeune François, y fut tué au mois d'Octobre; nostre Hiroquois voyant qu'on le vouloit mettre à mort s'y opposa; il n'y gagna rien qu'un coup de hache qu'il receut sur le bras, l'ayant présenté deuant le Pere pour le mettre à couuert. Ce coup receu par charité, fut peut-estre le coup de sa predestination; car il est bien croyable, que ce bon Pere estant au Ciel, a obtenu de nostre Seigneur le salut de son ame, en reconnoissance du salut qu'il auoit voulu conseruer à son corps. La mort du Pere Iogues & la rupture de la paix fut cachée aux François & aux Algonquins tout l'Hyuer, mais au Prin-temps de l'année suiuaute 1647. la perfidie des Hiroquois éclata par le meurtre de quantité de nos Chrestiens surpris par ces traistres.

Nostre Hiroquois ne fut point de la partie, il ne vint point en guerre avec les compatriotes, ne se pouuant resoudre de combattre ceux qui luy auoient donné la vie; mais enfin estant venu l'an 1648. assez proche de l'habitation des François nommée les Trois riuieres, pour chasser aux Castors, & ayant apperceu vne chauloupe conduite par des François, il se

presen
crie, i
queri
dena
vn H
quois
voya
fait si
que a
deux
auoie
ruren
bien d
fit éua
esté a
mort.

Le
gé par
qu'il a
estant
& qu'
s'il en
nostre
le mo
donné
son co
oppo
Isaac I

le François, y fut
 nostre Hiroquois
 mettre à mort s'y
 n qu'un coup de
 bras, l'ayant pre-
 le mettre à cou-
 charité, fut peut-
 estination; car il
 bon Pere estant
 nostre Seigneur le
 connoissance du
 conseruer à son
 gues & la ruptu-
 aux François &
 luyuer, mais au
 uante 1647. la
 tata par le meur-
 chrestiens surpris

fut point de la
 guerre avec les
 quant resoudre de
 auoient donné
 t venu l'an 1648.
 on des François
 es, pour chasser
 perçu vne cha-
 s François, il se

presenta fut le bord du grand fleuve; il
 cria, il appelle, il fait signe qu'on le vienne
 querir, les François le voyant seul l'abor-
 dent & le reçoient dans leur vaisseau;
 vn Huron pris en guerre & deuenu Hiro-
 quois parmy eux, sortant du bois, &
 voyant qu'on emmenoit son camarade,
 fait signe qu'il le veut suiure, on l'embar-
 que avec l'Hiroquois, & on les mene tous
 deux au Capitaine des Trois riuieres: Ils
 auoient trois autres compagnons qui pa-
 rurent quelque temps après, on tascha
 bien de les surprendre, mais la defiance les
 fit euader, excepté le plus foible qui ayant
 esté attrapé par vn Algonquin fut mis à
 mort sur la place.

Le Huron deuenu Hiroquois, interro-
 gé par nos Truchemens, dit tout librement,
 qu'il auoit dessein, sa chasse aux Castors
 estant faite, de chasser aux Algonquins,
 & qu'il en auroit pris ou tué quelqu'un
 s'il en eut rencontré à son auantage. Pour
 nostre Hiroquois il protesta que depuis
 le moment que les François luy auoient
 donné la vie, il auoit tousiours porté dans
 son corps vn cœur François, qu'il s'estoit
 opposé à ceux qui auoient tué le Pere
 Isaac loques, qu'il adoit receu au bras le

158 *Relation de la Nouvelle France,*
premier coup qui fut déchargé sur ce bon
Pere, il monstroit la marque. l'ay tous-
jours eu la pensèe, disoit-il, de vous don-
ner auis de la traïyson de mes compa-
trïotes, ie n'e l'ay pû faire qu'à present que
ie me suis jetté entre vos bras. Sa justifica-
tion ne fut pas receuë, la fourbe des mé-
chans rend les innocens coupables, on
luy met les fers aux pieds comme à vn
traïstre.

Quelque temps apres, deux canots
remplis d'Hyroquois furent découuerts
en pleine nuict sur la grande riuere; la
sentinelle en ayant donné auis au Capo-
ral, on fit monter nostre Hyroquois sur
vn bastion, il crie à pleine teste, ses gens
luy répondent, ils parlent ensemble en
langue Hiroquoise; & pour conclusion,
on enuoye vne chaloupe vers ces deux
canots qui amena au fort vn autre Hiro-
quois; en voyla deux entre les mains des
François, qui donnerent le nom de berget
au premier venu pour le distinguer des au-
tres; il fut le lendemain enuoyé vers vne
troupe de ses Gens qui estoient en armes
au delà du grand fleuue, d'où il revint ac-
compagné de deux autres, ausquels on
mit les fers aux pieds aussi bien qu'à leurs

Es années 1649. & 1650. 159

tamarades. Il est vray qu'on deliurera le berger de ces entraues, pource qu'on ne creut pas qu'ayant amené les autres, il olast éuader sans eux. Quelques iours apres, d'autres bandes d'Hiroquois paroissant à tous momens, il fit si bien que deux de ses compatriotes se vindrent encôre jetter dedans les fers : ce procedé donnoit de l'estonnement, quelques-vns l'attribuoient à l'amour qu'il portoit aux François, d'autres le prenoient pour vne trahyson secreta qu'il pretendoit faire reussir en son temps ; quoy qu'il en soit, ces oyseaux s'ennuyans d'estre si long-temps en cage, trouuerent le moyen de s'enuoler nonobstant leurs fers, & leurs gardes; le seul berger dont nous parlons resta parmy les François, les autres s'estans sauuez assez adroitement.

On fut bien en peine de ce qu'on feroit du pauvre homme ; les vns le vouloient faire mourir comme vn traistre, d'autres disoient que s'estant rendu à nous de bonne foy, on ne pouuoit pas le condamner à mort sur de simples soupçons de trahyson ; enfin on jugea qu'il estoit à propos de l'enuoyer en France, de peur que s'il venoit à se sauuer, il n'emportast avec foy

160 *Relation de la Nouvelle France,*
vne trop grande connoissance du pays,
& de l'estat des François & des Algon-
quins. On le mit donc entre les mains
d'un Pere de nostre Compagnie qui re-
passoit pour les affaires de ces nouvelles
Eglises.

Ils s'embarquerent à Kebek le dernier
d'Octobre, de l'an passé 1649. ils entre-
rent dans le port du Havre de Grace le 7. de
Decembre; le Pere pendant cette trauer-
sée appelloit ce pauvre Hiroquois de
temps en temps, luy faisant reciter ses
prieres qu'il sçauoit tres-bien, ayant esté
instruit pendant son sejour parmy les
François. Il auoit souuent demandé le
Baptisme, mais l'incertitude du futur l'a-
uoit empesché de receuoir vn si grand
bien; veu mesme qu'on luy vouloit don-
ner vne plus grande instruction, & vne
plus grande connoissance de nos myste-
res, & tirer de luy vne preuue plus asseu-
rée de sa bonne volonté.

Comme on l'enuoya de l'habitation
des Trois riuieres au port de Kebek, où il
se deuoit embarquer, il luy arriua vne
chose tres-remarquable. Les soldats & les
Matelots qui estoient dans la barque,
ayant peur qu'il ne sautât dans l'eau
pendant

pendant la nuit, pour se sauuer à la nage, & puis à la course dans les bois, le lioient le soir fort estroitement, & le lendemain matin on le trouuoit libre & tout delié; on le ferra dauantage, & on redoubla ses liens les autres nuits, en sorte qu'on ne croyoit pas qu'il se pust en aucune façon dégager; on le trouua neanmoins encore tout libre & delié le lendemain matin: cela fit croire à ceux qui estoient dans la barque, & qui ne l'entendoient pas qu'il estoit forcier. Or moy qui écriis cecy, ayant appris ce qui s'estoit passé; ie priay vn jeune homme, grand amy de cét Hiroquois, de l'aller voir, & de luy demander confidemment de quelle industrie il se seruoit pour se dégager des liens dont il estoit si estroitement & si soigneusement garotté: l'Hiroquois luy répondit avec vne grande douceur & avec vne presence d'esprit fort tranquille, que se voyant si mal traité des François, desquels il auoit appris quelque connoissance de celuy qui a tout fait, il luy adresseoit ces parolles dans les peines & dans les douleurs que luy causoient ses liens. Toy qui as tout fait, tu sçais bien que c'est à tort que les François me traitent si rudement, me prenant pour vn

traistre, ie ne le suis pas, tu le sçais bien, aye pitié de moy : Ayant fait cette priere mes liens, disoit-il, tomboient d'eux mesmes sans que j'y apportasse aucune industrie. Dieu est assez bon pour faire vn miracle pour sauuer vne ame; quoy qu'il en soit, les soldats François, vn chirurgien qui estoit dans la barque, & les matelots employerent leurs liens, leurs ligatures, & leur esprit à garotter cét homme, & on le trouua tousiours délié sans que les cordes fussent en aucune façon endommagées, mais pour suiuous nostre chemin.

Ce pauvre Barbare estant arriué au Havre de Grace, & voyant d'vn costé tout le port si rempli de navires qu'ils se touchoient l'vn l'autre, & de l'autre tant de maisons rassemblées en vn mesme lieu, & conferant dans son esprit ces grands vaisseaux avec leurs petits canots d'écorces, & ces maisons avec leurs cabanes, il demeura deux heures sans parler, tant il fut faisi d'estonnement.

Au sortir du Havre, le Pere le conduisit à Dieppe: il luy auoit donné des souliers à la Françoisse; mais comme ceux dont on se sert en son pays sont souples comme des chaufsons de tripot, ou comme de gros gands de Cerf, il ne pouuoit s'accom-

moder à nostre chaussure ; il quitte ses bas & ses souliers, & encore que le temps fut froid & humide, & les chemins tout rompus; car c'estoit environ le 6. Decembre, il marchoit nuds pieds, & nuë teste aussi lestement qu'au milieu d'un Printemps ou d'un Esté.

Vn rencontre en ce chemin accreut son premier estonnement, il sortit du Havre vn iour de marché, & passa par diuers lieux ésiours de Festes, les chemins estoient tous couuers de monde : Comment, disoit-il, les François sont par tout; la campagne en est pleine aussi bien que les villes ? cela luy faisoit croire ce que quelques-vns disent par fois en riant aux Sauvages; qu'il y a autant d'hômes en France que d'arbres dans leurs grandes forests.

Les chemins estans fort glissans, ce pauvre Hiroquois se fit entorse au pied, & se foula le nerf, en sorte qu'estant arrivé à Dieppe, le Pere le logea à l'Hospital pour le faire penser. Les Religieuses qui gouvernent cette maison avec vne netteté, & vne charité rauissante, le receurent & le firent penser soigneusement: mais comme le mal estoit assez fâcheux, le Pere voulant tirer droit à Paris, luy dit qu'il demeurast en repos en cette maison, où

164 *Relation de la Nouvelle France,*
il estoit aymé , & qu'il le feroit venir,
quand il seroit guery , dans la ville ou de-
meuroit ordinairement le grand Capitai-
ne des François. Ce Sauvage voyant le
depart du Pere, qui estoit sa seule & vni-
que connoissance, le voulut suiure, disant,
que son pied ne luy faisoit plus de dou-
leur. Il se met donc en chemin , mais il
il n'auoit pas fait vn quart de lieuë que
son pied & sa jambe s'enflerent , en sorte
qu'il auoüa qu'il ne pouuoit marcher. Re-
tourne , luy dit le Pere , en la maison d'où
tu es party, tu seras receu avec charité , &
ie feray en sorte qu'on te fasse venir au
lieu où ie m'en vay quand tu pourras
marcher. Ce bon homme craignant de
prendre vne maison pour l'autre , &
voyant de loin vn François qui tiroit
vers la ville , pria le Pere de luy dire qu'il
prist la peine de le conduire à l'Hospital;
car pour moy , disoit il , ie suis sourd &
muet en France , j'ay laissé ma langue &
mes oreillès en mon pays. Le Pere le mit
entre les mains de ce François qui le rendit
en la maison de misericorde, où il fut pensé
& secouru jusques à son entiere guerison.

Il demeura plus d'vn mois dans cét
Hospital, où il donna vne telle édifica-
tion aux bonnes Religieuses qui le gou-

uer
me
me
les
que
vou
L
gra
chu
jus
de
que
res
fac
L
ne
ue
tel
ue
le
au
au
fi
ce
fa
fi
ro

uernent, qu'elles en écriuient en ces termes. Mon Reuerend Pere, voicy sincerement ce que nous auons remarqué dans les deportemens du Sauuage Hiroquois, que vous nous auez laissé, & que nous vous auons renuoyé.

Il nous a donné des marques d'une grande pieté, comme il n'estoit que catechumene, il n'entendoit la Messe que jusques à l'Euangile, mais en se retirant de la Chapelle il se mettoit à genoux en quelque petit coin, continuant ses prieres jusques à l'entier accomplissement du sacrifice, & cela tous les iours.

Il prioit souuent pendant le iour, mais il ne maquoit point tous les matins à son leuer de s'aller presenter à Dieu deuant l'autel, & d'y faire ses prieres; il manioit si souuent son Chapelet que nous croyons qu'il le disoit plusieurs fois pendant le iour.

Lors qu'on portoit le Saint Sacrement aux malades de l'Hospital, vous le voyiez aussi-tost à genoux, mais dans vne posture si deuote, qu'il touchoit les cœurs de tous ceux qui l'enuisageoient.

Enfin si on le vouloit réjouyr; il luy falloit parler du Baptesme, au moindre signe qu'on luy en donnoit, son visage paroissoit guay, il portoit des marques d'un

166 *Relation de la Nouvelle France,*
esprit qui ne respiroit que ce bon-heur.

Il nous respectoit, disent les meres, avec vne modestie qui ne ressentoit rien du Sauuage, il estoit prompt à obeyr, tres-enclin à obliger, & à secourir ceux qu'il voyoit desirer de luy quelque seruice. Le feu s'estant mis dans quelque maison voisine de l'Hospital, il fit paroistre son courage, sa force, & son adresse, se trouuant empesché dans des habits François, il se mit en calçon & en vn moment grimpa sur les endroits les plus dangereux faisant plus luy seul que plusieurs enséble.

Il prenoit son repas, non en Barbare, mais en homme temperant; car encore qu'il fut grand & puissant, il mangeoit assez medioerement, & receuoit ce qui luy estoit présenté, avec vne si grande reconnoissance, qu'on l'eut pris pour vne personne élevée dans la ciuilité Françoisé.

Il se diuertissoit quelquesfois avec les malades, ou avec les pauures de l'Hospital, mais tousiours avec vne si grande retenue qu'il ne mécontentoit personne, & jamais on n'a apperceu en luy la moindre indecence, non pas mesme l'ombre d'aucune liberté indigne d'un Chrestien, quoy qu'il ne le fut pas encore. Estant incommodé d'un mal de gorge & d'esto-

mach, on le fit voir au medecin qui ne jugea à propos d'y apporter aucun remede, veu que le mal se guerissoit petit à petit; mais si-tost qu'il eut appris que le Reuerend Pere qui l'auoit amené en France, le demandoit à Paris, il ne parla plus de son mal, sa joye fut si grande qu'il ne se mit guere en peine, ny de remedes, ny de medecin; il prit congé de nous & de nos malades, nous laissant à tous vn regret de son depart: tant il estoit modeste & de bonne humeur.

Il arriua à Paris, enuiron le 20. Ianuier, le Pere qui l'auoit conduit fut mer le receut avec joye, & luy demanda s'il estoit bien guery. Je ne scay si la crainte d'estre vn autre fois separé de luy, n'altera point la sincerité qu'ont les Sauuages en leurs paroles; ou si la joye de le voir ne luy déroboit point le sentiment de son mal; quoy qu'il en soit, il témoigna qu'il estoit en tres-bonne santé, & cependant il auoit vne fièvre qui luy a causé la mort, il demandoit incessamment à boire; le Pere croyant qu'il estoit alteré pour la fatigue du chemin luy en faisoit donner, recommandant qu'on ne luy donnast que de l'eau, mais les officiers des maisons où il le menoit le voulans caresser luy don-

noient du vin jettant de l'huyle dans vn brasier qui l'a consommé.

Il fut logé dans la maison des nouveaux conuertis par la faueur de madame la Marquise d'Ost, où il trouua la vie & la mort quasi tout ensemble; voicy ce qu'en ont remarqué ceux qui gouernent cette maison de charité.

Le 22. Ianuier de cette année 1650. nous fut amené par les Peres Iesuites vn Hiroquois âgé peut-estre d'environ 35. ans, encor qu'il fut indisposé il ne laissa pas d'assister à tous les exercices de la maison, & notamment aux prieres, où on reconnut qu'il auoit esté instruit; car dès la premiere fois qu'il entra dans la Chapelle il osta son chapeau, & se mit à genoux, tirât vn chapellet de sa pochette, avec lequel il fit le signe de la Croix sur soy sans qu'o luy enseignast; sa modestie exterieure dōnoit vne grande marque des bons sentimens de son cœur. C'est vn grād mal de ne se pas entendre les vns les autres, on ne pouuoit pas luy demander ce qui luy faisoit mal; enfin le quatriéme iour de son entrée dans la maison, on vit bien qu'il ne se pouuoit plus soutenir, on le met au liēt, on luy touche le poux, & on découure vne grosse fièvre qu'il auoit cachée jusques alo's. Ceux

qui
par
Sain
Cie
cœu
fant
qu'
Ce
fiast
qu'
fi qu
que
cete
bor
pro
pass
vou
on
le P
pti
vif
fero
mo
l'Ec
de
pou
que
tres
parc

qui le visitoient ne luy pouuans parler que par signes formoient sur eux le signe de la Sainte Croix, éleuans par apres les mains au Ciel, pour luy donner sujet d'y porter son cœur; il entendoit fort bien ce langage, faisant les mesmes choses avec tant d'affection qu'il sembloit soulagé de son mal.

Ce bon homme appelloit tousiours l'Ecclesiastique de la maison par le nom de Mōsieur qu'il auoit appris cōuersant avec les François, si quelque autre se presentoit pour luy rédre quelque seruice, il détournoit sa face, repetāt cete parole Monsieur, & quand le Prestre l'abordoit il ne pouuoit exprimer son desir, ny produire sa pensée. Chacun luy portoit compassion; on a jugé depuis & avec raison qu'il vouloit demander le Baptesme, mais comme on ne l'entendoit pas, il faisoit souuent venir le Prestre, croyant que le voyāt si bas il le baptiseroit. Le Pere qui l'auoit amené l'alloit visiter de temps en temps, & l'asseuroit qu'il seroit baptisé, mais la crainte qu'il auoit de mourir sans ce bon-heur luy faisoit demâder l'Ecclesiastique. Enfin le mal redoublāt, ceux de la maison s'assemblerēt à l'entour de son liēt pour voir si on luy accorderoit cete faueur, quelques-vns assureoiēt qu'il étoit tēps; d'autres disoient que la force qu'il faisoit encore paroistre estoit vn indice qu'il n'estoit pas

170 *Relation de la Nouvelle France*,
voisin de la mort; on termina cette contesta-
tion par vn *Veni Creator*, pour demander lu-
miere au S. Esprit de ce qu'on deuoit faire: à
peine eut-on acheué la priere, qu'il fut faisi
d'vne conuulsion si violente, qu'on prit re-
solution de le baptiser tout sur l'heure; on
croyoit qu'il eut perdu le jugement, mais il
fit bien paroistre le contraire; car la violence
du mal l'ayant jetté hors du lit, on reconnut
qu'il s'efforçoit nonobstant sa foiblesse, &
nonobstant ses grandes souffrances de cou-
vrir sa nudité; & quand il vit le Prestre reue-
stu d'vn Surplis & d'vne Estole avec l'eau en
main, se doutant bien qu'on luy alloit don-
ner l'accomplissement de ses desirs; il se tint
en repos arrestant la fureur de son mal, on vit
son visage tout réply de joye, le Pere qui en
auoit soin auoit couché sur le papier quel-
ques actes de cōtrition en l'āgue Hiroquoise,
afin qu'on luy suggerast de temps en temps,
notamment si on estoit cōtraint de le bap-
tiser en son absence: on prononça ces paroles
deuant luy pour l'exciter à demander pardon
à Dieu, il les repetoit avec deuotion & avec
sentimēt, faisant d'autres prieres de luy-mē-
me qui rauissoient tous les assistans; il s'effor-
çoit de leuer les mains au Ciel, il bai-
soit le Crucifix; en vn mot on le baptisa sur les 8.
heures du soir, & demie heure apres son ame

pur
Cie
de
me
de
qu'
bo
du
est
I
la F
me
Fra
ren
no
uoy
qu'
du

purifiée dans le Sang de l'Agneau s'éuola au Ciel, ce qui obligea ceux qui estoient presés de reciter, non pas vn *Libera*, mais le Pseu-me, *Laudate Dominum omnes Gentes*, en action de graces d'une faueur si signalée; voila ce qu'en ont écrit, & ce qu'en ont rapporté de bouche ceux qui ont esté témoins oculaires du bon-heur d'un Hiroquois, qui auoit peut-estre mangé sa part de plus de 50. hommes.

Je croyois que ce Chapitre conclueroit la Relation de cette année, mais le P. Hierôme Lallemand estât retourné de la nouvelle France par le dernier vaisseau, & n'ayant pas rencontré à Paris nostre R. P. Prouincial, nous coucherons icy la lettre qu'il luy a enuoyée pour luy rendre compte des missions qu'il a si long-temps gouuernées en ce bout du monde.



LETTRE DV P. HIEROSME

*Lallemand, au R. P. Claude de Lingendes,
Prouincial de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.*

MON R. P.

P A X C H R I S T I.

V. R. aura desia appris, par le retour des premiers vaisseaux, la suite des desastres, & du debris de la Mission Huronne, caulée enfin par la furie des Huroquois. La Relation qu'en enuoye le P. Paul Ragueneau, grossie de quelques Chapitres des Missions plus voisines de Kebec; fait voir le détail, & le particulier de ces mal-heurs. Nos yeux & nos cœurs, voyans & sentās ces coups de la main de Dieu, n'ont que cette repartie. Il est le souuerain Seigneur de ses ouurages, & le Maistre de nos petits desseins conceus pour sa gloire, c'est à nous d'agrées ses ordres, & de n'improauer iamais ce qu'il fait.

Je ne sçay comme il est venu en la pensée de nos Peres, qu'il estoit à propos que ie repassasse la mer pour contribuër au remede de nos mal-heurs; y ayant en France tant de personnes capables d'y trauailler sans moy;

s'il n'y
bien d
ce: M
V. R.
foudr
main
geufe
bats,
restes
Je
Nou
arriu
en ia
de no
de do
à no
Maje
ne d
nous
E
don
bie
lati
dep
auq
A
ren
Ch
foie

s'il n'y eut eu autre consideration, j'eusse eu bien de la peine de quitter la nouvelle France: Mais leur desir joint aux intentions de V. R. que i'ay presumées, m'y a fait enfin refoudre. I'ay laissé le gouuernail entre les mains de celuy qui auoit conduit si courageusement l'Eglise Huronne dans ses combats, & sauué si à propos les reliques ou les restes de cette pauvre Mission.

Ie suis donc party de Kebec le 2. iour de Nouembre de la presente année 1650. & suis arriué au Havre de grace le 3. de Decembre, en la compagnie du P. François Bressany, & de nostre Frere Iean Ligeois. C'est à Dieu de donner les remedes que nous cherchons à nos miserés; & à nous de prier sa diuine Majesté que nos fautes & nos manquemens ne diuertissent point sa benediction dont nous auons si grand besoin.

En attendant ce qu'il luy plaira d'en ordonner, ie croy que V. R. aura pour agreable que ie luy fasse part des sujets de consolation qui soulagerent vn petit mon ame au depart du pays, & que ie luy declare l'estat auquel ie l'ay laissé.

Arriuant au pays, il y a douze ans, ie n'y rencontray qu'une seule famille Huronne Chrestienne; & deux ou trois qui composoient l'Eglise Algonquine, & Montagnese,

174 *Relation de la Nouvelle France,*

& voila qu'au bout de ce temps sortant du pays, à peine y laiffay-je aucune famille Huronne, Algonquine & Montagnese qui ne soit entierement Chrestienne, sans parler des Nations circonuoisines qui abordent de toutes parts en ces contrées, & de celles que nous allons chercher dans leurs demeures qui n'en promettēt pasmoins avec le temps.

Voire mesme ie ne puis oster de mon esprit que le temps n'est pas loin que la porte s'ouurira derechef pour les Natiōs d'enhaut que nous auons quittées, & mon fondement est d'autant plus certain qu'il me semble appuyé sur l'Euangile, qui nous assure que deuât le jour du Iugement il faut que toutes les Nations de la terre ayent cognoissance de leur Redempteur, & que ses Loix leur soient suffisamment publiées, & selon le sentiment de plusieurs Docteurs par elles approuuées, & acceptées; de plus, comme Dieu ne fait pas ordinairement des miracles sans necessité, il est croyable qu'il se seruira des personnes qui ont desia la connoissance & l'habitude avec ces peuples, & l'vsage & le commerce de leur langue, cōme autant d'instrumens proportiō nez à son ouurage: cela nous doit estre vne grāde consolation, & vn grand renfort de patience pour attendre les temps & les momens ordonnez par la diuine

sageff

Vn

peran

d'vne

ble au

que l'

telle,

Missi

doux

leur

heur

Il n

rons

part

Bap

quel

lasch

nou

L

con

i'ay

nos

faue

ger

ran

& d

en

qu

l'or

sagesse, & par la diuine bonté.

Vn grand Sainct disoit autresfois que l'esperance d'une vie immortelle, estoit la vie d'une vie mortelle; & ie puis dire ce me semble avec quelque raison, & à son imitation que l'esperance de donner vne vie immortelle, est la vie de la vie mortelle des pauures Missionnaires, qui ont gousté combien il est doux de voir sortir de cette vie des ames qui leur doiuent en quelque façon leur bonheur eternel.

Il me semble que ce qui s'est passé aux Hurons n'a esté qu'une petite commission de la part du Ciel pour la conuersion & pour le Baptesine de dix ou douze mille ames; laquelle acheuée on nous donne vn peu de relasche pour attendre avec quelque repos de nouueaux ordres.

La seconde chose qui m'a extrêmement consolé, est la belle disposition dans laquelle i'ay laissé nos Peres & nos Freres, & mesme nos domestiques qui ne m'ont demâdé autre faueur pour tous les trauaux & pour les dangers du passé qu'une permission & vne asseurance de retourner dans les mesmes emplois & dans les mesmes occasions, lors que Dieu en auroit rendu le chemin libre: l'aduouë que l'air & la generosité avec laquelle ils me l'ont demandée m'a touché, & m'a fait con-

cevoir que Dieu auoit quelque dessein qui cauoit ces belles dispositiōs qu'ils ont signalées & seellées de leur propre sang; qu'il en soit loué à iamais, & qu'il luy plaise auancer ces heureux momens qui feront des Martyrs & des Confesseurs nouueaux dās l'Eglise de Dieu: les Peres que i'ay laissé pour les emplois des Missions & fonctions de Kebec, & de ses appartenances, sont au nombre de 19. ou 20. le reste a repassé en France par les premiers vaisseaux, & par ce dernier au nombre de huit, tous bien resolu de retourner au combat au premier signal de la trompette, n'y ayant pas pour le present de viures ny d'employ suffisant pour eux dans le pays.

La 3. est l'ouuerture que Dieu nous a fait dès à present des Missions nouuelles d'icy bas: le P. Gabriel Druilletes apres auoir passé quatre Hyuers en diuerses missions avec les Sauuages, est allé passer le cinquième avec les Abnaquiois qui le sont venus querir avec beaucoup de témoignages d'affection enuers leur Patriarche (comme ils l'appellent) & enuers sa doctrine: Dieu peut-estre tirera plus de bien de ce voyage que nous ne pensons pas; nous auons receu lettres de luy depuis qu'il y est arriué qui nous donnent sujet d'en beaucoup esperer.

Le P. Charles Albanel semble vouloir aller
sur

fu
ua
ne
L
fo
ra
vo
acc
te
ma
ter

fo
fait
le
pe
la
qu

voy
cou
ses
jou
de
na
ret
fait
plu
exc

sur les pas & sur les vestiges, estant party deuant mon depart pour son premier hyuernement avec les Sauvages montagnets.

Les Atticamegues ou Poissons blancs qui font vne nation du Nord des plus considerables, ne cessent de presser qu'on les aille voir en leur pays, ce qui ne leur a pû estre accordé par le passé faute de monde, maintenant que nous en auons à suffisance, on ne manquera pas d'y aller au premier Printemps, si l'Hiroquois ne se jette à la trauerse.

Ceux du Saguené, autre nation du Nort, sont dans la mesme affection, on y a desia fait trois voyages; j'en espere beaucoup avec le temps, & ainsi voila dequoy nous occuper, attendant les temps & les momens de la diuine Majesté pour de nouvelles conquestes.

Le quatriéme sujet de consolation que ie voyois dans ce pauure pays desolé est le courage, & la generosité de nos Religieuses, tant Hospitalieres qu'Ursulines, qui jouyssant de nos débris par l'establissement de la Colonie Hurone proche de leurs Monasteres, qui leur seruent de Paroisse & de retraite, tant pour les malades que pour les sains, se trouuent heureuses de jouyr de la plus haute fonction & du plus precieux exercice de leur vocation: c'est vne des espe-

107 *Relation de la Nouvelle France,*
rances que j'ay de la cōseruation du paÿs, ne
pouuant penser que Dieu abandonne des
ames de cette nature si saintes & si charita-
bles: il me semble que tous les Anges du Pa-
radis viendroient plustost à leur secours, si
tant est, que les hommes de la terre man-
quassent de procurer leur conseruation en
ce nouveau monde.

Le cinquième sujet de consolation, est la
bōne disposition dans laquelle j'ay laissé M.
d'Ailleboust, nôtre Gouverneur, de faire son
possible pour obuier aux maux qui nous en-
uironnent, & pour contribuer à l'auancemēt
de toutes ces belles esperances. Je prie Dieu
de benir le tout, & de faire en sorte que la
France soit en estat de faire vn echo qui
multiplie nos vœux & nos esperances au
delà de toutes nos attentes.

Voila mon R. P. ce que j'auois à dire pour le
present à vostre Reuerence; reste que ie la
prie que nous ayant assisté jusques icy de ses
saints sacrifices & de ses prieres & de celles
de toute la Prouince, il lui plaise nous conti-
nuer ce bien, & cete faueur en laquelle consi-
ste nôtre principale resourçe & le plus vif de
nos esperances.

De V. R.

Seruiteur tres-humble & tres-obeissant
en nostre Seigneur.

HIEROSME LALEMANT.

EXTRAIT D'V PRIVILEGE
du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, ancien Escheuin & Consul de la ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer: *La Relation de ce qui s'est passé aux Hurons, pays de la Nouvelle France depuis le premier de Ianuier 1649. iusques en l'année 1650. &c.* Et cependant le temps & espace de dix ans consecutifs. Avec deffenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'imprimer ou faire imprimer ladite Relation, &c. sous pretexte de déguisement ou changement que l'on y pourroit faire, à peine de confiscation & d'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 19. Decembre 1650. Signé, par le Roy en son Conseil.

CRAMOISY.

PERMISSION DV REVEREND
Pere Prouincial.

NOvs Claude Delingendes , Prouin-
cial de la Compagnie de I E S V S en
la Prouince de France , auons accordé
au sieur SEBASTIEN CRAMOISY ,
Marchand Libraire , Imprimeur ordinaire
du Roy & de la Reyne Regente, ancien Es-
cheuin & Consul de cette ville, l'impression
des Relations de la Nouvelle France. Fait
à Blois cc huictième Decembre 1650.

CLAUDE DELINGENDES.

